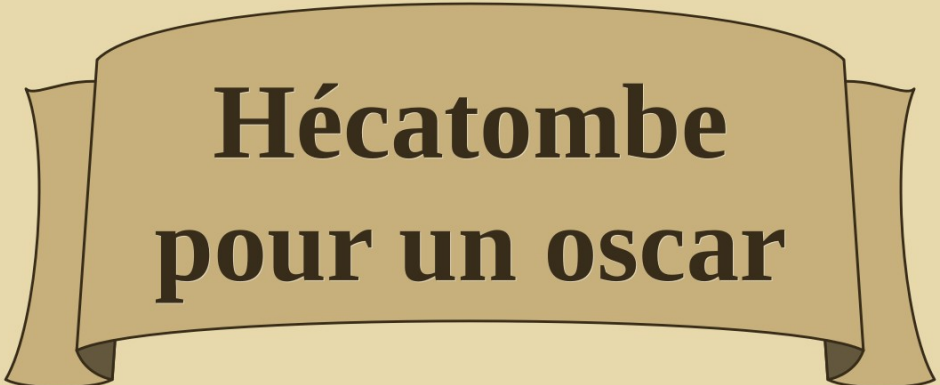




Hécatombe pour un oscar

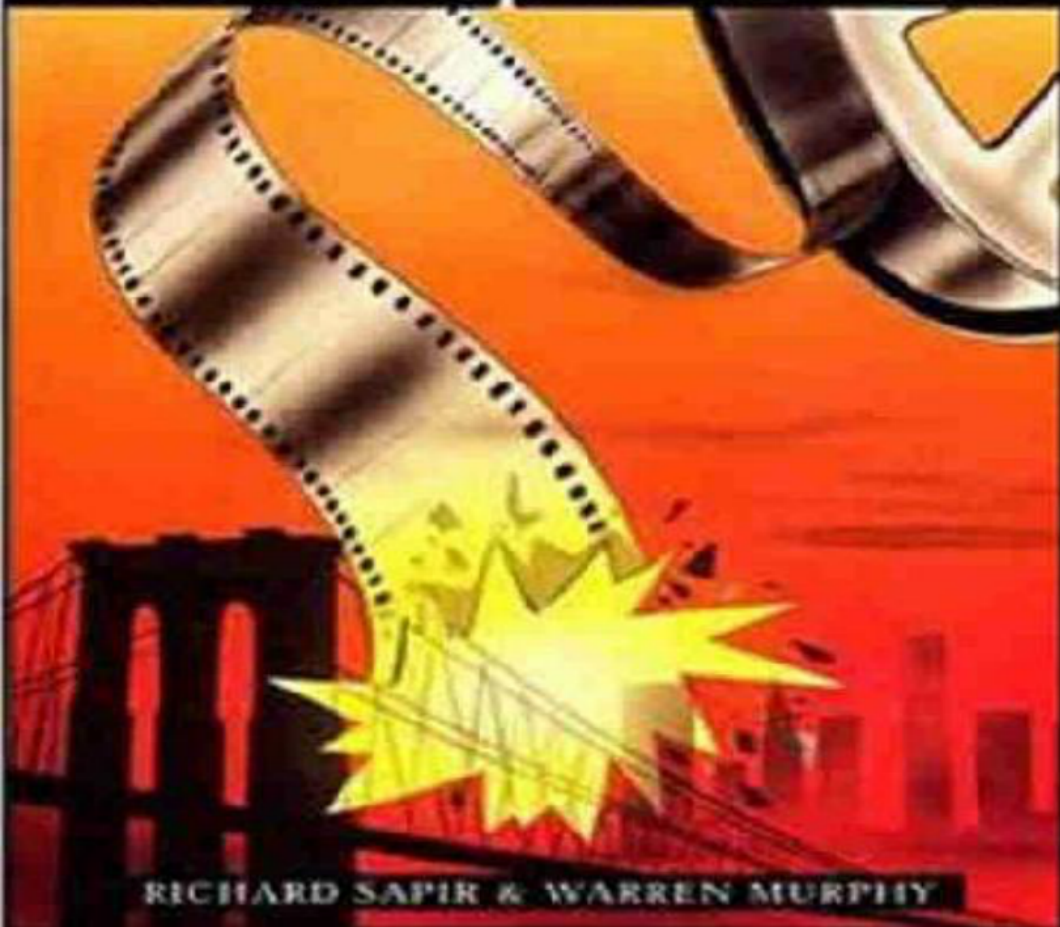
**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'IMPLACABLE

Hécatombe pour un Oscar



RICHARD SAPIR

WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

Hécatombe pour un oscar

Traduit et adapté de l'américain par
Nordine HADDAD
Titre original : Fade to black
Illustration de la couverture Loris

PROLOGUE

Extrait des Annales de la Glorieuse Maison de Sinanju Aux générations futures, afin de les instruire de la Vérité !

Les mots qui suivent ont été tracés de la main inaltérable de Maître Chiun, humble gardien de l'histoire présente de notre Maison de Sinanju, ainsi que mentor, guide et instructeur de Remo le Juste, lequel, quoique n'étant pas natif du village de Sinanju à proprement parler, n'en est pas moins le digne héritier et représentant, et cela en dépit de sa complexion pâlichonne, de ses étranges yeux caves et de son manque total de gratitude envers le très bienveillant et patient Maître Chiun.

Mais ainsi que le savent fort bien les hommes sages, l'ingratitude est fille de l'orgueil ; or, il est une noble fierté qui permet parfois au mérite de rayonner plus que la modestie, alors..., pourquoi s'en faire ?

CHAPITRE MMII :

OÙ IL EST PROUVÉ INDIRECTEMENT QUE LES VOYAGES PERFECTIONNENT LE DISCERNEMENT DES SAGES ET AGGRAVENT LA BÊTISE DES SOTS

Alors le Maître de Sinanju, royal assassin au service de l'Empereur fou Harold 1^{er}, s'aventura jusqu'au ponant de la Rome moderne que l'on nomme Amérique. Cette nation était si vaste qu'il lui fallut de nombreux jours pour, ayant quitté ses froids rivages du levant, rejoindre les cieux plus cléments de sa côte ouest et, plus précisément, la région dite Californie, laquelle n'était pas dirigée par un calife, comme il eût été légitime, mais par un gouverneur.

Ce voyage fut marqué au sceau du secret, car, en l'occurrence et bien que le Maître de Sinanju servît les intérêts de la noble Maison, il n'agissait pas directement sur l'ordre de son Empereur. Toutefois, la mission qu'il s'appropriait à remplir allait, à n'en pas douter, apporter gloire et splendeur à la Maison de Sinanju et, par voie de conséquence, à quiconque était en contrat avec elle. Ainsi, Harold le Généreux ne pourrait-il que se réjouir des actions secrètes du Maître. De cela, le Maître ne doutait pas...

Ainsi que le lui avaient promis ceux qui l'avaient fait venir, une automobile – mais pas n'importe laquelle, celle que l'on réservait aux personnalités en vue de cette nation – attendait le Maître à son arrivée

dans ce temple du transit que l'on nomme aéroport. La limousine – telle était le nom de la voiture – le conduisit rapidement en lieu et place prévus pour la rencontre, dans la merveilleuse province de Hollywood, ainsi nommée, bien qu'il n'y eût nulle part l'ombre d'un “ bois de houx ”

Cette province avait longtemps été une énigme pour le Maître de Sinanju qui, la première fois qu'il y avait séjourné, avait entendu sans comprendre ses habitants ressasser à l'envi et en toutes circonstances, un peu à la façon d'une sorte de sésame, le mot “ studieux ”, alors même que lesdits habitants ne paraissaient pas particulièrement – voire pas du tout – portés vers les études. Ce n'est qu'après maints quiproquos que le glorieux assassin avait finalement compris qu'il s'agissait du mot “ studio ”.

Or donc, au cœur même du Bois de Houx, l'automobile du Maître franchit le majestueux portail des studios Taurus, où devait avoir lieu la rencontre avec les deux thaumaturges nommés Hank Bindle et Bruce Marmelstein, faiseurs de miracles capables de transformer le papier en images animées.

— Alors, babe, comment va ? Ça boum ? salua le premier magicien, celui que l'on nommait Hank Bindle, lorsque le Maître de Sinanju descendit de la somptueuse limousine.

Marmelstein le mystagogue renchérit :

— Tu parles que ça boum ! Allez, on lambine pas à basse altitude ! Les étoiles brillent au firmament, non ? Montons jusqu'au bureau.

Et, flanquant l'ineffable Maître, Bindle et Marmelstein l'escortèrent à l'intérieur de leur forteresse de verre et d'acier. Ce n'est que lorsqu'ils furent dans le saint des saints du temple sacré que les deux thaumaturges reprirent leur conversation avec le Maître.

— Ça va faire un malheur, ce film ! assura Bindle.

Le Maître n'en doutait pas une seconde, mais il restait toutefois quelques questions de détail concernant le contrat qu'il s'apprêtait à signer avec les deux sorciers du Bois de Houx.

— J'ai été contacté par des plaideurs que vous nommez avocats, attaqua-t-il d'emblée. Ceux-ci m'ont affirmé que vous tentiez de réécrire les termes de notre premier accord.

— Foutaises ! s'indigna Bindle.

— Des conneries ! renchérit Marmelstein.

— On m'a pourtant informé de votre intention de réduire mon pourcentage par rapport à ce qui a été convenu.

Bindle se tourna d'un air outré vers son associé.

— On ferait ça, nous ? fit-il.

— Enfin, pour qui est-ce qu'on nous prend ? s'étrangla Marmelstein, visiblement scandalisé.

Le Maître de Sinanju était tout ce que l'on voudra – dans les limites

du raisonnable, s'entend – sauf un idiot.

Il punissait d'ordinaire le mensonge par la mort ; pour l'heure, toutefois, il avait grand besoin des deux thaumaturges. Aussi, dans son infinie sagesse, décida-t-il de prendre des gants.

— J'ai entendu parler de retards de production, insista-t-il.

— Non, c'est du passé, tout ça, assura Bindle.

— Plus que passé, renchérit Marmelstein en jetant un regard en coulisse à son associé.

— Non, ce que... ce que nous nous demandions, reprit Bindle d'un ton hésitant, c'est si vous pouviez... comment dire... ?

— Nous aider à faire avancer les choses... suggéra Marmelstein.

— C'est ça, confirma l'autre. Nous aider à faire avancer les choses !

— Ce sera un plaisir de vous aider, ô sage Bindle, ô bien avisé Maison Blanche, répliqua le Maître, magnanime.

Le soulagement des deux thaumaturges illumina littéralement leurs visages gras et mafflus.

— Super ! soupira Bindle.

— Génial ! souffla Marmelstein.

Mais le Maître de Sinanju leva soudain la main et ajouta :

— Auparavant, certains points du contrat devront toutefois être précisés.

Les deux producteurs ouvrirent grand leurs yeux brusquement embrumés par l'étonnement.

— Qu... ? commença l'un.

— Quoi ? termina l'autre.

— Il va falloir réviser notre contrat, expliqua très calmement le Maître, et le réécrire de telle sorte que toute tentative de priver l'auteur – je veux dire, moi, bien entendu – de ce qui lui revient de droit soit impossible. Ce qui lui revient, plus... disons, dix pour cent. En gros.

Désorientés, les deux magiciens se concertèrent un instant, sans doute trop bref, avant que le plus petit des deux, un homme au regard de crapaud perplexe ne finisse par lâcher :

— C'est d'accord.

— Tout ce que vous voudrez, assura Marmelstein.

— J'ai entendu dire qu'un film avec le comique Edward Murphy en tête d'affiche avait perdu de l'argent, et cela en dépit d'une recette brute de plus de cent millions de dollars et d'un coût de production dérisoire, rappela le Maître de Sinanju. Au point qu'il n'a même pas été question, en toute logique, de payer le scénariste.

— Ça, ça m'étonnerait ! fut le commentaire de Bindle.

— Beaucoup, fut celui de Marmelstein qui ajouta cependant : mais même si c'était vrai, jamais nous ne vous ferions ça à vous !

— Jamais, vous pensez bien !

— Ce ne serait vraiment pas prudent, fit valoir le Maître de Sinanju. Car si jamais j'apprenais que vous aviez tenté de me rouler, je serais contraint de m'occuper de vous comme il se doit.

Et pour bien clarifier son propos, l'honorable Maître leva, à la façon d'un prestidigitateur s'apprêtant à exécuter un tour requérant une dextérité particulière, l'ongle interminable et tranchant comme une lame de rasoir de son index droit. Lequel ongle descendit, dessinant dans l'air d'élégantes arabesques, pour se poser ensuite sur le plateau du bureau en acajou vernis de Bruce Marmelstein, où il traça, ou il grava, plus exactement, avec une aisance remarquable, une ligne droite impeccable. Puis, sous le regard à la fois stupéfait et effrayé des deux thaumaturges, le Maître frappa à plat des deux mains de part et d'autre de la ligne ; aussitôt, dans un terrible craquement, le bureau se brisa en deux, faisant trembler les murs et les vitres aveugles du luxueux saint des saints des studios Taurus.

Quand le Maître se tourna à nouveau vers les deux mystagogues, ceux-ci ne lui laissèrent pas le temps d'ajouter un mot.

— Vous aurez tout ce que vous voudrez, bafouilla Bindle.

— Je le garantis personnellement ! balbutia Marmelstein, terrorisé.

— Le nouveau contrat sera prêt dans une heure, indiqua Bindle.

— Un coursier vous l'apportera à votre hôtel dans quelques minutes.

— Justement, releva le Maître de Sinanju en caressant la fine barbiche qui ornait délicatement la pointe de son menton chenu, puisque vous abordez la question de mes frais de séjour, je ne verrais aucun inconvénient à ce que vous régliez ma note d'hôtel.

— Aucun problème, assura Bindle.

— Je vous appelle la limousine, dit Marmelstein en décrochant son téléphone.

— Et moi notre avocat pour qu'il mette tout ça bien au point sur le plan légal, reprit Bindle.

— Dans ce cas, je vous laisse à vos menus travaux, laissa tomber le grand Chiun. Et je me retire dans mes appartements.

Ainsi fit le Maître de Sinanju, aux premiers jours de ce que le calendrier occidental considère improprement comme le vingt et unième siècle.

CHAPITRE PREMIER

Le soir de son assassinat, Walter Anderson engagea son Ford Explorer dans l'allée goudronnée de sa maison de Clark Street, dans le Maryland, la grande banlieue de Washington en fait. Une brise tiède porteuse d'effluves printaniers douceâtres entra par la vitre ouverte de sa portière et réveilla ses sens olfactifs émoussés par la pollution de la grande cité.

En roulant vers son bureau du centre-ville, le matin de ce soir-là, Walter avait été surpris d'apercevoir les premiers bourgeons sur les branches des arbres. Il n'avait rien remarqué le vendredi précédent ; fort logiquement, il en déduisit qu'ils avaient dû apparaître durant le week-end, quand on était à cran comme il l'était, ces premières manifestations du réveil de la nature étaient une vision réconfortante, qui mettait un peu de baume au cœur.

Walter remonta la petite allée et arrêta le 4X4 juste derrière la Camaro rouge de son fils. Il coupa le moteur et contempla un instant, immobile, la porte fermée du garage devant le coupé sport de Mike.

Il était en retard. Une fois de plus. Et, une fois de plus, Penny allait lui déverser le même flot de reproches hargneux sur la tête. C'était comme le scénario d'un mauvais film, et ces derniers temps, il avait tendance à passer en boucle. Il faut dire que dans le secteur du bâtiment, c'était l'époque la plus chargée de l'année. Qu'est-ce qu'elle voulait qu'il y fasse, bon Dieu ? Qu'il vende la société ? Ils avaient chaque fois la même discussion stérile.

Pourtant, Walter ne l'entendait jamais se plaindre que l'argent manquait.

Oh, ça non ! quand il était excédé, il le lui faisait remarquer, mais Penny s'emportait de plus belle. Et justement, ce soir, il était trop fatigué pour supporter tout ça.

Il exhala un long soupir qui empestait la cinquantième Marlboro de la journée, et descendit de voiture avec lassitude. Il remonta les derniers mètres de l'allée en suivant du regard les multiples fissures dans les dalles de marbre rose et les joints de ciment usés par l'âge. Il y avait bien cinq ans que Penny lui demandait de refaire l'allée. " Pour l'amour du ciel, tu es dans le bâtiment, Walter ! Tu as des dizaines d'ouvriers qui travaillent pour toi. Tu pourrais quand même envoyer un maçon pour qu'il refasse cette foutue allée, non ? "

Alors que, pour la dernière fois de sa vie, il s'apprêtait à ouvrir la porte d'entrée, Walter fut subitement saisi par une pulsion irrépressible : il allait faire les travaux. Voilà, c'était aussi simple que

ça ! Oui, à cette seconde précise précédant les quatre ou cinq qui lui restaient à vivre, Walter Anderson – lui, l’homme qui se salissait les mains dans le bâtiment depuis plus de dix ans décida qu’il irait acheter un ou deux sacs de ciment, et qu’il referait lui-même les joints de l’allée le week-end suivant.

Quelque chose en lui – les bourgeons, le printemps, l’atmosphère paisible alentour ? – venait de l’emporter tout à coup sûr sa mauvaise humeur ; il avait envie de faire plaisir. Tout bonnement. De faire plaisir pour une fois à la mère de ses deux enfants, Mike et la petite Alice. Surtout, il en avait assez de l’entendre gémir. Il ne mettrait pas un de ses ouvriers sur le coup. Non, il s’y collerait lui-même, et tant pis si Penny trouvait là.

Encore, sans doute, une raison de se plaindre. Elle allait penser aux voisins, ou plutôt à ce que les voisins allaient penser s’ils le voyaient faire le boulot lui-même, mais il s’en moquait. Il n’avait de compte à rendre à personne.

Il sortit son trousseau de clés de sa poche et glissa celle de l’entrée dans la serrure, mais à peine l’eut-il insérée dans le barillet que, sous la seule pression de ses doigts, la porte s’ouvrit.

— Satanés gosses ! marmonna-t-il en poussant la porte. Il ferait moins vingt dehors, ce serait pareil...

Il franchit le seuil de l’entrée, tenant d’une main la poignée de porte ; au même instant, quelque chose le frappa violemment à la tête. La douleur fut terrible. Il chancela. Le salon était plongé dans la pénombre.

Penny était là. Les enfants aussi, Alice et Mike. Sur le canapé. Du ruban adhésif marron collé sur la bouche. Le regard suppliant. Les mains et les pieds ligotés. La douleur à nouveau. Terrible. Insupportable. Pourquoi ? D’où venait-elle ?

Une agression ? Le mot effleura à sa conscience. Il se retourna pour tenter de comprendre. Du moins, voulut-il le faire. Mais il n’en eut pas le temps.

Une nouvelle attaque lui fit plier les genoux. Penny et les gosses étaient maintenant à son niveau, juste en face de lui. Non, c’était lui plutôt qui était à leur niveau. Il posa la main par terre pour se relever, mais quelque chose – la crosse d’un fusil ? – s’abattit sur ses phalanges, les brisa. La douleur fusa encore. Insoutenable. Du sang sur ses doigts. Il vit la pièce tourner autour de lui. Le plafond haut. Les lézardes dans le plâtre. Il réparerait ça aussi. Ce week-end. En même temps que l’allée. S’il vivait jusque-là. Si Dieu voulait bien l’épargner, lui et Penny, et les enfants.

Walter Anderson encaissa un dernier coup sur le crâne, avant de s’écrouler.

Définitivement. La porte d’entrée claqua derrière lui, masquant la

vue sur l'allée et ses dalles de marbre disjointes, dont la réparation incomberait désormais – le mauvais sort en avait décidé ainsi – aux futurs propriétaires de la maison.

*
* *

— Dégagez-moi ces foutues caméras d'ici ! s'énerva pour la troisième fois déjà le lieutenant Frederick Johnston.

Mais apparemment tout le monde avait l'air de se foutre éperdument des ordres qu'il aboyait. Un îlotier en uniforme abandonna pourtant la surveillance des badauds et fondit sur l'attroupement des journalistes avec deux autres officiers. À eux trois, ils réussirent tant bien que mal à repousser la cohue des paparazzi et autres envoyés spéciaux derrière une ligne de barrières qui s'étaient couchées sur le sol sous la pression de la foule. Toutes les grandes chaînes du réseau câblé avaient dépêché leurs reporters sur place.

C'était le foutoir, un véritable bordel. Johnston aurait volontiers pendu par les roubignoles le crétin qui avait cru malin d'alerter les médias, mais il avait rapidement découvert qu'en fait, c'étaient les preneurs d'otages eux-mêmes qui avaient contacté la presse par téléphone.

— Ils ne répondent toujours pas ? demanda Johnston au sergent suspendu au radiotéléphone dans la voiture à côté de lui.

— Non. Toujours rien, lieutenant.

Accoudé à la portière ouverte de la voiture de patrouille, Johnston regarda la maison. Le genre bourgeoisie aisée. Pelouse et haies impeccables.

Voisins agréables... Il fronça les sourcils.

Les gyrophares d'une dizaine de véhicules de police illuminaient la nuit.

Il était un peu plus de minuit. La prise d'otage durait depuis déjà quatre heures. Si seulement on le laissait régler ça à sa façon ! Mais là, telles que les choses étaient parties, avec tous ces pétouchards de négociateurs et d'inspecteurs autour de lui, le problème risquait de s'éterniser un bon moment...

Il se tourna vers le sergent et demanda :

— Ça fait combien de temps maintenant ?

— Plus de vingt minutes.

C'était le temps écoulé depuis qu'ils avaient eu pour la dernière fois en ligne les hommes qui retenaient en otage la famille Anderson, dont le fils – un adolescent de dix-sept ou dix-huit ans – était déjà mort. Il avait dû essayer de leur échapper et réussi à atteindre la porte

d'entrée avant de se faire descendre comme un lapin, d'une balle dans la tête. Puis, au milieu des hurlements et des pleurs, les gangsters avait balancé le cadavre sur le perron.

Deux officiers protégés par des gilets en kevlar étaient allés récupérer le corps du gamin et l'avaient ramené derrière le périmètre de sécurité. Le principal souci de Johnston, depuis lors, était de sauver le reste de la famille. Pour autant qu'il pouvait le savoir, le père, la mère et la fille étaient encore en vie, et il avait bien l'intention de tout faire pour qu'ils le restent. Mais, pour ça, il fallait reprendre l'initiative, c'est-à-dire cesser de tergiverser et lancer le groupe d'intervention du SWAT.

— Ça fait trop longtemps, j'aime pas ça, marmonna-t-il.

D'un coup d'œil circulaire, il vérifia que la cohorte des journalistes étaient suffisamment loin pour qu'il puisse parler sans crainte des micros indiscrets.

— On ne peut plus attendre, il faut agir maintenant, déclara-t-il. Utilisez les moyens qu'il faudra, mais sortez moi cette famille de là. Je ne veux plus aucun mort. Compris ?

Personne n'éleva la moindre objection ; chacun paraissait avoir hâte d'agir.

L'assaut commença moins de trois minutes plus tard. Il y eut des tirs de grenade lacrymogène, puis les hommes enfoncèrent simultanément les portes de la cuisine, du garage, de l'entrée et du sous-sol. Deux commandos traversèrent les baies vitrées du salon et roulèrent sur la moquette couverte d'éclats de verre. Un timing parfait, digne de figurer au hit-parade des opérations les mieux coordonnées. Pourtant, tous ces talents conjugués furent absolument inutiles.

Car c'est dans une maison transformée en véritable funérarium que les policiers du SWAT pénétrèrent. Le père Anderson gisait dans un coin, le crâne enfoncé. Avachies sur le canapé, la mère et la fille, une gamine âgée de huit ans, avaient l'une et l'autre un sac poubelle en plastique sur la tête. La mère avait été étranglée avec la ceinture de sa robe de chambre, la fille avec le fil d'une rallonge électrique. En face du canapé, la télévision diffusait, son coupé, les images de la prise d'otages retransmises en direct par une des chaînes présentes sur le terrain.

Il fallut plusieurs minutes pour que le gaz lacrymogène se dissipe.

Lorsque le lieutenant Johnston put finalement entrer dans le salon, il se figea à la vue des cadavres, les traits de son visage déformés par une expression d'intense accablement.

— Où sont-ils ? lâcha-t-il d'une voix sombre.

— Par ici ! retentit alors une voix depuis le sous-sol.

Plusieurs hommes dévalèrent aussitôt l'escalier, dont les marches de

bois tremblèrent sous le poids des bottes. Quand Johnston arriva à son tour, il trouva ses commandos plantés en arc de cercle devant une alcôve creusée dans le mur qui avait dû servir autrefois de réserve à charbon. Au fond, derrière un éboulis de pierres et de mortier, s'ouvrait la bouche d'un tunnel.

Deux policiers s'étaient engagés à l'intérieur et communiquaient par radio avec les autres.

— Où est-ce que ça mène ? demanda Johnston.

— Nous ne savons pas encore, lieutenant, répondit un des membres du SWAT accroupi à l'entrée du tunnel. Assez loin, à première vue. Il leur a sûrement fallu plusieurs jours pour creuser une galerie pareille. Si ce n'est des semaines...

Johnston leva les yeux vers une petite lucarne au-dessus de lui, juste à l'aplomb du tunnel. Les carreaux crasseux donnaient sur la rue, masquée par un arbuste éclaboussé par le bleu des gyrophares.

Les tueurs s'étaient échappés juste sous leur nez...

— Je veux qu'on les retrouve... maintenant ! ordonna-t-il, furieux.

La galerie menait jusqu'aux égouts. Personne n'avait rien remarqué, ni véhicule ni individu suspects. Aucun témoin, aucun indice si ce n'est une casquette abandonnée dans une rue, à trois pâtées de maison. Sinon rien...

Les tueurs s'en tiraient libres comme l'air.

Après que la police eut passé la maison au peigne fin, et que la famille des victimes ait finalement été autorisée à entrer, on découvrit que les seuls objets qui manquaient étaient le béret et l'écharpe de girl-scout de la fille. Le ou les tueurs n'avai(en)t touché ni à l'argent ni aux bijoux.

Trois jours plus tard, étrange coup du sort – Qui donna une dimension nouvelle à cette macabre affaire –, un petit film indépendant intitulé “Banlieue noire” sortit sur les écrans. Il racontait la fin tragique d'une famille, les Anderson, terrorisée puis finalement assassinée par un voisin psychopathe. Le tueur finissait par échapper aux autorités et à la justice en s'enfuyant par un tunnel.

Il y avait de telles similitudes entre la réalité du fait-divers et le scénario que le film sortit du circuit de distribution confidentiel auquel son statut même d'œuvre indépendante le condamnait. Une “major ” le racheta, lui assura une diffusion nationale et empocha près de quinze millions de dollars, soit plus de deux cent cinquante fois le prix de sa mise de fond.

Une partie de la presse ne manqua évidemment pas de souligner que le succès du film était essentiellement dû à la fascination qu'exerçait sur le public la véritable affaire Anderson, à quoi un porte-parole de la maison de production rétorqua :

— Nous compatissons sincèrement avec les amis et les proches de

la famille Anderson qui, dans des circonstances tragiques ont perdu des êtres chers. Toutefois, nous ne pouvons pas admettre que d'inexplicables autant que singulières coïncidences compromettent l'avenir et la créativité artistique de toute une équipe de réalisateurs. La vie doit continuer.

En lisant ce communiqué dans le confort de son bureau, le lieutenant Frederick Johnston grommela :

— Ouais, en tout cas, elle continue pour certains !

Puis il replia son journal et le fourra à la corbeille. Il y avait des choses en ce bas monde sur lesquelles il valait mieux éviter de s'appesantir...

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo, et il avait oublié que les yeux sont aveugles lorsque l'esprit vagabonde loin des propos qui se bousculent dans les oreilles.

— Remo, vous m'écoutez ? interrogea le docteur Harold W. Smith.

La voix acidulée de son employeur résonna comme la foudre en rase campagne et tira Remo de sa rêverie. Il y avait beau temps qu'il n'écoutait plus mot pour mot ce que le directeur de CURE, la plus secrète des agences secrètes fédérales, pouvait lui raconter sur l'état du monde en général, et des États-Unis en particulier.

Assis à même le sol du salon de sa maison de Quincy, dans le Massachusetts, jambes croisées dans la position du lotus, il réprima un bâillement en levant les yeux vers Smith, assis sur une chaise devant lui.

— Quoi ? Bien sûr que je vous écoute, je n'ai pas manqué un traître mot de ce que vous avez dit, Smitty. Badaboum. La fin du monde, quoi. Le truc habituel. Vous avez faim ?

— Non, répondit Smith, agacé. Tout ceci est très sérieux, Remo.

Il fallait que ça le soit, en effet, songea Remo. D'ordinaire, Harold Smith évitait autant que possible de rencontrer en tête à tête l'un ou l'autre de ses bras exécuteurs. Le vieil homme au teint gris, sa mallette posée sur les genoux, avait l'air aussi guindé que les gaines de maintien corsetées que devait, à coup sûr, porter sa chère et tendre épouse, Maude. Certain maintenant d'avoir l'attention de Remo, il reprit :

— J'ai découvert d'étranges similitudes entre ces deux affaires. J'ignore quel est le lien qui les unit, s'il y en a un d'ailleurs ; car il est plausible que tout cela soit pure coïncidence. J'en doute, néanmoins. Il pourrait s'agir de ce qu'on appelle un crime d'imitation...

— Ouais... c'est plausible, répéta Remo, au hasard des sons qui lui étaient parvenus aux tympans.

Smith eut un froncement de sourcils.

— Vous n'avez pas écouté un mot de ce que je raconte depuis que je suis arrivé, je me trompe ?

— Quoi ? Mais bien sûr que si, j'ai écouté. Vous avez parlé de... euh...

Il leva désespérément les yeux au plafond, comme la réponse devait venir de là. Finalement, il claqua des doigts, pris d'une soudaine inspiration, et lança d'une voix triomphante :

— Ça y est, ça me revient maintenant. Quel crétin je suis ! Vous

avez dit : “ Bonjour, Remo ”, quand je vous ai ouvert la porte. Voilà ce que vous avez dit. Ça tenait en deux mots. Vous voyez que je me rappelle !

— En fait, pour être précis, j’ai simplement dit “ Bonjour ”, corrigea Smith d’un air navré. Mais le problème n’est pas là...

— Je suis d’accord, s’empressa de répliquer Remo Tous ces détails, quelle importance, hein ?

À côté d’Harold Smith, l’écran géant d’un téléviseur Mitsubishi branché sur MTV diffusait des clips de Madonna en version “ remix ”.

— Vous ne pourriez pas éteindre ce poste ? demanda aigrement Smith.

— Ne me dites pas que vous avez quelque chose contre la Madonna, Smitty ! persifla Remo. Jeune d’esprit comme vous l’êtes...

À regret certes, Remo s’exécuta néanmoins. Quand le silence fut revenu, Smith changea de tactique :

— Où est Maître Chiun ? interrogea-t-il.

C’était la question que Remo avait espéré par-dessus tout pouvoir éviter.

— Chiun ? fit-il innocemment.

— Oui. Puisque vous continuez de m’ignorer, j’aimerais au moins qu’il soit là. Ça m’évitera d’avoir à me répéter une troisième fois.

— Bon bon, je vous écoute, promit Remo. Juré !

Le revirement était un peu trop soudain. Harold Smith plissa les yeux d’un air soupçonneux.

— Maître Chiun n’est pas ici ? insista-t-il.

— Eh bien... C’est-à-dire... En fait non, répondit Remo. À vrai dire, je ne l’ai pas vu depuis plusieurs jours.

Smith arqua un sourcil étonné.

— Ça ne lui ressemble pas, fit-il remarquer.

— Quoi ? Oh si... plus que vous ne croyez, répliqua Remo.

Le directeur de CURE crut comprendre que le Maître de Sinanju et son disciple s’étaient une fois de plus querellés pour une raison quelconque et passa outre.

— Bref, comme je viens de vous le dire, reprit-il, toutes ces affaires présentent d’étranges similitudes. Sept personnes déjà ont été tuées.

— Oh... sept ! Tant que ça ?

— On a retrouvé deux corps il y a environ un mois dans le nord de la Floride, au milieu d’un bois. Deux étudiantes qui partageaient la même chambre à l’université. Elles étaient pendues par les chevilles et avaient été victimes de mutilations sexuelles. D’après les experts de la police, on les a torturées pendant plusieurs jours, avant de leur trancher finalement la gorge.

Remo était tout ouïe à présent. Le récit factuel de ces faits divers, débité sur le ton monocorde, presque détaché, de Smith, semblait

ajouter à l'horreur des événements.

— On a découvert qui a fait le coup ? demanda Remo.

— Pas encore. Mais plusieurs pistes se dessinent.

Le directeur de CURE se repositionna maladroitement, sur sa chaise.

— Un autre meurtre, apparemment sans lien avec les premiers, a eu lieu quelques jours après. On a retrouvé un torse dans une benne à ordures à Boise, dans l'Idaho. Les autorités n'ont toujours pas pu identifier la victime.

— Le même tueur ? interrogea Remo.

Possible, admit Smith. Vous avez entendu parler de l'affaire Anderson ?

— Comment faire autrement ! s'exclama Remo. Ils ont fait un tel battage autour de ce drame ces derniers jours... C'est l'histoire du type qui a creusé un tunnel, ou un truc dans ce genre, c'est ça ?

— Oui, répondit Smith. Et, comme je viens de vous le dire, un film est sorti juste après ; il raconte exactement les mêmes événements. La critique n'a pas manqué de relever la coïncidence évidemment.

— Alors ? fit Remo.

— Eh bien, dans le cas des deux premiers meurtres que j'ai évoqués, il s'était produit le même phénomène : deux films sont sortis dans les jours qui ont suivis, qui semblaient eux aussi des copies conformes de la réalité. Pour moi, la fiction est directement liée aux événements réels.

Remo secoua la tête.

— Bon, et alors ? Laissons le FBI gérer ça. Si ça crève tant que ça les yeux, qu'ils fassent leur boulot pour une fois ! Une petite pause ne nous ferait pas de mal, Smitty, croyez-moi !

Le directeur de CURE s'agita sur sa chaise.

— Une pause ? Mais voyons Remo, ça fait trois mois que vous enchaînez pause sur pause !

— Ah bon ? Vous êtes sûr ? Tant que ça ?

Smith soupira, ôta ses lunettes sans monture et massa doucement l'arête de son nez patricien.

— Remo, il va falloir vous ressaisir. Je sais bien que votre rencontre avec Elizur Rootes a laissé des traces, mais tout de même !

— Le soleil du Nouveau Mexique, plaida l'Implacable, qui avait affronté Rootes dans la chaleur du désert. Ça vous tape sur le ciboulot ! Il faut être Navajo ou Pueblo pour le supporter !

— Vous connaissez le proverbe, fit son interlocuteur en rechaussant ses lunettes : l'oisiveté est mère de tous les vices.

— Pas les proverbes, par pitié, Smitty ! Chiun me bassine suffisamment comme ça avec les siens ! Il a tout un stock de vieux adages qu'il prétend coréens et qu'il me balance à la moindre

occasion !

Le directeur de CURE leva la main, dans un geste d'apaisement.

— Donc, reprit Remo dans un louable effort de concentration, ces films à la gomme n'étaient pas encore sortis au moment où les crimes, les vrais, ont été commis ?

— C'est exact.

— La thèse du crime d'imitation me paraît en effet tenir la route. On pourrait imaginer un frappadingue courant les avant-premières et s'empressant de trucider ses victimes suivant le même scénario avant l'exploitation en salle !

— C'est possible, admit le directeur de CURE. Mais on peut aussi envisager que quelqu'un vole une copie de la pellicule avant que ces films ne soient distribués. La société de production reconnaît que cette hypothèse est crédible.

— Comment ça, la société de production, Smitty Vous voulez dire qu'il n'y a qu'une seule firme concernée par toutes ces conneries ?

Remo ne put s'empêcher de penser à Chiun. Le Maître de Sinanju se trouvait précisément à Hollywood en train de négocier ses droits d'auteur sur le scénario d'un film. Avant de partir, il avait fait promettre à Remo de ne pas souffler un mot de tout ça à Smith. Remo avait vu les gugusses qui dirigeaient le studio avec lequel le Maître de Sinanju avait signé un avant-projet. Bindle et Marmelstein étaient tout à fait le genre à se mouiller dans ce genre de magouilles. L'espace d'une seconde, Remo retint son souffle.

Le directeur de CURE eut un hochement de tête.

— Oui, confirma-t-il, une seule et unique firme. Il s'agit des Productions.

Remo poussa un soupir de soulagement : rien à voir avec avec les Productions Taurus.

— D'accord, reprit-il, pour moi, ça ne fait pas un pli : Un zigoto produit des films à la manque, alors pour booster les entrées en salle, il crée l'événement en adaptant leur scénar à la noix in-live ! Les scènes sont déjà tournées ; il n'a plus qu'à se remettre au boulot : du cousu main, quoi !

— En tout cas, je veux que ça cesse, dit Harold Smith.

— À votre service Smitty, tout le plaisir est pour moi ! À propos, les Productions Harnak, elles sont basées Hollywood ?

— Non, il s'agit d'un studio indépendant. Il a ses bureaux à Seattle, pourquoi ?

— Pour rien. Je n'ai jamais aimé Hollywood, c'est...

Le directeur de CURE ramassa sa mallette et se leva.

— Je vous réserve deux billets pour Seattle ? demanda-t-il en se dirigeant vers le vestibule.

Remo se leva à son tour et lui emboîta le pas.

— Quoi ? Oh non, je m'en sortirai seul, assura-t-il après une seconde d'hésitation.

Smith ouvrit la porte, mais la curiosité l'emportant, il demanda avant de sortir :

— Remo, est-ce qu'il y a quelque chose que je devrais savoir à propos du Maître de Sinanju ?

L'embarras inquiet qui se lisait sur le visage de Remo céda vite la place à une forme de résignation consternée. Il eut un soupir, haussa les épaules et demanda d'une voix lasse :

— Vous me faites confiance, Smitty ?

Surpris par la question, le directeur de CURE finit répondre :

— Oui, évidemment.

— Alors, croyez-moi : il vaut mieux que vous sachiez rien. C'est vraiment préférable.

Le ton était sérieux, presque grave. Smith ouvrit la bouche pour répondre quelque chose, mais d'un regard en coulisse y renonça aussitôt. Il eut une moue dubitative, baissa la tête et finalement sortit en refermant la porte derrière lui.

En descendant les marches du perron, il repensa à toutes les fois où Remo avait arboré la même expression grave et résignée s'agissant du Maître de Sinanju.

Comme il s'éloignait le long du trottoir, Smith se permit de s'arrêter en chemin et de faire provision de Maalox et d'Alka-Seltzer. Juste au cas où...

*

* *

Au panthéon des bidonneurs de CV, Shawn Al Morris, qui se prévalait de cinq années d'expérience autour de l'industrie cinématographique, occupait une place de choix. Nul doute qu'à l'énoncé d'un tel curriculum, on se disait que le postulant disposait d'un solide bagage professionnel acquis au sein de plusieurs équipes de tournage où il aurait occupé toute sortes de fonctions à différents niveaux de responsabilités.

Cependant le lien le plus étroit que Shawn ait jamais entretenu avec ladite industrie cinématographique c'était le camion-cantine où il travaillait, garé à l'entrée du parking de la Paramount.

À son arrivée à Hollywood, Shawn avait fait comme beaucoup d'autres : il avait suivi des cours du soir dans une école de cinéma. Pour cent soixante-quinze dollars par semestre, lui et les élèves de sa promotion s'asseyaient dans le noir et regardaient les films d'Ingmar Bergman avec des mines compassées et des airs entendus. Il était de

ceux qui ont réussi à en décrypter le sens caché. Tous ils se prenaient pour des intellectuels visionnaires, incompris par des vulgaires troglodytes pop-carnivores qui ouvraient des yeux ébahis au spectacle d'Indépendance Day.

Après donc cinq années d'études cinématographiques nocturnes et assidues, Shawn Allen Morris, à l'instar de ses camarades d'études, serveurs de cafétérias ou portiers d'hôtels, ne savait toujours faire qu'une chose : tenir un camion-cantine. Chaque matin, il astiquait le même vieux comptoir en formica avec le même torchon râpé, et vendait les mêmes sandwiches crudités à l'odeur putride aux mêmes routiers mal lavés. Il aurait pu moisir ainsi éternellement, génie méconnu perdu dans des relents d'œufs durs et de graisse mécanique, Van Gogh du 7^e Art, si une rencontre inattendue ne lui avait fait un jour rencontrer son destin cinématographique...

Cet après-midi fatidique-là, les affaires avaient tourné au ralenti.

Shawn allait même fermer boutique lorsque la jaguar rouge flambant neuve avait pilé devant son vieux camion rouillé. Un jeune type à l'allure vive et décidée en était descendu et, la bave aux lèvres comme un môme devant une vitrine de bonbons, il s'était approché du camion et avait commandé un bagel à la myrtille, et-on-se-presse-mon-vieux-parce-que-j'en-salive-d'avance-et-que-j'ai-pas-que-ça-à-faire !

Le visage de l'affamé avait quelque chose d'effrayant. C'était surtout dû aux pommettes hautes et proéminentes et aussi au menton en galoche et à la mâchoire tombante. Ses traits semblaient figés dans une perpétuelle grimace, un rictus cruel. Sur le coup, Shawn avait cru qu'il s'agissait d'un de ces acteurs maquillés pour une série de SF la Star Trek, mais toutes ses interrogations s'étaient envolées quand " l'inconnu " avait ôté ses lunettes de soleil profilées dernier cri. L'espace d'une seconde, Shawn en était resté comme deux ronds de flan.

— Nom de Dieu, Quintly Tortilli ! s'était-il exclamé finalement.

— C'est bien le nom qui est écrit sur mon Oscar. Répliqua Tortilli, les yeux rivés sur le bagel dégoulinant de confiture. Maintenant, envoie ma commande. Trouduc. Je suis pressé.

Shawn hésita. Quintly Tortilli, là, en face de lui, il avait de quoi secouer son grain de café ! Tortilli était l'incarnation vivante du rêve américain. Il n'avait pas toujours été, tant s'en fallait, l'un des metteurs en scène les plus célèbres d'Hollywood. Elle n'était pas si loin l'époque où il jouait les ouvriers ou les placeurs de cinéma pour pouvoir être plus près des films qu'il adorait. Toutes les bios le confirmaient : Quintly avait dévoré les films comme d'autres dévorent des livres, avant de régurgiter des scènes entières des chefs-d'œuvre du 7^{ème} Art dans d'obscuras séries B ultra-violentes. À Hollywood, ce

pillage en règle n'avait même pas mauvaise presse. On ne parlait pas de plagiat, mais " d'hommage ". L'aventure de Tortilli était une vraie success story et, à ce titre, l'Amérique le chérissait...

Mais pour l'heure, le célèbre cinéaste en était à manifester sa légendaire impatience au pauvre Shawn Allen Morris, qui, lui, avait vainement tenté tout ce qu'il était possible de tenter pour entrer dans le cercle magique, briser le miroir et prendre sa place dans le monde féerique de l'usine à rêve. Tout ? Peut-être pas...

Convaincu qu'il n'avait sans doute plus rien à perdre, il leva soudain le bras et la main qui tenaient le bagel, avant de le laisser choir par terre et de l'écraser du talon en mimant avec force grimaces de douleur l'agonie du petit pain fourré.

Tortilli ouvrit des yeux comme des soucoupes :

— Bordel, mais qu'est-ce qui lui prend à ce tordu ? T'es cinglé ou quoi ?

— Je veux un job dans le cinéma, déclara Shawn d'une voix calme.

— Qu... quoi ?

Une expression de colère déforma les traits déjà passablement laids du cinéaste.

— Donne-moi mon putain de bagel, et grouille, si tu ne veux pas que je te troue le cul, espèce de crétin ! hurla-t-il.

— Un job pour un bagel, insista Shawn. Quid pro.

— Qui pro quoi ? Tu te fous de moi, c'est ça ? Tout ce que je veux, c'est une saloperie de bagel, tu m'entends ? Alors, me fais pas lambiner plus longtemps... GROUILLE !!!

— Et tout ce que je veux, moi, reprit le jeune génie méconnu d'une voix égale, c'est travailler dans le cinéma. Alors, trouvez-moi un job, n'importe quoi, et je vous donne votre bagel. Désolé, ajouta-t-il avec un petite moue faussement résignée, c'est à prendre ou laisser...

Tortilli croisa les bras d'un air mauvais, fulmina intérieurement durant quelques secondes, les yeux fermés avant de répondre à l'ultimatum :

— Tu commences demain, siffla-t-il. Maintenant envoie un de tes putains de bagel !

C'est ainsi que, deux jours plus tard, Shawn s'était retrouvé, toujours sur la côte Ouest mais mille kilomètre plus au nord, le cul assis derrière un bureau de Productions Harnak à Seattle. La société avait été fondée par un groupe de riches commanditaires privés désireux de réussir dans le monde du cinéma indépendant. Elle était censée produire des films artistiques dans le registre de ce qu'on appelle la " contre-culture ", lesquels obtenaient invariablement, grâce à on ne savait quel étrange phénomène compensatoire, des critiques positives au moment des grandes cérémonies de remise de prix.

Shawn, quant à lui, se moquait pas mal des motivations des

bienfaiteurs anonymes de la maison de production. Enfin, il se sentait dans son élément. Tour à tour accessoiriste, décorateur, chef-électricien, maquilleur, chauffeur, il voulait bien tout faire du moment que l'on continuait de l'employer à ce pour quoi il était fait de toute éternité : le cinéma. Tout cela parce que Quintly Tortilli s'était mis à baver un beau jour devant ses bagels !

Il y pensait, tout de même !

Après huit mois passés dans l'État de Washington, Shawn avait travaillé sur trente-huit longs métrages, la plupart du niveau des films universitaires amateurs. Mais ça non plus, ça n'avait pas d'importance pour Shawn, parce qu'aucun de ceux qui travaillaient avec lui ne cherchaient à faire de l'argent facile façon Hollywood, grands studios et Cie ! Non, eux, ils faisaient des films " sérieux ", et ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils n'alignent sur les étagères des bureaux de Seattle une dizaine des prestigieuses statuettes dorées !

Durant toute cette période de création exaltante, il n'avait guère rencontré plus de deux personnes qui n'avaient pas paru impressionnées par ce qu'ils essayaient d'accomplir ici. La première était le facteur, qui arborait le même petit sourire affecté chaque fois qu'il délivrait un paquet bizarrement enveloppé adressé à Harnak par un soi-disant scénariste.

L'autre était un visiteur qui était entré un après-midi, alors que Shawn lisait un scénario intitulé "Haine, mon amie", écrit par une lesbienne militante noire, professeur à l'université de Californie, qui signait Tashwanda Z.

Harnak n'ayant pas les moyens de se payer une secrétaire, c'était Shawn qui s'y collait ce jour-là. Quand l'homme entra, il vit tout de suite à qui il avait affaire. Le prolo type, qui pensait sans doute que "Retour vers le futur" comptait au nombre des chefs-d'œuvre du cinéma mondial. La trentaine bien sonnée. Tee-shirt blanc et jean noir.

Ses mocassins en cuir semblaient glisser au-dessus du sol plutôt que le toucher. On était loin du sourire de crétin du facteur ; non, le type arborait une mine sombre, un air presque cruel.

Shawn, toutefois, ne s'en émut guère outre mesure. Il ne posa même pas le manuscrit qu'il lisait quand l'homme s'adressa à lui.

— Vous êtes le responsable ?

Shawn soupira de tout son être, referma délicatement le manuscrit et répondit, l'air hautain :

— Je suis le président Shawn Allen Morris. Et vous êtes ?

— Remo Valentini, MPAA(1).

— La MPAA ? Fringué comme vous êtes ? Non, mon vieux, trouvez autre chose ! Vous écrivez des scénarios, c'est ça ? Et dans deux minutes, vous allez essayer de me fourguer votre projet foireux. Oubliez ça, d'accord !

Maintenant, j'ai à faire, alors... Bonne journée.

Shawn poussa un deuxième soupir agacé et revint ses occupations. Il reposa le texte qu'il lisait et voulut en prendre un autre, mais lorsque sa main se posa sur la pile de manuscrits, celle de Remo la recouvrit avec autorité.

Shawn remarqua l'épaisseur de son poignet, où saillait sous la peau une musculature inattendue.

— Écoute-moi bien, Sam Goldwyn de mes deux, dit l'inconnu. On est en train de perdre notre temps tous les deux ; alors, le mieux que je puisse te conseiller, c'est de répondre à mes questions ; comme ça, on règle le problème le plus vite possible et en douceur !

— Qu... qu'est-ce que vous voulez dire ? interrogea Shawn, subitement inquiet. Qu'est-ce que vous l'intention de faire ?

— Quoi, tu veux parler de mes projets immédiats ? Oh, là, je n'ai que l'embarras du choix, dit Remo. Voyons... tiens, on pourrait essayer ça, par exemple.

D'un mouvement rapide, Remo se saisit du pouce droit de Shawn, et d'une simple pression, fit craquer sèchement les deux phalanges. Électrisé par la douleur, l'ex-vendeur de bagels se mit à piauler comme une poule de basse-cour.

— Maintenant, je veux la vérité, ou c'est avec tes vertèbres cervicales que je fais du petit bois, prévint Remo. Je te conseille de vider ton sac, et vite ! Je veux savoir qui est responsable des meurtres qui font vendre ces nanards que vous osez appeler des films ?

— Et c'est pour ça que vous m'avez écrabouillé le pouce ? pleurnicha Shawn. J'ai déjà dit tout ça aux flics au moins cent fois. Je ne sais pas ce qui se passe. D'abord, j'ai cru à une coïncidence, comme tout le monde, mais évidemment, après quatre coïncidences, je me dis qu'il y a quelqu'un qui essaie de saboter notre travail.

— Justement, quel est le lien ? Il y a forcément un lien entre ces meurtres et Harnak.

Shawn, grimaçant de douleur, haussa les épaules.

— Sûrement, admit-il, mais je n'en sais pas plus que vous...

Remo regarda autour de lui. Les murs du bureau étaient couverts d'affiches toutes plus sanguinolentes unes que les autres.

Partout s'épalaient la terreur, la violence, le sexe tendance " gore "

— Dis-moi, ça paie plutôt bien, tout ça, non ?

— L'argent n'est pas tout, fit valoir Shawn d'un outré. Nous sommes avant tout attachés à notre indépendance artistique. Nous, c'est d'abord la création qui motive. L'art, quoi...

Remo secoua la tête, atterré.

— Où est-ce que vous voyez de l'art dans tout ça Enfin, bon Dieu !

L'art, c'est avant tout une statue Louvre, le plafond de la chapelle

Sixtine, une peinture la Vierge, le pal...

— Ouais, ben justement, on a fait un truc sur elle, coupa Shawn. On a revisité complètement les stars de la mythologie christique.

— Ah oui ? fit Remo. Et ça a donné quoi cette revisitation ?

— Eh ben, c'est simple : on a fait un tabac, on même failli décrocher un prix au festival de Sundance L'idée de base, je résume évidemment, c'est que Marie quand elle s'aperçoit qu'elle est enceinte et qu'elle demande de qui, vu qu'elle fait le trottoir à Toronto, essaie à tout prix de se faire avorter.

À peine eut-il fini sa phrase qu'il sentit à nouveau une douleur violente dans les doigts ; cette fois, le craquement provenait de son index droit. Il n'avait rien vu venir, pas plus que la première fois.

— Nom de Dieu, qu'est-ce que j'ai dit encore ? hurla-t-il en grimaçant de tous ses traits. Pourquoi-vous me torturez comme ça ?

— À cause des religieuses de l'orphelinat de Sainte Thérèse qui m'ont recueilli et élevé jusqu'à l'âge adulte, répondit Remo. Tu viens de les offenser gravement.

Il se gratta la tête un instant, puis il ajouta :

— Bon, d'accord, visiblement, tu ne sais rien. Ce n'est pas toi le propriétaire de cette baraque ?

— Non. Nous sommes financés par un groupe d'investisseurs qui n'a rien à voir avec Hollywood. Je ne sais même pas qui sont ces types.

— Quoi, tu ne connais même pas le nom de tes patrons ? Qui t'a engagé ?

— Je...

Shawn s'interrompit net. Une brusque inspiration. Il se leva d'un bond, l'air soudain enthousiaste et, oubliant – jusqu'à un certain point – la douleur qui, du pouce et de l'index, irradiait dans toute sa main droite, il décréta :

— Le mieux, c'est que vous me suiviez.

*

* *

En arrivant avec Shawn Allen Morris sur le tournage de “La Boulangère et le Boucher”, la première chose qui surprit Remo fut l'éclairage. Le parking du supermarché de Seattle, lieu des exploits cinématographiques du jour, était plongé dans une telle pénombre qu'il se demanda s'il resterait quelque chose de visible à l'image une fois le film développé.

Une orgie macabre se déroulait au milieu d'un monceau d'ordures déversées sur le macadam ; au milieu de ces détrit, telles d'antiques

statues mutilées par le temps, se tenaient, rigoureusement immobiles, cinq actrices, elles-mêmes soi-disant mutilées. Hors champ, une frêle silhouette, vêtue d'un costume en polyester violet, gueulait ses commentaires en s'agitant comme puce en pleine crise d'épilepsie. Au moment où Remo s'approcha, l'homme leva la main droite, la tint immobile un instant, puis l'abassa latéralement d'un geste comme s'il avait voulu attraper une mouche en vol.

— Coupez ! s'écria-t-il. Nom de Dieu, c'était parfait. Une putain de perfection, ouais ! Terminé, tout le monde... Vous êtes géniales, les pétasses !

Il pivota sur les talons, triomphant, et Remo remarqua qu'il portait une chemise à fleurs disco déboutonnée jusqu'au nombril, qui découvrait un torse velu illuminé par une grosse chaîne en or.

— Morris, espèce de petit con, j'avais bien dit : Personne sur le plateau ! aboya-t-il lorsqu'il s'aperçut d'une présence étrangère à ses côtés.

— Mais Quintly, il travaille pour la MPAA ! dit Shawn Allen Morris en secouant son index emmailloté dans un mouchoir aux couleurs douteuses.

— Qu'est-ce qui t'es encore arrivé ? s'enquit-il avant d'enchaîner aussitôt en direction de l'intrus. Depuis quand les fascistes de la MPAA s'intéressent à un film en cours de tournage ? Écoutez-moi bien, vieux : Allez dire à ces fossiles de dictateurs hollywoodiens que chaque " bite et couilles ", chaque " trou du cul " des dialogues de ce film est essentiel à l'action sur un plan artistique. D'ailleurs, avec ou sans l'agrément de la MPAA, je le sortirai, ce film. C'est un putain de miroir que je tends à cette société, mon pote. Et il va bien falloir qu'elle se regarde en face !

La diatribe terminée, Remo se tourna vers Allen Morris et demanda :

— Qui c'est ce type ?

Morris écarquilla les yeux d'incrédulité.

— Qu... ? Mais c'est... c'est Quintly Tortilli !

Voyant que Remo ne manifestait pas le moindre signe de stupéfaction, il renchérit :

— Le Quintly Tortilli, l'un des metteurs en scène les plus célèbres des États-Unis.

— Ah d'accord... Et quel genre de films il fait au juste ? fit ingénument Remo.

— OK, moi, là, je renonce... capitula Morris. Vous là maintenant. Débrouillez-vous avec lui. Je me tire !

Il tourna les talons et Remo le laissa s'éloigner. Tortilli, qui s'était approché, se planta devant lui et croisa les bras sur sa poitrine.

— Bon, dit-il, qu'est-ce que vous voulez ?

— Que vous engagiez Schwarzenegger dans votre prochain film et que vous ruiniez définitivement sa carrière, répondit Remo.

— Allez vous faire foutre ! J'ai autre chose à faire que d'écouter ce genre de conneries.

Mais Tortilli sentit une main l'agripper par le col et, avant qu'il ait pu comprendre ce qui se passait, il fut brusquement, irrésistiblement, soulevé du sol.

— Aaaaarrrrrgh !

— Quoi ?

— AaaaaaaaarrrrrGHHH !!! suffoqua le cinéaste.

— Ouais, je sais, dit Remo en le serrant à la gorge, mais laissez-moi au moins le temps de poser une question avant de répondre, d'accord ? Je veux les noms de vos actionnaires.

— ... Schh... Schh... Schh...

— Décidez-vous, mon vieux !

— Sch... Schoenberg, réussit à articuler d'une voix rauque Tortilli.

Remo reposa à terre le cinéaste et relâcha doucement son étreinte.

— Steven Schoenberg ? demanda-t-il. Le metteur en scène ?

— Ouais... Bon Dieu, vous êtes balèze, y a pas dire ! gémit Tortilli d'une voix enrouée, tout en se massant la pomme d'Adam.

— Schoenberg, reprit Remo. Qui encore ?

— George Locutus.

— Quoi, le producteur ?

Schoenberg et Locutus étaient deux des personnalités les plus célèbres de Hollywood, après Julia Roberts et Tom Hanks peut-être.

— Ces deux types doivent être multimillionnaires, dit Remo.

— Ouais, mais ce sont juste les deux plus gros investisseurs, précisa Tortilli. Il y en a des dizaines d'autres.

Et le cinéaste de citer d'autres noms. S'ils n'étaient pas tous bien connus de Remo, la plupart lui disaient au moins quelque chose. La liste de Tortilli ressemblait à un extrait du Who's Who cinématographique hollywoodien.

— Quelque chose m'échappe, dit Remo. Ils se font pourtant tous suffisamment de fric avec leurs propres films ! Qu'est-ce qu'ils viennent chercher ici ?

— Le prestige, répondit Tortilli. Schoenberg a beau avoir été le roi du box-office pendant des années, il n'a été content que lorsqu'il a remporté un Oscar. Ces types sont tous les mêmes. Certains veulent leur première récompense, d'autres leur dixième. C'est Hollywood, mon vieux. La statuette... toujours la statuette !

Remo eut un froncement de sourcils. Le monde du cinéma était sans doute impitoyable, mais il voyait mal une star comme Schoenberg tuer froidement ses compatriotes, juste pour accroître sa renommée.

— Vous ne connaissiez pas quelqu'un qui pourrait en vouloir à Harnak Productions ? Un employé viré ? Un spectateur fou de rage d'avoir dû payer sa place pour voir vos films ?

— C'est des foutaises, tout ça ! grommela le cinéaste. D'ailleurs, le management, c'est pas mon rayon. Je suis créatif, moi...

— Oui, ça crève les yeux, dit Remo, qui comprenait qu'il ne tirerait rien de plus du bonhomme.

Il tourna les talons et repartit vers l'endroit où il avait sa voiture de location. À sa grande irritation cependant Tortilli lui emboîta le pas et s'accrocha à ses basques.

— Arrêtez-moi si je dis une connerie, mais je parie vous avez déjà liquidé pas mal de gens, hein ? risqua-t-il en plissant les yeux d'un air rusé.

— Pas aujourd'hui, répliqua tranquillement Remo.

— Wouah ! Vous êtes un tueur, un vrai, j'en étais sûr. Nom de Dieu, c'est génial !

— Je n'ai jamais dit ça, corrigea Remo en lui jetant un regard par-dessus son épaule pour s'assurer que personne autre n'écoutait.

Mais la plupart des acteurs étaient déjà partis, et ceux restaient, machinistes, éclairagistes, cadres et autres cameramen étaient trop occupés à remballer leur matériel s'intéresser à autre chose.

— C'est pas la peine d'essayer de nier, mon vieux, c'est écrit sur votre visage, poursuivit Tortilli, enthousiaste. Ça se lit dans vos yeux. Vous avez le regard le plus terrifiant que j'ai jamais vu. Au fait, poursuivit-il en trotinant sur ses petites jambes pour se maintenir à la hauteur de son interlocuteur, il y a une question que vous ne m'avez pas posée tout à l'heure : Vous ne m'avez pas demandé si je connaissais les tueurs.

Remo s'arrêta net. Le regard d'assassin auquel Tortilli venait de faire allusion apparut alors à ce dernier dans toute sa cruauté menaçante.

— C'est juste, admit l'homme aux poignets de lutteur. Eh bien, je la pose et j'attends la réponse. Alors ?

Le ton glacial n'échappa pas à Quintly. Il leva les mains de manière défensive.

— En fait, je... je ne suis pas certain de savoir qui ils sont. Je veux dire, j'ai juste entendu des rumeurs. Je n'ai rien dit aux flics, parce que j'ai aucune confiance en eux mais en vous si. Un tueur, au bout du compte, c'est quelqu'un à qui on peut se fier, d'une certaine manière. C'est un thème récurrent dans mes films.

Remo réfléchit un instant. Il détestait se l'avouer, mais Tortilli pouvait lui être utile. Avec un soupir résigné, attrapa le cinéaste par sa chaîne de cou en or, vrilla la main pour en faire un 8 et, en resserrant doucement son étreinte étrangleuse, il susurra :

— Tout ce que je vous demande, c'est d'aller droit à l'essentiel. Autrement dit, je ne vous conseille pas de me farcir le crâne avec des rumeurs ! Ah, dernier avertissement : Si vous continuez à parler aussi fort, vous faites le voyage sur la galerie de la voiture.

CHAPITRE III

Ravi, une expression d'extase peinte sur son visage parcheminé, Chiun, Maître régnant de la Maison de Sinanju, la plus ancienne lignée d'assassins de la planète, déambulait sur le plateau qui allait servir au tournage de "son " film. Les décors – Dieu seul sait s'ils étaient nombreux ! – venaient d'être finalisés ces dernières semaines et, pour le minuscule Coréen au crâne d'oiseau déplumé, têtue d'un kimono jaune safran, tous paraissaient plus vrais que nature.

Tous les intérieurs seront tournés sur ce plateau, lui expliqua Hank Bindle.

Ses yeux noisette rayonnant littéralement de bonheur, le vieil Asiatique demanda, en connaisseur :

— Et pour ce qui est des extérieurs ? Beaucoup de scènes de mon film se passent dans la province de New York, notamment dans la ville crasseuse du même nom.

— Nous avons reconstitué une maquette sur le parking, derrière le studio, expliqua Bruce Marmelstein. Mais on est aussi allé tourner sur place, bien sûr.

— Bien sûr, confirma Bindle.

— Deux semaines, se réjouit Chiun. Deux semaines, et le film sera pratiquement bouclé !

Cette fois, ni Bindle ni Marmelstein ne se risquèrent confirmer ou à contredire l'affirmation.

— Ça, c'est le poste de police, annonça Bindle comme ils arrivaient dans un nouveau décor.

Le vieux Coréen était aux anges. Tout était si parfait, si réel ! La salle principale du poste de police new-yorkais avait été reconstituée dans les moindres détails.

— C'est époustouflant ! reconnut Chiun.

— Le monde de l'illusion ! commenta fièrement Marmelstein.

Dans la salle, au milieu des techniciens et des bureaux encombrés de papiers, le vieil Asiatique remarqua deux hommes vêtus de l'uniforme bleu du NYPD. Le regard perdu dans le vide, ils avaient l'air tous les deux de s'ennuyer à cent sous de l'heure.

Le Maître de Sinanju s'arrêta net et, fronçant les sourcils, demanda aux deux producteurs :

— Ces individus qui ne font rien, là, qui sont-ils ?

Bindle et Marmelstein échangèrent un regard perplexe, cherchant visiblement une réponse satisfaisant pour leur étrange interlocuteur. Mais le vieux Coréen leur laissa guère le temps de la trouver. Il posa

directement la question à l'un des intéressés.

— Quoi ? Eh ben, on a été engagés pour la figuration répondit celui-ci.

— La figuration ? Mais encore ?

— Les rôles secondaires quoi. Enfin, je dis les rôles, c'est un bien grand mot ; la plupart du temps, vous voyez, on est muets.

— Donc, si je comprends bien, reprit le Maître de Sinanju, on vous paie pour rester assis là, à ne rien faire et à ne rien dire, c'est bien ça ?

Le plus jeune, vexé, pâlit légèrement et bredouilla lentement : Non... enfin, oui, d'une certaine manière, mais pour l'instant, c'est la pause, et...

— Il suffit ! trancha le vieux Coréen. J'ai bien compris que vous vous attachez à ne pas faire ! Puis, se tournant Bindle et Marmelstein, il demanda : pourquoi ces acteurs sont-ils payés alors qu'ils sont par définition sans rôle.

— Quoi ? Mais... Mais on ne peut pas faire autrement : les figurants, comme les acteurs, doivent être rémunérés selon un barème qui s'applique même pendant les pauses. C'est leur syndic...

Marmelstein n'eut pas le temps de finir sa phrase : Chiun le coupa d'un ton péremptoire.

— De quel droit cet indic ose-t-il se mêler de ma production ? s'indigna-t-il.

— Un indic... Quel indic ? Ah, le syndicat, vous voulez dire ! Eh bien, c'est comme ça : il se mêle de tout ici, à Hollywood, expliqua Marmelstein. Cette bande d'acteurs nous dicte sa loi, exige des pauses, des tarifs et tout le toutim, et nous, on n'a qu'à s'écraser et...

— Le Maître régissant n'a pas d'ordre à recevoir d'un indic, avertit Chiun, c'est lui au contraire qui les donne, l'on fait diligence pour lui être agréable.

— Alors là... face à une telle autorité, un seul mot : Bravo ! s'exclama Hank Bindle en s'inclinant obséquieusement devant le vieux Coréen.

Là-dessus, ce dernier frappa dans ses mains et réclama l'attention de l'équipe sur le plateau.

— Oyez, baladins du Bois du Houx : à partir de ce jour, le règne du sadique touche à sa fin. Vous n'obéirez désormais qu'au Maître de Sinanju ; il vous incombera donner vie à l'histoire qu'il a écrite, tache noble et honorable entre toutes, qui ne souffrira aucun retard d'aucune sorte. Car apprenez ceci : quand les mains sont oisives, la maison ruisselle. Je ne veux donc plus voir personne enivrer des merles ou se tourner les mousles.

— Euh... enfiler des perles ou se tourner les pouces corrigea doucement Marmelstein.

— C'est exactement ça, approuva le vieux Coréen. Alors, au

travail !

Une vague de protestation accueillit cette apologie de la soumission. Il se trouva même, dans les rangs des acteurs et des techniciens, quelques-uns pour grommeler haut et fort leur mécontentement. Pis, un machiniste bâti comme un demi de mêlée, s'avança, l'air mauvais, vers frêle Asiatique et posa une main sur son épaule.

— Et sinon ? beugla-t-il d'un air de défi.

Plus tard, il jurera avoir eu le temps de prononcer deux mots avant de voler littéralement à travers le plateau mais la plupart des personnes présentes soutiendront qu'il n'avait eu le temps de prononcer que la première syllabe. Incrédules, ils virent passer le bonhomme et ses cent vingt kilos au-dessus de leurs têtes, et le regardèrent atterrir dans grand fracas une vingtaine de mètres plus loin, au milieu du buffet froid préparé dans les cuisines de la production. Et tandis qu'il pleuvait sur le plateau des œufs durs mayonnaise et quelques feuilles de salade, chacun se remit à la hâte au travail. Pour la première fois depuis l'arrivée de Chiun, il régnait sur place une fiévreuse animation.

Bindle et Marmelstein échangèrent un regard à la fois ravi et stupéfait.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda le premier au second.

— On la boucle et on laisse faire, répondit l'autre. Je crois qu'on vient de régler définitivement nos problèmes retard de production...

*

* *

— J'entends des choses, par-ci par là. Les gens se confient à moi, pontifiait depuis plusieurs minutes Quintly Tortilli, parce qu'ils savent que je suis l'avant-garde de la nouvelle culture.

— Écoutez, cher ami, vous m'avez plutôt l'air d'être le trou du cul de l'arrière-garde ! rétorqua Remo, fatigué d'entendre son passager se gargariser avec son immense talent et sa fan-tas-ti-que-au-then-ti-ci-téré-vo-lu-tionnaire. Je crains qu'on ne vous ait vacciné avec une aiguille de phono ! Et comme j'en ai soupé de vous entendre dégoiser un monceau de conneries, je vous suggère une chose : VOUS LA FERMEZ maintenant, d'accord ? À partir de cette minute, vous n'avez plus droit qu'au langage des sourds-muets et encore, juste pour indiquer dans quelle direction rouler. Toute infraction à ce règlement sera sanctionnée comme convenu.

— OK, ça va, j'ai compris, obtempéra Tortilli, qui préférait éviter de finir le voyage saucissonné sur la galerie. D'autant plus que dehors, il

pleuvait des cordes...

Tout à coup, alors qu'ils traversaient à présent la banlieue de Seattle et ses lotissements crasseux et prématurément vieillis, sous un ciel bas et morne, Tortilli se mit à s'agiter sur son siège.

— Mmmm... mmmm...

— Quoi ?

Le cinéaste leva la main droite et pointa son regard dans la même direction.

— Mmnm... mmmm...

— Oh ! À droite !... Faut être clair, vieux, d'accord !

Finalement une bonne demi-heure et un certain nombre de " Mmmm... mmmm " plus tard, ils arrivèrent à destination. Remo se gara le long d'un trottoir récemment goudronné, entre deux Ford hors d'âge.

— Bon, dit-il, je rétablis le droit à la parole, mais de façon limitée. Où est-ce ?

Quintly Tortilli désigna du doigt un petit bâtiment à quatre étages.

— Le type que j'ai eu au téléphone m'a dit que c'était celui-là, mais il a pu se tromper. C'est juste un type que j'ai rencontré un jour dans un bar, un type qui aime mes films. Il a dit que les types qui sont là-dedans se sont vantés de s'être occupés de ces étudiantes enlevées, celles que l'on a retrouvées pendues à un arbre.

— Ouais... fit Remo. Ça fait beaucoup de types tout ça, mais je vais essayer de me débrouiller. Vous m'attendez ici, d'accord ? ajouta-t-il en descendant de voiture.

— Sans problème ! fit Tortilli. Au fait, le type que...

Il jeta un coup d'œil par le pare-brise arrière pour inspecter la rue et lorsqu'il se retourna pour terminer sa phrase, Remo avait disparu.

— Où est... ? Nom de Dieu, un type qui bouge comme ça ferait un malheur à l'écran !

Et, admiratif, il alluma une cigarette.

*

* *

La vie n'est qu'un souffle.

Randolph Stoned en était arrivé à cette conclusion le jour de son quinzième anniversaire, en exhalant dans un moment de clairvoyance une longue bouffée d'un joint de marijuana roulé extra-strong. Depuis lors – bien qu'il ait aujourd'hui dix ans de plus –, cette pensée ne l'avait pas quitté d'une semelle, et au plus fort de ses moments de discernement envapés, il en avait conçu parfois " une secousse à en faire dans ton froc, mec ", selon une expression imagée qu'il

affectionnait particulièrement. À l'époque, son père programmat pour Macroware, le roi du logiciel basé à Seattle. Mais papa Stoned était trop occupé à traquer le bug du jour dans les derniers programmes de Macroware pour remarquer un quelconque problème dans la vie de son rejeton. Le fait que Randolph soit devenu un lycéen accro au foin, à la douce, au stick, " raide def " chaque jour que Dieu faisait, lui importait autant que le souvenir du dernier plat mijoté par Mme Stoned pour le dîner de la veille. Cette dernière soupçonnait bien un problème de drogue chez son fils, elle avait appris à fermer les yeux, et à se réfugier dans une béate ignorance, préférant quand il arrivait parfois que Randolph rentre, passer un bon coup de Plizz sur ses meubles que d'engager une discussion sur le sujet. Et le fait est qu'il valait mieux, à l'époque, mettre des lunettes de soleil pour regarder son buffet en chêne massif ou sa table de salle à manger.

En ce jour anniversaire fatidique où sa perception de la vie avait radicalement changé, il se trouvait dans garage de la maison de ses parents, avec ses deux meilleurs amis de l'époque, Ben " Brown " Brownstein, Jacky Fams, lesquels avaient acheté de la Scandinavienne à un dealer tout juste rentré d'un itinéraire européen. D'après ce " spécialiste ", la marchandise qu'il revendait " vous mettait en orbite rien qu'à la regarder et vous propulsait dans l'hyperespace façon Enterprise à la première taf ".

— Les mecs, y a pas à dire, c'est de la bonne, cette saloperie, avait commenté Brown en exhalant une bouffée d'extra-strong.

Il était perché sur l'établi impeccablement rangé de Mr Stoned, une guitare électrique posée à côté de lui. Qu'est-ce qu'on faisait dans la banlieue de Seattle quand on était encore adolescent ? De la musique, évidemment !

— Dis donc, salopard, fais tourner maintenant, s'était plaint Jacky.

Brown avait manqué s'étouffer en riant d'un air niais. Puis il avait passé le joint à son copain.

— Tiens, mais fais gaffe ! Ça t'atomise les neurones en moins de deux, ce truc-là !

Jacky était parti à son tour d'un rire idiot.

— Y doit déjà pas m'en rester lourd ! avait-il dit en se gondolant de plus belle.

Il avait aspiré une longue bouffée toxique, puis une seconde, avant de se tourner vers Randolph, assis à côté de lui, l'air sombre, le regard perdu dans le vide.

— Eh ben, mon pote, t'en tires une tronche ! qu'est ce qu'y a ?

Randolph, égaré dans un de ses moments de supra-conscience flippés, se souvenait avoir soupiré et répondu :

— La vie, Jack, c'est de la merde. Ça compte pas. Un le temps de claquer des doigts, et hop ! t'es plus. Tu meurs jeune, tu meurs vieux,

où est la différence ? Quoi que tu aies fait, tu meurs quand même.

— Ouais, ben, le plus tard possible pour moi, merci avait répliqué Jacky en ôtant un brin de tabac de sa lèvre.

Entre son quinzième et son vingt-quatrième anniversaire, à cause ou grâce à la drogue, Randolph avait, plus souvent qu'à son tour, connu ces moments de lucidité Il les aimait autant qu'il les détestait ; au moins, la routine des jours s'en trouvait-elle brusquement changée.

C'était la même chose pour la douleur : les plus grands moments de joie coïncidaient dans sa vie avec les moments de grande souffrance. Randolph avait non seulement découvert qu'il aimait la ressentir, mais aussi et surtout qu'il aimait l'infliger. Les scarifications au rasoir qu'il pratiquait sur lui-même et sur ses petites amies l'avaient inévitablement conduit au meurtre. Un doigt coupé, une gorge tranchée : où était la différence finalement ?

La première fille était une pute. Il n'était pas encore majeur à l'époque et les circonstances avaient joué en sa faveur, si atténuantes même qu'il avait réussi à glisser entre les mailles du tribunal pour adultes ; jugé irresponsable, il s'était retrouvé libre comme l'air à vingt et un ans.

Après ça, il avait fait très attention. Il avait tué à nouveau bien sûr, et à plusieurs reprises, mais en prenant bien soin d'effacer tous les indices qui auraient permis de remonter jusqu'à lui. Comme ces deux filles en Floride qu'ils avaient été engagés, avec des copains, pour assassiner. Quel pied ils avaient pris en les regardant agoniser plus – la cerise sur le gâteau – ils avaient récupéré un paquet de fric !

Pour l'heure, il était assis par terre dans son mini appartement en sous-sol. Deux de ses potes junkies – il y avait longtemps qu'il ne traînait plus avec Jacky Brown – venaient de revenir avec des sachets de coke. Il était en train de se préparer une bonne ligne, bien dosée, lorsque quelque chose attira son regard derrière la lucarne rectangulaire qui donnait sur la cour.

Visiblement, ses quatre copains n'avaient rien remarqué. Les yeux scotchés sur l'écran d'une télé qui mise en sourdine dans un coin de la pièce, ils discutaient eux ou, plus exactement, ils marmonnaient des borborygmes plus ou moins inintelligibles.

— Vos gueules ! fit Randolph.

Les autres s'arrêtèrent et, suivant la direction de son regard, rivèrent eux aussi leurs prunelles vides sur la fenêtre. Randolph tendit l'oreille un instant, n'entendit plus rien, sinon le sirop d'un jingle public à la télévision. Il avait cru voir passer des jambes, son imagination, sûrement.

— Qu'esse qui se passe ? demanda un des junkies.

Stoned secoua la tête.

— J'crois que c'était ri...

Au même instant, un terrible craquement se fit entendre derrière eux. Tournant la tête, Randolph n'eut le temps de voir que des éclats de bois, provenant porte, voler dans l'escalier, en même temps qu'apparaissait la maigre silhouette d'un homme aux yeux caves.

Chaque marche qu'il descendait semblait multiplier par deux la somme des ennuis qui, de toute évidence, les attendait...

— Surprise ! s'écria Remo en continuant de descendre lentement l'escalier. Vous avez été choisis pour être les gagnants notre grand jeu " questions pour un schnouffé ". Qu'est-ce que vous dites de ça, hein, les mecs ?

— Bordel, qui t'es toi ? interrogea Randolph, les yeux écarquillés de stupeur.

— Le saint patron des flippés dans votre genre, Allez, réjouissez-vous !

Les junkies formèrent très vite un cercle autour de Remo. Tous portaient une arme mais, à en juger par la façon dont ils marchaient, seuls deux d'entre eux avaient un flingue. De toute façon, ils ne savaient visiblement pas comment faire, ni comment réagir face à cette intrusion. Et d'ailleurs, Remo ne leur laissa pas le temps d'y réfléchir. Il en choisit un au hasard et posa une main en coupe sur son crâne de manière à créer un vide sous sa paume. Le junkie essaya bien de s'écarter mais il eut beau faire, c'était impossible. La main de l'inconnu faisait comme ventouse sur son crâne.

— Là, voyez, sous ma main, c'est le cerveau, dit-il comme s'il donnait un cours d'anatomie.

Mais il se contenta de tirer... La pression causée par les forces opposées du vide d'air et de la traction exercée était telle sur la boîte crânienne qu'elle explosa au niveau la calotte. Avec une violence inouïe et dans un affreux bruit de succion, trois livres de matière grise giclèrent à l'air libre ; il y eut un floc à glacer le sang, et la cervelle du malheureux atterrit aux pieds de ses copains.

— Et là, c'est le même cerveau, mais par terre et vu du dessus, poursuivit Remo. Admirez le délicat camaïeu de gris et de rouge...

Il leva un regard interrogateur et demanda :

— Des questions ?

Pour des types trippés à la fée blanche, les quatre vivants réagirent assez vite. Trois d'entre eux sortirent un couteau à cran d'arrêt, le quatrième un revolver qu'il portait à la ceinture, dans son dos, et qu'il braqua aussitôt sur l'intrus.

C'est évidemment sur lui, un grand maigre aux cheveux décolorés, que Remo concentra en premier ses efforts : d'un mouvement si rapide qu'il échappait à toute perception humaine, et avant même que le doigt du gamin n'ait amorcé sa pression sur la queue de détente, il attrapa celui-ci par le poignet qui tenait l'arme, le poussa avant et

fourra le canon du revolver dans la bouche ouverte d'un de ses compagnons d'infortune dont le crâne éclata une seconde après la détonation, preuve que l'index du junky venait d'achever sa course sur gâchette.

— Et de deux ! commenta Remo. À qui le tour ?

Un imperceptible mouvement du poignet, qu'il n'avait pas lâché, l'alerta sur les velléités du tireur à réitérer son exploit. Remo fut à nouveau plus rapide et, réitéra, lui le vieux gag – si souvent exploité au cinéma et pourtant toujours pas éculé – de l'arroseur arrosé : il retourna l'arme contre le grand échalas ; la balle entra par le front et ressortit par l'occipital, ruinant du même coup la subtile nuance ratatouille de la teinture de ses cheveux. En éclair, le junkie fit son dernier trip terrestre. Foudroyant...

Le quatrième de la bande voulut s'enfuir, mais Remo le rattrapa par la peau du cou et, dans le même mouvement que, n'eût été les circonstances, on aurait pu qualifier d'harmonieux, le projeta contre le mur à une vitesse supersonique. Le choc fut terrible. Pas un os n'y résista. Stoned se rendit compte alors qu'il était seul, et il sentit le sol se dérober sous ses pieds.

D'accord, je me rends ! supplia-t-il.

— Non, ça ne marche pas comme ça, mon petit pote, rétorqua Remo. Voilà : je vais te poser des questions et, en fonction de tes réponses, tu cumules plus ou moins de... disons de vie. Chaque réponse sincère te rapproche du salut que tu ne mérites pas. Et chaque mensonge annule le bon point précédent. Compris ?

Stoned était tombé à genoux et pleurait comme un bébé. Il savait que la mort était proche. Mais le plus terrifiant devant cette perspective, c'est qu'il venait de comprendre à l'instant que la vie valait d'être vécue...

— Je vous en supplie, implora-t-il en jetant un regard aux cadavres.

Mais l'Implacable n'avait pas usurpé son surnom et c'est donc implacablement qu'il commença son interrogatoire. Ces filles que tu as mutilées et pendues à un arbre en Floride, dit-il, je veux le qui, le comment et le pourquoi.

— On a été payés, balbutia Randolph entre deux sanglots.

— Payés ? s'étonna Remo.

— Ouais. Un type m'a appelé un soir, pour me dire ce que nous devons faire et où nous devons le faire.

— Tu as reconnu sa voix ?

— Non. Lui m'a dit qu'il me connaissait, c'est tout.

— Il t'a payé, d'accord, mais comment ? Comment est-ce que le fric est arrivé jusqu'à toi ?

— Par la poste. Ici.

Remo jeta un regard autour de lui. Dans la pièce, c'était une

pagaille indescriptible. Le sol était jonché d'emballages de fast-food, de canettes de bière vides, de linge et d'une quantité impressionnante de seringues usagées.

— Tu n'aurais pas gardé l'enveloppe, par hasard ? demanda Remo.

Stoned se mordit les lèvres.

— Ça fait un moment qu'elle est arrivée, j'ai du la jeter dans un coin, je sais plus où. Peut-être bien qu'elle traîne encore ici. En tout cas, ajouta-t-il dans une tentative de s'attirer les bonnes grâces de son interlocuteur, c'était bizarre, ce film qui est sorti juste après. Quand je l'ai vu, j'ai vraiment eu l'impression que c'était moi sur l'écran.

— Tu n'étais pas au courant pour le film avant ça ?

— Non, m'sieur, juré ! Et même, quand il y a eu d'autres crimes après, avec l'histoire de cette famille dans le Maryland, j'ai pensé : putain, quel bordel !

Il se donna une tape sur le front.

— Vous croyez que là aussi quelqu'un a été payé ?

Comme il penchait la tête sur le côté, l'esprit perturbé visiblement par ces questions qui le dépassaient, il jugea charitable de mettre fin à ces tortures et, eu égard à ses efforts pour collaborer, de lui réserver une technique indolore. Il saisit la nuque du junkie entre le pouce et l'index et, d'une simple pression, lui brisa le cou. Quand il desserra les doigts, Stoned, le regard vide, s'écroula comme une poupée de chiffons.

Les mains sur les hanches, Remo observa la scène, songeant que Maître Chiun aurait sûrement trouvé à redire sur l'agencement des corps qui gisaient sur le sol, les interrogations qui se bousculaient dans sa tête le menèrent bien vite à des préoccupations moins futiles.

Il n'avait qu'une seule certitude : toute cette affaire devait être l'œuvre des crétins qu'il avait vus aux studios Harnak Productions. Non, quelque chose de plus pourtant que ce que Smith et lui n'avaient soupçonné jusqu'ici était en train de se jouer.

Sourcils froncés, il tourna les talons, sortit et rejoignit sa voiture.

Quintly Tortilli se tenait juste à côté, une cigarette fichée au coin des lèvres.

— Nom de Dieu !

— Quoi ? qu'est-ce qui se passe ? demanda Tortilli.

— J'aurais dû leur demander combien ils avaient été payés, dit Remo. Trop tard, de toute façon. Bon, allons-y maintenant.

Toujours accoudé à la portière, Tortilli le suivit des yeux tandis qu'il faisait le tour de la voiture, puis, torturé par la curiosité et malgré les foudres auxquelles il s'exposait, il ne put s'empêcher de demander :

— Dites, avec les mecs là-bas, heu... vous n'avez pas fait que

discuter, hein ? Vous leur avez réglé leur compte, c'est ça ?

— Montez mon vieux ! Il faut mieux ne pas traîner.

— Quoi, vous voulez partir tout de suite ? Ah non, s'indigna le cinéaste. J'suis sûr qu'il y a un tas de cadavres empilés, et vous voudriez que je me tire sans les avoir vus ? J'en ai marre de voir des types faire semblant devant les caméras ! C'est une putain d'occasion que j'ai là de m'en mettre plein les lanternes et j'ai pas l'intention de rater ça !

Il jeta sa cigarette sur le trottoir et s'éloigna en direction de l'immeuble.

Remo le regarda disparaître à l'intérieur, avant de se remettre au volant.

L'espace d'une minute, il songea à l'attendre. Après tout, ce crétin l'avait mis sur une bonne piste. Et le quartier était dangereux. D'un autre côté, il rendrait service à toute une profession et à une foule de cinéphiles en abandonnant Tortilli à la sauvagerie naturelle de cette banlieue de Seattle.

— Non, ses films sont vraiment trop mauvais, finalement.

Et, hochant la tête, il mit le contact.

CHAPITRE IV

Polly Schien n'aimait pas la façon dont les hommes la regardaient.

Oh ! pas tout les hommes bien sûr, mais la plupart d'entre eux, et particulièrement les ouvriers de GlassCo, la société du New Jersey spécialisée dans la fabrication et la pose de vitrage de sécurité. Or, ces dernières semaines, ils avaient littéralement envahi les bureaux de Barney & Winthrop où elle travaillait.

Polly avait beau avoir troqué le chemisier pour le pull ras du cou, rien n'y faisait. Chaque fois que l'un d'eux passait devant son bureau, c'était réglé comme du papier à musique : à tous les coups, il lorgnait sur ses seins ! Le pire c'est qu'elle avait l'impression d'être nue et qu'elle ne pouvait s'empêcher de tirer sur son pull pour se rassurer.

L'atmosphère devenait franchement pesante. Non seulement tous ces types étaient de grossiers personnages, mais ils étaient plus moches les uns que les autres. Le seul qui sortait vraiment du lot, c'était leur chef. D'après son badge, il s'appelait Hardwin. Reginald Hardwin. Un Anglais. Pour une raison qu'elle ne s'expliquait pas, Polly avait toujours eu un faible pour les Anglais. L'accent, probablement.

— Hé, sweetheart, à quelle heure tu finis ? lui lança en passant un des ouvriers.

Il se planta derrière son i-Mac et se mit à la fixer d'un œil goguenard.

Il tenait à la main un tube de ce produit à calfater que lui et les autres utilisaient pour finir de joindre les baies vitrées dans leur encadrement.

Pour quelle raison ? Polly n'en avait aucune idée. Aucune des fenêtres du trente-deuxième étage du Regency Building Manhattan ne semblait pourtant avoir le moindre problème d'étanchéité.

— Fichez-moi la paix ! répliqua Polly d'un air farouche.

Ce n'était pas la première fois que ce type lui faisait des avances, mais cette fois, il avait l'air particulière ! agressif. Elle avait bien songé à engager des poursuites pour harcèlement sexuel, mais y avait renoncé. Entreprendre une bataille contre une société qui paraissait aussi puissante que GlassCo lui paraissait une entreprise perdue d'avance.

— Edward, cessez d'importuner cette jeune femme reprenez votre poste, je vous prie. J'aimerais que nous finissions ce chantier avant la fin de la matinée, fit une voix derrière Polly.

L'homme avait l'accent anglais le plus pur, le fluide qu'elle avait jamais entendu. C'était lui.

L'ouvrier de GlassCo – dont le badge, sur la combinaison, portait le nom de Ed, et non d'Edward – fronça les sourcils en dévisageant son chef, puis s'éloigna du bureau à contrecœur.

Polly sentit son cœur battre plus fort tandis que Reginald Hardwin s'approchait doucement dans son dos et s'excusait d'une voix douce au timbre velouté :

— Je suis vraiment désolé.

— Oh ! ce n'est ri...

Polly n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Regy – comme elle l'appelait secrètement – venait de lui prendre la main ou, plus précisément, de l'envelopper dans la sienne. Il avait la peau douce. Rien à voir avec les grosses paluches calleuses de ces pauvres types qui suaient sang et eaux à pédaler ou à ramer au club de forme où elle allait s'entraîner chaque semaine. Lui, c'était un homme, un vrai, qui n'avait pas à le prouver.

Polly sentit ses joues s'empourprer.

— Ces derniers jours ont été éprouvants. Pour nous tous, dit-il en lui tenant toujours la main. Mon équipe est à cran, vous savez, il ne faut pas leur en vouloir, ils n'ont aucune éducation.

Polly déglutit péniblement et parvint à articuler :

— Je comprends, il n'y a aucun problème.

— Vous êtes trop gentille.

Elle fut déçue quand il lui lâcha la main. L'instant d'après, il se redressa et tourna doucement les talons. Comme il allait s'éloigner, Polly Schien se souleva à demi et lui demanda :

— Pardonnez-moi, je ne voudrais pas paraître indiscrete, mais... vous ne seriez pas Lord, par hasard... ou d'origine noble ?

Reginald pivota et lui sourit tristement.

— J'aimerais bien, dit-il, mais, au risque de vous décevoir, je crains de n'être qu'un simple travailleur immigré employé à un poste d'encadrement.

— Oh ! fit Polly, un peu embarrassée, excusez-moi. Je pensais... Enfin, c'est à cause de votre accent, et puis les mots que vous utilisez... Nous ne sommes pas habitués à ça, ici.

— Vous êtes réellement trop gentille.

Il tendit la main, se pencha à nouveau et lui effleura la joue de son doigt de velours. Puis il s'éloigna.

Les ouvriers de GlassCo terminèrent leur travail quel qu'il fût une demi-heure après cet épisode et y compris Reginald Hardwin, quittèrent les lieux deux minutes plus tard.

Polly maudit alors sa stupidité.

— Vous ne seriez pas Lord par hasard ? murmura-t-elle d'un air sarcastique après que les portes de l'ascenseur se fussent refermées sur son prince charmant. C'est tout ce que tu as trouvé à dire, pauvre

idiot ?

Pour une fois qu'elle tombait sur un homme, un séduisant, elle fichait en l'air toutes ses chances. Un vrai gâchis lamentable ! Mais, la honte se muant en colère, elle songea à ce que sa mère lui répétait toujours : " selon temps, la manière ". Il n'était peut-être pas trop tard pour retourner la situation à son avantage. Elle allait lui téléphoner. Peut-être avait-il trouvé ça drôle, finalement cette question ingénue. Peut-être même en riraient ensemble autour d'un bon dîner.

Elle se rua sur la pile des annuaires de son bureau extirpa celui du New Jersey et chercha les coordonnées de GlassCo dans la liste alphabétique d'abord, puis dans les rubriques professionnelles ensuite, mais l'entreprise ne figurait nulle part. Elle composa alors le numéro des renseignements, mais en vain également.

Lentement, elle reposa le combiné sur son socle, cherchant une explication.

Sourcils froncés, elle se leva et se dirigea vers la fenêtre. Le soleil de midi dardait ses rayons sur la ville, faisant étinceler les immenses façades vitrées des gratte-ciel de Manhattan. Polly, cependant n'allait pas avoir le loisir de s'extasier devant tant de Beauté. La vitre contre laquelle elle s'appuyait explosa soudainement, lacérant horriblement son visage et sa poitrine, en même temps que l'onde de choc la projetait en arrière. Les bureaux de Barney & Winthrop, et tout le trente-deuxième étage du Regency Building, furent littéralement soufflés. L'immeuble trembla sur ses bases, tandis qu'une gigantesque et mortelle pluie de verre inondait Madison.

*

* *

Dans son bureau de la clinique de Folcroft, Harold Smith regardait les images de l'explosion de Manhattan sur le petit moniteur incliné dissimulé sous la face en onyx de son bureau ultra-moderne, unique concession à la modernité dans une pièce au mobilier vieillot et au confort spartiate.

Pianotant sur son clavier à effleurement luminescent, le directeur de CURE renonça aux images pour prendre connaissance des premiers rapports de police et communiqués de presse. L'explosion venait de se produire un quart d'heure plus tôt ; aussi, dans l'hystérie des premières minutes qui accompagne toujours ce type d'événement, les informations disponibles étaient-elles fragmentaires et contradictoires.

Il y avait eu une explosion : c'était la seule chose dont Smith était certain, en plus du fait que personne n'avait encore revendiqué l'attentat. Il lisait une par une les dépêches d'agence, espérant

apprendre quelque chose de nouveau, lorsque la sonnerie qu'il connaissait bien retentit. Sans quitter son écran des yeux, il ouvrit le dernier tiroir de son bureau, en sortit un vieux téléphone rouge cerise et décrocha le combiné, qu'il cala entre son épaule et son oreille.

— Oui, monsieur le Président, dit-il sèchement.

— Vous savez ce qui se passe à New York, j'imagine ?

Comme la plupart de ses compatriotes, Smith connaissait bien la voix légèrement nasillarde à l'accent traînant du sud que la plupart des gens dans le monde se contentait de nommer par l'initiale de son deuxième prénom.

— Je suis la situation pratiquement en temps réel, répondit Smith.

— Et ?

Smith s'arrêta un bref instant de pianoter.

— Et quoi, monsieur le Président ?

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? insista le chef de l'exécutif.

— J'ai encore très peu d'éléments de réponse, reconnut le directeur de CURE. Je vous rappelle que tout ceci a eu lieu il y a seulement vingt minutes.

— Je le sais, évidemment ! Mais, nom de Dieu, ça se passe à New York, Smith. Mon premier soutien financier avec Hollywood ! Je n'ai pas envie qu'ils me tombent dessus à Manhattan... Quoi que vous décidiez de faire, faites le vite. Vous avez mis vos deux hommes sur le coup ?

— Non, c'est malheureusement impossible pour le moment.

— Et pourquoi ça ?

— Eh bien, l'un des deux est déjà en mission.

— Bon, dans ce cas, rappelez-le.

Smith exhala un long soupir, et seul un sens aigu de la hiérarchie et une éducation foncièrement puritaine l'empêchèrent à cet instant de dire le fond de sa pensée à ce fils à papa qui avait pris les commandes de la première puissance mondiale.

— Monsieur le Président, je n'ai encore aucune piste, fit-il simplement valoir, un zeste d'impatience dans le ton sa voix acidulée. Autrement dit, aucune directive précise à donner à mes hommes. Pour le moment, il est essentiel d'essayer de cerner la nature exacte du problème, s'il y en a un. L'un des premiers rapports laisse entendre qu'il pourrait s'agir d'une simple fuite de gaz.

— Mais vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je suis sceptique, reconnut Smith.

— Bon, mais quelle est votre hypothèse ?

Le directeur de CURE ferma les yeux et soupira une de plus.

— Monsieur le Président, est-ce qu'il faut vraiment je me répète ?

Il y eut un silence glacial sur la ligne, qui s'éternisa durant presque une longue minute.

— Vous ne m'aimez pas beaucoup, Smith, n'est-ce-pas ? finit par lâcher le chef de l'Exécutif.

Surpris par la franchise de la question, Smith répondit : Mon rôle, en tant que directeur de CURE, n'est pas d'aimer ou de ne pas aimer le Président en fonction. Mais vous ne serez pas fâché de me voir remplacer par quelqu'un d'autre. Monsieur le Président, comme vous le savez, je ne suis plus un jeune homme. Il est très possible que vous me surviviez.

— Tout est possible, Smith, répliqua le président des États-Unis. Oui, tout...

Là-dessus, il mit fin à la conversation.

Smith raccrocha lentement le combiné sur son soc, rangea le téléphone et, l'air songeur, fit pivoter son vieux fauteuil de cuir craquelé par l'âge.

Devant lui, une grande baie vitrée donnait sur la pelouse impeccable de la clinique et, au-delà, sur les eaux pour l'heure tranquilles du détroit de Long Island.

Le Président avait raison. Smith ne l'aimait pas beaucoup. C'est qu'il avait connu, depuis son premier patron entré dans la légende des martyrs du siècle en tombant sous les balles d'un déséquilibré à Dallas, des hommes faits d'une autre étoffe...

Quoi qu'il en soit, les derniers mots du Président résonnaient comme une menace : celle de son remplacement à la direction de CURE. Mais ça n'avait pas d'importance. Il y avait longtemps déjà que Smith se préparait à ce jour-là. Tous ces derniers mois, son corps vieillissant se chargeait suffisamment de lui faire savoir qu'il était probablement temps de passer le flambeau. Ce jour-là, il partirait la conscience tranquille. Pour s'assurer d'emporter dans la tombe tous ses secrets il avalerait la petite pilule qu'il conservait dans la poche sa veste grise, et, en exhalant son dernier souffle, prierai pour l'avenir de l'Amérique et pour les hommes qui dirigeraient.

Mais tout cela n'était pas pour aujourd'hui, et il avait encore du travail.

Détournant les yeux du lénifiant spectacle qu'offraient les eaux bleues du détroit, il revint à son écran. C'est-à-dire à ses soucis.

*

* *

Remo apprit la nouvelle de l'explosion survenue à New York à la radio, dans sa voiture, alors qu'il se rendait aux studios de Harnak Productions. Il s'arrêta à la première cabine téléphonique qu'il trouva sur son chemin et se connecta sur la ligne sécurisée de CURE ; pour

cela il suffisait d'appuyer à plusieurs reprises sur la touche 1.

Smith répondit à la première sonnerie.

— Je viens d'apprendre pour l'explosion à New York. Vous voulez que je rentre par le premier vol ?

— Non, je n'ai rien de concret pour le moment, dit Smith. C'est encore trop tôt.

— Ils ont parlé de terroristes à la radio.

— Tout ce qu'ils font pour le moment, c'est spéculer. Ils n'ont rien de précis. Il suffit de se souvenir des accusations ridicules qui ont été portées après l'attentat d'Oklahoma City pour savoir qu'il faut rester prudent. En attendant, qu'avez-vous appris de votre côté ?

— Des trucs plutôt bizarres... commença Remo.

— Expliquez-vous.

Remo rapporta brièvement ce qu'il avait appris de Randolph Stoned et notamment le simple contact téléphonique du commanditaire de l'assassinat des deux étudiantes.

— Je vais faire fouiller l'appartement, dit Smith, et trier le détail des factures de téléphone.

— Commencez par vous pencher sur les appels en provenance de Californie, suggéra Remo. Pour moi, ce n'est pas simplement une boîte de films indépendants qui est derrière tout ça. Oh ! à propos, vous ne m'aviez pas dit que les financiers de Harnak Productions étaient tous multimillionnaires !

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? D'après nos informations, les studios sont dirigés par le seul Shawn Allen Moms.

— Quoi, ce débile qui n'est même pas capable de lire avec discernement les navets que lui pendent la bande d'analphabètes qui travaillent pour lui ?

— Non, il va falloir mettre vos pendules à l'heure, Smitty.

— D'accord, admit le directeur de CURE. Vous avez des suggestions ?

Remo entendit Smith pianoter sur son clavier.

— Essayez Steven Schoenberg, dit-il.

— Je connais ce nom, dit Smith.

— Oui, comme les trois quarts des habitants de cette planète.

Remo mentionna plusieurs autres personnalités archiconnues de l'industrie cinématographique. Mais Schoenberg était le seul que Smith connaissait. En vérifiant l'identité des autres, il découvrit qu'ils étaient tous millionnaires. Il y avait même un milliardaire.

— Un instant, dit-il, brusquement intrigué.

À nouveau, Remo l'entendit pianoter fébrilement son clavier et, quand il reprit la parole quelques secondes plus tard, sa voix était encore plus acidulée que d'habitude, signe d'une grande nervosité.

— Je crois, dit-il, que j'ai réussi à établir une liste partielle des

investisseurs. Apparemment elle implique une foule de gens, directement ou indirectement concernés. J'ai rarement vu un tel imbroglio financier.

— Bon. Et alors ?

— Quoi, et alors ? Attendez Remo, pour le moment, nous sommes en train de décortiquer le problème en essayant de déterminer un profil type parmi les hommes d'affaires qui sont dans le capital de Harnak Productions. En gros, les sommes investies dans le groupe de Seattle proviennent de sociétés qui distribuent des films... heu... enfin films réservés aux adultes et dont une bonne moitié des activités concerne l'immobilier.

— Est-ce qu'il s'agit de sociétés paravents ? demanda Remo.

— Non. Tout est légal, semble-t-il, Harnak n'est qu'un investissement parmi d'autres.

— Mouais... En tout cas, ça corrobore ce que j'ai entendu dire : il paraît qu'à Hollywood, tout le monde fait, soit dans le porno, soit dans l'immobilier.

— C'est cela, oui... peut-être, se dépêcha d'enchaîner Smith que certains mots – et surtout la réalité qu'ils désignaient – embarrassaient toujours, même à l'orée d'une retraite bien méritée, mais ça ne répond pas à la question qui est : Pourquoi des hommes qui connaissent une telle réussite placent-ils leur argent dans une petite société de production, en faisant tout apparemment pour préserver leur anonymat ?

— Jusqu'à la soirée des Oscars, précisa Remo. Là, ils jouent des coudes pour rafler de l'or.

— Je suis sérieux, Remo !

— Mais moi aussi ! Je vous répète ce que j'ai entendu dire. Ces types ont beau avoir tout l'argent du monde, ce qu'ils recherchent avant toute chose, c'est la consécration.

— Je veux bien, admit le directeur de CURE, mais quelle est la probabilité qu'un film sorti des studios d'une société comme Harnak obtienne un prix ?

— Allons, Smitty, vous devriez sortir de votre bureau une fois de temps en temps. Ces films à la mors-moi-le chtromelleu décrochent très souvent des récompenses.

À l'autre bout de la ligne, Smith soupira, sa dernière conversation avec le chef de l'Exécutif lui revenant à l'esprit. La vérité, après tout, c'était peut-être qu'il était réellement out ! Une relique d'un autre âge, en phase avec un passé beaucoup trop loin du présent...

— Vous avez peut-être raison, Remo, lâcha-t-il d'un ton las. Il est possible que les motivations à l'œuvre dans le cas qui nous préoccupe, soient d'ordre égocentrique. Je vais continuer de suivre la filière de l'argent. Quant à vous, je vous conseille de retourner consulter votre

source. Cet homme, là, ce Tortilli, vous a déjà bien aidé... il a peut-être d'autres informations.

— Encore Tortilli ? Oh non, par pitié, ce type passe son temps à se gargariser sur son rôle soi-disant incontournable dans le nouveau cinéma américain ! En plus, il porte des horribles chemises à fleurs qui me portent sur les nerfs !

— Remo, s'il vous plaît, insista Smith.

— Très bien, se résigna Remo, je vais recoller aux basques de ce crétin. S'il n'est pas déjà mort, d'ailleurs Je vous promets d'essayer de ne pas lui faire avaler son bulletin de naissance...

Avant que Smith ait pu demander à Remo s'il plaisantait, ce dernier mit fin à la conversation.

CHAPITRE V

— On ne survivra pas à cette épreuve ! gémit Shawn. Comment réussir un Quintly Tortilli sans Quintly Tortilli ?

— Les autres y réussissent bien, fit valoir un preneur de son qui travaillait à mi-temps au rayon frais du supermarché voisin.

— Non, ils font de la merde ! assura Shawn. Rien à voir avec un vrai Tortilli.

Il était assis sur un cageot en plastique sur le parking aménagé pour le tournage de La Boulangère et le Boucher. Les acteurs et les techniciens, pour la plupart des gens de la région engagés pour le film, étaient assis eux aussi sur des caisses disposées en cercle le long du périmètre réservé par une corde afin de tenir à l'écart les importuns. En réalité, en une semaine de tournage, l'équipe n'avait été dérangée que par un chien errant, qui s'était soulagé sur un pied de caméra, avant de recevoir dans l'arrière-train celui du cameraman.

Comme Shawn continuait de se lamenter sur son sort, il entendit vrombir le moteur d'une voiture sur le parking. Il leva les yeux et consterné, il reconnut l'homme de la MPAA qui venait d'en descendre et se dirigeait droit vers lui. Pendant une brève seconde, Shawn eut la tentation d'envoyer ce type à tous les diables, mais le souvenir de l'horrible torture qu'il lui avait infligée au bureau le ramena très vite sinon à de meilleurs sentiments, moins à une sorte de résignation fataliste. Aussi contenta-t-il de soupirer d'un air las.

— Derrière les barreaux, répondit-il ensuite sombrement.

— Quoi, c'est dans l'intrigue ? interrogea Remo, qui ne savait pas s'il devait se réjouir ou non d'apprendre que Tortilli était encore en vie.

— Non. Il est vraiment derrière les barreaux. Une histoire de meurtre, je ne sais trop quoi. Je n'ai pas pu parler. Mais qu'est-ce que ça peut fiche maintenant. Comment est-ce que je vais terminer ce film. Il me faut un génie de la trempe de Quintly.

— Mettez un béret au mégaphone, ça fera l'affaire, persifla Remo.

L'espace d'un instant, il songea à laisser Tortilli endosser les meurtres de Randolph Stoned et de ses complices, lorsque le vrombissement du moteur d'une autre voiture arrivant sur le parking le fit se retourner. Il vit un taxi jaune, et reconnut à l'arrière la silhouette maintenant hélas, familière du cinéaste.

— Vene, vidi, vici ! annonça avec grandiloquence Tortilli en descendant du taxi.

Il fourra une poignée de billets froissés dans la main tendue du

chauffeur et, la mine réjouie, écarta les bras d'un air triomphant, tandis que Shawn Allen Morris bondissait littéralement de son cageot et se mit à trépigner place comme s'il venait de voir apparaître Dieu le Père personne.

Il se tourna vers l'équipe.

— Quintly est de retour ! hurlait-il en sautillant, les bras en l'air pour saluer ce prodigieux événement. Quintly est de retour ! En place, tout le monde !

Puis il se précipita à la rencontre de son Messie. Quintly, enfin vous voilà ! J'ai eu si peur que...

Mais Tortilli passa devant lui sans le voir et se dirigea vers Remo.

— C'était génial ! s'exclama-t-il. Merci de m'avoir permis de voir un truc pareil ! Des cadavres, du sang, de la cervelle partout ! Vous êtes un putain de génie créatif ! Il essaya de serrer la main de Remo, mais elle n'était plus à l'endroit où il croyait ; elle se dérobait à chaque fois et il étreignait du vide.

— Putain, comment vous faites ça ? fit-il.

— Allez, Dugland, on y va, rétorqua Remo d'un ton irrité.

— Maismaismais... vous allez où ? bégaya Shawn qui était revenu coller aux basques de son idole et le tirait par la manche. Enfin, Quintly, on est mardi et, comme vous le savez, plusieurs de nos figurants ont séché l'école.

— Il repart, coupa Remo en agrippant Tortilli par le bras.

— Vraiment ? fit Tortilli. Cool !

— Oh, non, supplia Shawn. Quintly, vous avez un film à finir ici.

— Shawn, nom de Dieu, tu ne vois pas que ce type, c'est le supermec, s'exclama Tortilli, excité comme une puce. Quand il te parle, tu te prosternes à ses pieds, point barre !

Remo poussa Tortilli dans la voiture, claqua la portière et se mit au volant. Avant même de glisser la clé contact, il se tourna vers le cinéaste et lui balança :

— Primo : vous la mettez en veilleuse ! Secundo : votre dernière piste, ça a été le fiasco total. Alors je vous conseille de trouver autre chose.

— Je... je crois que j'ai une idée, répondit Tortilli.

Remo mit le moteur en marche, enclencha la première et démarra. À peine avait-il fait dix mètres que son passager démarrait à son tour :

— Cinq ! Cinq d'un coup ! C'est pas croyable ! Quand je pense que vous en avez liquidé cinq d'un coup !

— Alors imagine avec quelle facilité je peux m'en débarrasser d'un seul ! répliqua Remo d'un ton plein sous-entendus.

Tortilli opina du chef, l'air de dire : “ message reçu”. Une poignée de secondes plus tard, il se risqua pourtant étant donné la relative bonne humeur qu'affichait pilote, à lui demander :

— Dites, vous ne comptez pas le laisser là-haut, si ?

Il désigna d'un signe de tête le toit de la voiture sus lequel Shawn Allen Morris, les mains crochétées sur les montants de la galerie, tentait désespérément de se maintenir.

Remo ne jugea pas utile de répondre, mais à la sortie du parking du supermarché, il donna un brusque coup volant et Shawn fut projeté vers une double rangée de caddies. Son atterrissage forcé fit un bruit métallique à peu près aussi assourdissant qu'un troupeau d'éléphants dans le rayon clous en tous genres d'une quincaillerie. Pourtant Quintly Tortilli jura un peu plus tard qu'il avait entendu un bruit d'os brisé. Exactement comme au cinéma.

*
* *

— Nous n'allons pas pouvoir continuer à travailler dans ces conditions, grommela Arlen Duggal, l'assistant metteur en scène. On n'ose plus rien faire ici. Le vieux passe son temps à nous houspiller. Il n'est jamais content de rien. Je n'ai jamais vu une telle tension régner sur un plateau !

Bruce Marmelstein était assis derrière un des deux secrétaires en acier brillant de son bureau. Hank Bindle occupait l'autre.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas un simple conflit de personnalité ? demanda calmement le codirecteur.

Duggal secoua énergiquement la tête.

— Hier, à minuit passé, quand je lui ai dit que je voulais arrêter le tournage pour la journée, il a menacé de m'étriper si je ne me remettais pas immédiatement au travail, expliqua-t-il d'un air abattu.

— Ce n'est quand même pas la fin du monde, soupira Bindle.

— Ah non ? Moi, je vous dis qu'il l'aurait fait : il m'aurait étripé, littéralement ! Ce type est complètement cinglé. Et incontrôlable avec ça !

— Écoutez, reprit Marmelstein, cette production avait vingt-trois jours de retard avant qu'il n'arrive. Il n'est là que depuis quarante-huit heures, et on a déjà rattrapé douze de ces journées perdues. À ce rythme, le tournage de "Un amour d'assassin" sera fini avant la date prévue. On ne va quand même pas se plaindre !

— Non ? Allez dire ça aux deux porte-parole du syndicat qui sont passés à travers un mur aujourd'hui, répliqua Arlen d'un air désespéré. Je vous jure qu'ils l'ont traversé, ce putain de mur !

— C'est le sort réservé aux insolents.

Cette réponse inattendue ne venait ni de Hank, ni de Bruce Marmelstein.

Arlen se retourna d'un bond et aperçut le Maître de Sinanju que ni lui ni les deux producteurs de Taurus Productions n'avaient entendu arriver.

— Ô, très estimé Maître, fit-il d'une voix tremblante, je croyais que vous étiez au restaurant du studio.

— Le riz y est infect, dit Chiun en plissant un œil soupçonneux. Pourquoi n'êtes-vous pas au travail ?

— Eh bien, je... euh... je faisais part à ces messieurs des progrès que nous avons accompli ensemble.

Hank Bindle eut un sourire.

— Arlen nous disait combien il apprécie de travailler avec quelqu'un comme vous, M. Chiun, expliqua-t-il.

— Oui, renchérit Marmelstein. Il est très impressionné par votre manière de motiver l'équipe.

Chiun se tourna vers l'assistant metteur en demanda.

— C'est vrai ?

Arlen Duggal regarda les deux producteurs, puis le Maître de Sinanju.

— Euh, oui... oui, tout à fait, confirma-t-il en hochant frénétiquement la tête.

Un sourire illumina brièvement le visage parcheminé du vieil Asiatique.

— Je suis profondément touché, dit-il.

— Bon, ce n'est pas que je m'ennuie, dit Duggal, mais il faut que je retourne travailler maintenant. Je veux pas perdre une minute.

— Bien sûr, je comprends, approuva Marmelstein.

— Oui, c'est ça, bon courage ! lança Bindle d'une voix où perçait une petite, toute petite, pointe d'ironie.

L'assistant metteur en scène s'éclipsa. Resté seul avec les deux producteurs, le vieux Coréen leur fit part d'une requête qu'il souhaitait leur exprimer.

— Dites-nous ce qui vous préoccupe, suggéra Marmelstein.

— Oui, nous sommes tout ouïe, renchérit Bindle.

— Eh bien, j'aimerais que le riz que l'on sert au restaurant du studio soit de meilleure qualité, demanda le Maître de Sinanju.

— Oh ! le riz, bien sûr.

— Oui, en fait, j'aimerais du riz parfumé et accompagné de canard. Le canard est toujours préférable, expliqua le vieil Asiatique.

— Du canard ! Mais c'est une excellente suggestion, clama Marmelstein avec des trémolos dans la voix.

— Nous allons donner des ordres en ce sens et veiller à ce qu'ils soient scrupuleusement respectés, conclut Hank Bindle.

Les deux hommes reconduisirent le Maître de Sinanju à l'ascenseur. Quand les portes se refermèrent sur lui, ils poussèrent un soupir de

soulagement, avant de regagner leur bureau et de s'affaler chacun dans son fauteuil.

— Tu penses ce que je pense ? demanda Hank Bindle.

Marmelstein hocha la tête.

— Le vieux va nous foutre sur la paille. Ce film, c'est un pétard mouillé.

— Comment est-ce qu'on a pu se laisser entraîner dans cette histoire à la con ? se lamenta Bindle. Tout ce fric gâché pour acheter les droits... Je veux dire, un flic honnête combattant seul le système, ça sent le bide à plein nez.

— T'as raison : on aurait dû voir qu'il y avait un problème.

— Un " problème " ? Il faudra s'estimer heureux on n'est pas viré avec un bon gros chèque d'indemnité ou une pile de stock-options.

— Tu crois vraiment que c'est un parachute doré qui nous pend au nez ? demanda Marmelstein.

— C'est arrivé à tous les grands, un jour ou l'autre gémit Bindle.

Ovitz, Katzenberg, Tartikoff... La plupart ne s'en sont jamais remis. Le jour le plus triste de ma vie sera celui où on me signera ce chèque de cent mille dollars.

Marmelstein haussa les épaules.

— Ne t'inquiète pas, fit-il. On a peut-être encore les moyens d'éviter cette catastrophe...

Bindle soupira, appuya un coude sur son bureau et regarda son associé.

— Tu penses à notre mini avant-première ?

— L'emmerdant, c'est que personne ne semble encore avoir fait le lien, enchaîna Marmelstein sans répondre directement à la question. C'est sûrement à cause de tension qui règne sur le plateau. Apparemment aucun des membres de l'équipe de tournage n'a eu le temps de lire la presse ou de regarder les infos.

— Bon Dieu, si ça continue comme ça, je vais finir par descendre moi-même tout leur raconter, s'impativa Bindle en se renversant dans son fauteuil.

— Non, ce serait stupide. Il ne faut pas qu'on soit mêlé à ça. S'il ne se passe rien demain, j'enverrais un mail à Entertainment Tonight.

— Le pire, c'est que je ne suis pas sûr qu'une petite explosion à New York fasse notre affaire, grommela Bindle.

— Il va falloir être patient, procéder par étape, temporisa Marmelstein. New York d'abord, et puis le grand BOUM. C'est à ce moment-là qu'on va vraiment créer l'événement qui va propulser le film en haut du box-office.

Bindle appuya son front contre la paume de ses mains et soupira :

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire aujourd'hui pour assurer la promotion de la création artistique !

Le cinquième coup de fil avait été le bon. Quintly Tortilli sortit de la cabine téléphonique, l'air triomphant, et remonta dans la voiture.

— Je crois qu'on tient une piste. Le type que je viens d'appeler connaît un type qui connaît un autre type qui se vante d'avoir fait le coup de la benne à ordures ; vous savez, ce torse qu'on a retrouvé.

— Je vois très bien, dit Remo, c'est lumineux. Allons-y ; Direction ? Le Dregs ! répondit le cinéaste. Mon bar préféré.

Le Dregs était le plus connu des bars “ grunge ” de Seattle. À une certaine époque – l'âge d'or pour l'établissement – la sombre mélancolie, quand ce n'était pas le désespoir pur et simple, de sa clientèle avait assuré la fortune des propriétaires. Mais la crise avait frappé : une vague d'optimisme résurgent avait balayé le pays et, un beau matin, lesdits propriétaires s'étaient trouvés confrontés à une culture populaire pleine d'espoir et de nouvelles convictions. Le changement semblait être survenu en une nuit. Les paroles accablantes des airs sinistres qui avaient hissé Seattle sur le devant de la scène musicale quelques années plus tôt n'étaient plus qu'un souvenir, “ un mauvais souvenir ” prétendaient les convertis à la nouvelle culture.

Quand Remo franchit les portes du Dregs, il eut l'impression qu'une machine à remonter le temps l'avait propulsé des années en arrière, en plein cœur de la génération des dégénérés du pop. Il scruta la salle du regard, nota l'océan de chemises en tissu écossais, jeans sales et déchirés, cheveux longs et barbes constellée de miettes de pain, de brins de tabac et de Dieu sait quoi d'autre. La saleté et le débraillé semblaient être les mots d'ordre de la clientèle.

— On se croirait à une convention de bûcherons Beatniks, grommela Remo.

Les plus proches de l'entrée le toisèrent d'un œil soupçonneux – le tee-shirt blanc et les mocassins n'étaient évidemment pas de mise au Dregs –, mais lorsqu'ils aperçurent Quintly Tortilli derrière lui, ils se détendirent instantanément. Le génie hollywoodien fréquentait régulièrement le bar et ceux qui l'accompagnaient étaient généralement des types biens.

— C'est pas un endroit génial, hein ? hurla le cinéaste pour parvenir à dominer les décibels que crachait la sono.

— Oui, en effet, avec un bâton dans le cul, je pense que tous ces jeunes gens ont une brillante carrière d'épouvantails à moineaux devant eux !

— Je reconnais que le look jean déchiré – chemise écossaise est un peu rétro, mais s'il tient assez longtemps, vous verrez, il va revenir à la mode.

Il détailla l'allure vestimentaire de Remo et ajouta :

— Ça me gêne de vous dire ça, mais faudrait peut-être vous aussi, voir à changer votre look de base. Ne le prenez pas mal – c'est en ami que je vous parle, – hein ? Ouais, je veux dire, ça fait combien de temps que vous n'avez pas lâché ce genre de fringues ? Faut savoir de temps en temps avoir le courage de se remettre en question.

— Mon cher Dugland, c'est déjà extrêmement éprouvant de devoir vous supporter, vous, votre costard en teflon et vos chemises à pâquerettes, sans devoir en plus me farcir vos conneries sur la mode, rétorqua Remo. Alors, un conseil : vous me faites grâce de vos commentaires et vous avancez !

D'après l'informateur de Tortilli, l'homme qu'ils cherchaient n'était pas inconnu du cinéaste, qui avait dû l'apercevoir une ou deux fois déjà. Aussi, les yeux plissés, dévisagea-t-il les clients du bar les uns après les autres d'un œil scrutateur.

— Mmm... je crois pas qu'il soit là ce soir... fit-il ton déçu.

Votre copain avait pourtant l'air sûr qu'il traînait ses guêtres dans le coin, insista Remo, ses larges poignets effectuant des rotations impatientes.

Ah si, ça y est, je l'ai vu ! annonça Tortilli. Avec la précision d'un laser, Remo suivit le regard du cinéaste.

L'homme, un grand costaud en chemise rouge, était assis à une petite table tout au fond du bar.

— Wouahoou, je le voyais moins balèze que ça, s'inquiéta Tortilli, sourcils froncés. Vous allez peut-être avoir du mal avec lui, non ? qu'est-ce que vous en pensez ?

Il se retourna et se rendit compte qu'il parlait dans le vide. Il reporta alors ses yeux vers la table au fond du bar et vit Remo qui se dirigeait vers le grand costaud, se faufilant au milieu des clients tel un esprit silencieux.

Tortilli secoua la tête, impressionné.

— Nom de Dieu, ce gars-là sur écran géant, quel pied ce serait !

Il commanda une tequila à une serveuse qui passait et prit rapidement une table. Cette fois, il allait être aux premières loges.

Dans l'univers " contre-culturel " des poseurs infatués et des apprentis criminels, Chester Gecko était une référence, lui et ses cent kilos de chez Grande-gueule Bouffe-tout.

Chester avait eu des problèmes avec la loi presque toute sa vie. Ça avait commencé au lycée. Obligé de redoubler sa dernière année à Bremerton Coriolis, il avait finalement été renvoyé après que son professeur de géométrie ait commis l'erreur de lui demander devant tout la classe de lui faire la démonstration de l'utilisation d'un rapporteur. Il y avait huit ans de cela et, aujourd'hui encore, la malheureuse dépensait des fortune en fond de teint pour tenter de

masquer l'horrible cicatrice qui balafrait sa joue.

Pourtant, grâce à un système juridico-pénal plus hésitant encore que le système éducatif à sanctionner ses éléments perturbateurs, Chester n'avait encore jamais purgé de peine sérieuse.

Chaque fois qu'il entrait prendre un verre, au Dregs, les gens savaient d'instinct qu'il valait mieux éviter les parages où il se trouvait. On l'évitait d'ailleurs sans états d'âme : avec sa gueule de travers, ses yeux de rat bigleux et son allure de gravos prêt à bouffer des briques, il attirait davantage les mouches que les amis. Il s'asseyait généralement seul à une table et n'invitait pas particulièrement à la causette. En fait, en cinq ans, personne ne lui avait pratiquement adressé la parole en dehors des serveuses.

Jusqu'à ce jour...

Chester sirotait tranquillement sa bière quand il vit un type maigrichon discuter avec Quintly Tortilli. Chester n'avait plus Tortilli à la bonne depuis quelque temps ; le cinéaste jouait les stars et ne répondait pas à ses mails.

Il regarda sa bouteille de bière une seconde, puis releva les yeux ; l'étranger qui était avec Tortilli avait disparu dans l'intervalle.

Volatilisé. Comme si le sol s'était ouvert sous ses pieds et l'avait englouti. Chester supposa qu'il était ressorti du bar, mais soudain il le vit qui se coulait littéralement – c'est le seul mot qui vînt à son esprit retors, capable de décrire la façon dont il se déplaçait – au milieu des autres clients et approchait dans sa direction. Il battit des paupières et, une fraction de seconde plus tard, lorsqu'il rouvrit les yeux, l'étranger s'était installé sur la chaise en face de lui.

Chester eut un sursaut, mais il se ressaisit aussitôt.

— Qu'esse tu fous là ? grommela-t-il en s'efforçant de masquer sa surprise. Dégage maintenant, ça me fera des vacances. Il avala une gorgée de bière et détourna le regard. En face de lui, Remo acquiesça d'un hochement de tête.

— Quand je t'aurais liquidé, promit-il, pas avant malheureusement. Maintenant, il y a deux méthodes, la douce et...

— Quoi ? fit Gecko en reposant bruyamment sa bouteille de bière.

— Quoi quoi ?

— Qu'esse tu viens de dire ?

Remo arquait un sourcil perplexe.

— À propos de quoi ?

— Tu m'as menacé à l'instant, j'ai pas rêvé ?

— Exact, confirma Remo. Et avant que tu me coupes la parole, je disais donc : il y a la méthode et... la moins douce.

— Dis, t'es jobard ou quoi ? Je t'ai dit de dégager ; alors tu dégages ! grogna Chester.

Il porta à nouveau la bouteille à ses lèvres et bût nerveusement une

nouvelle gorgée de bière.

— Bon, on dirait que tu as opté pour la dernière méthode, souffla Remo en hochant la tête. Désolé...

Comme Chester écartait la bouteille de ses lèvres le bras de Remo se détendit comme un serpent qui se dresse pour mordre. Avec une rapidité de mouvement incroyable, il saisit le cul de la bouteille et le projeta avant. Chester eut à peine le temps de réaliser que le verre lui échappait des mains.

L'instant d'après, il sentit une violente douleur juste sous les yeux, comme si un corps étranger lui avait soudain poussé dans le nez. Immédiatement, il voulut palper l'endroit douloureux ses doigts rencontrèrent la bouteille de bière ; jusqu'au ras du goulot dans une de ses narines, elle pendait devant sa bouche.

Il poussa un cri de douleur, en même temps que de grosses bulles de mousse lui sortaient des naseaux.

— Esbèce de salobard, je vais te buter ! gueula-t-il, au bord de l'étouffement.

Mais Remo accueillit la menace d'un regard glacial.

— On parie que j'arrive à faire tenir toute ta cervelle de piaf là-dedans ? fit-il, imperturbable.

Il y avait une telle assurance dans le ton, un tel détachement que, l'espace d'un éclair de clairvoyance, Chester Gecko se dit que peut-être l'étranger aux poignets incroyablement larges ne plaisantait pas.

Il leva les main en signe de reddition.

— Dnon... supplia-t-il, la bouteille de bière cognant contre ses dents de devant.

— Très bien, dans ce cas, établissons les règles, dit Remo.

Il tendit la main et fit pivoter la bouteille sur elle-même. La douleur fut si intense que Chester, tétanisé, ne réussit même pas à crier.

— On est bien d'accord ? demanda Remo. Chester acquiesça désespérément de la tête, la bouteille rebondissant sur son menton à chaque hochement.

L'expression de Remo se fit soudain plus sévère.

— Qui t'a engagé pour massacrer cette fille ? Chester, trop paniqué pour oser mentir, marqua toutefois une légère hésitation avant de répondre :

— Je sais bas. On m'a béléphoné. Je sais bas qui c'était, je bous le jure !

Remo fronça les sourcils. Encore un coup de fil. Même topo que pour Randolph Stoned.

— Comment tu as été payé ?

— Bar courrier, à la boste, hoqueta Chester.

Du sang lui coulait des narines et s'accumulait au fond de la bouteille, où il se mêlait au reste de bière. Cette fois, Remo se souvint

de la question qu'il avait oubliée de poser à Stoned.

— Combien ?

— Cinq cents billes.

Remo crut avoir mal entendu. Il demanda à Chester de répéter. Non, c'était bien ce qu'il avait compris : Chester Gecko avait été payé cinq cents mille dollars pour massacrer une femme et abandonner son torse dans une benne à ordures. C'était beaucoup d'argent. Un cachet hollywoodien, songea-t-il Chester lui avait dit à peu près tout ce qu'il voulait savoir. Il avait cependant encore une question à lui poser.

— Tu sais qui a tué cette famille dans le Maryland ?

Chester secoua négativement la tête.

— C'était bas nous, jura-t-il.

— “ Nous ” ? qui sont les autres ? voulut savoir Remo.

À cet instant, les yeux terrorisés de Chester regardèrent par-dessus l'épaule de Remo vers l'entrée du bar. Le temps d'une seconde, ils brillèrent d'une mince lueur d'espoir, que Remo s'empressa d'éteindre.

— Trois types. Trois flingues. Juste à l'entrée, compta-t-il sans se retourner. C'est eux, “ nous ” ?

Découragé, résigné, Chester baissa la tête, cognant du même coup la bouteille de bière contre la table en métal.

— Très bien, alors on va régler ça, dit Remo.

Il bondit sur ses pieds et agrippa d'une main la taille de Chester qu'il aida à se relever. En se retournant, il se retrouva nez à nez avec Quintly Tortilli ; il n'en pas autrement surpris car il l'avait entendu s'approcher lui grâce au froissement caractéristique du tissu de costume ringard.

— M. Valentini, regardez discrètement derrière murmura-t-il d'une voix paniquée en indiquant, avec force mimiques et roulements d'yeux, l'entrée du bar.

— Je les ai vus, dit Remo.

— C'est pas la première fois que je vois ces types ici, expliqua Tortilli. On ferait peut-être bien de décaniller maintenant.

Remo acquiesça d'un signe de tête. Sans lâcher Chester qui trottnait derrière lui comme un toutou tenu en laisse, il se dirigea vers la sortie de secours, en faisant bien attention de se faire repérer par le trio d'hommes armés.

La sortie donnait dans une ruelle encombrée d'un monceau d'ordures qui s'entassaient contre un mur de briques couvert de graffitis. Tenant toujours Chester par la bouteille, Remo l'envoya se coucher sur un épais matelas de sacs poubelles.

Je crois qu'ils nous ont vus, gémit Tortilli.

L'air crispé qui se lisait sur son visage semblait supplier : “ foutons le camp d'ici et vite ! ”

— Vus ? Je vous assure que non, dit Remo.

Les épaules du cinéaste retombèrent en même temps qu'il exhalait un soupir de soulagement.

— J'ai même été obligé de leur faire des signes.

— De... de leur faire quoi ?

Au même moment, les portes du Dregs s'ouvrirent violemment et les trois types auxquels Remo avait " dû " faire signe débouchèrent dans la ruelle.

Ils ont plein de flingues ! s'écria Tortilli d'une voix écorchée avant de plonger dans l'océan de détritrus.

Mais les trois hommes n'eurent pas le temps de s'en servir : d'un mouvement en dents de scie exécuté du seul poing droit, Remo, qui les attendait moins de deux mètres derrière la porte, fit sauter les automatiques qui atterrirent sur le pavé à plusieurs mètres de là. Puis, avant même que les armes ne touchent le sol, d'un enchaînement de coups de pied tendus cette fois, Remo brisa les rotules des trois malfrats, qui s'écroulèrent en poussant des hurlements de goret qu'on égorge. Enfin, il pivota sur sa jambe gauche et, tel un danseur étoile exécutant une pirouette, décalotta tour à tour du pied droit le trio de malabars lesquels s'effondrèrent sur un lit d'épluchures de pomme de terre où ils exhalèrent leur dernier souffle.

Remo se tourna alors vers Chester Gecko, sa bouteille pleine de sang toujours enfoncée dans la cavité nasale. Le malheureux était en train de patauger dans une marée noire de papiers gras imprégnés d'huile de friture dans laquelle il dérapait à chacune de ses tentatives de fuite.

Au même moment, Quintly Tortilli refit surface à la façon d'un plongeur en apnée sur le point de suffoquer. Éberlué, il regarda les trois corps gisant dans la ruelle, puis releva les yeux vers Remo.

— Je... Je vous achète les droits de votre scénario, dit-il. J'peux vous avoir un paquet de fric, vous savez !

Sans prendre la peine de lui répondre, l'Implacable se tourna à nouveau vers Chester Gecko.

— Je te conseille de cracher le morceau maintenant, lui dit-il posément.

— Le bravail qu'on avait, c'était rien, ânonna Chester, tremblant de peur. Je connais des dypes qui doivent boser plusieurs bombes et faire sauter tout un studio.

— Harnak Productions ? risqua Remo.

— Du petit bois ! répondit Gecko en secouant la tête. Non, moi, je barle d'un studio hollywoodien. Ça doit péder aujourd'hui.

— Lequel ? insista fiévreusement Remo. Quel studio ?

Chester renifla et avala par inadvertance un peu de bière rougie à l'hémoglobine.

— Taurus, finit-il par réussir à articuler.

Ce fut le dernier mot qu'il prononça. Quintly Tortilli ne vit même pas Remo bouger. Tout ce qu'il put constater c'est que le truand s'écroula à ses pieds pour ne jamais plus se relever.

— Taurus ! s'exclama-t-il. Nom de Dieu ! Ils ont fait plusieurs cartons au box-office ces dernières années, mais là... chapeau !

Il se tourna vers Remo.

— Vous savez, je...

Mais ce dernier n'était déjà plus là. Le nom de Taurus avait fait naître sur son visage une expression qui ne lui était guère familière.

Si rare même que peu d'êtres humains de par le monde pouvaient se vanter d'avoir vu sur ses traits.

La peur.

CHAPITRE VI

Après l'attentat à la bombe d'Oklahoma City, la réglementation fédérale en matière d'achat de produits chimiques avait été renforcée ; une nécessité, avait-on estimé en haut lieu, si l'on voulait empêcher les terroristes de réitérer leur “ exploit ”. Mais qui dit renforcement dit tout au plus difficulté supplémentaire. Pas impossibilité ; Lester Craig était bien payé pour le savoir.

— Tu réalises qu'on pourrait faire sauter tout un pâté de maison avec ce qu'on trimballe, là derrière ? fit-il fièrement remarquer à son complice, assis à côté de lui sur le siège passager du camion.

Mais ce dernier parut ne pas l'entendre.

— Garde, se contenta de répondre froidement William Scott Cain.

Piqué au vif, Lester se renfroigna. Il avait rencontré William le jour où ils avaient commencé à travailler ensemble sur ce projet et il ne l'aimait pas. William Scott Cain n'avait rien du bon copain avec qui on peut échanger quelques mots sur tout et rien ; c'était plutôt le genre snob cul-serré des “ Ivy Leaguers ”⁽²⁾ ! Il était puant jusque dans la manière condescendante qu'il avait de donner des ordres.

“ Garde ” : c'est tout ce qu'il avait dit. Un mot. 5 lettres. Réussissant presque à en faire une insulte.

— J'le vois, grogna Lester en marmonnant in petto espèce de petit con prétentieux...

Ils arrivaient devant le portail nord des studios Taurus Productions à Hollywood. Un haut mur d'enceinte blanc courait tout autour du complexe.

Lester tourna à droite, engagea le camion sur le plan incliné de l'entrée et s'arrêta juste devant la barrière bois. Le vigile sortit de sa guérite et s'approcha du cule.

— Carte d'accès, aboya-t-il.

De chaleureuse à glaciale, la gamme du style de l'accueil réservé aux visiteurs par les gardiens de studio était large, permettant à chacun de se situer avec précision dans l'échelle de la popularité et du pouvoir exercé, sourires et courbettes étaient bien sûr réservés aux stars et aux dirigeants ; mépris, voire franche hostilité, étaient lot des gens comme Lester et William.

— Ça m'étonnerait qu'il demande une quelconque autorisation à Tom Cruise, bougonna William. Lester présentait son badge au gardien.

Après qu'il l'eût examiné d'un œil mauvais, il se pencha à l'intérieur de sa guérite et, l'instant d'après la barrière s'ouvrit.

— Merci beaucoup, dit Lester avec un grand sourire qui ne rencontra aucun écho.

Le camion de deux tonnes et demi chargé de nitrate d'ammonium franchit la clôture levée et s'engagea doucement sur le parking des studios Taurus.

C'était, à quelques secondes près, le moment où le Maître de Sinanju regagnait d'un pas bruyant le plateau extérieur, dont le décor reproduisait un taudis de New-York.

— Alors je ne peux pas vous laisser seuls une seconde ! s'écria le vieil Asiatique d'une voix suraiguë dont la note déchirante sema la panique chez tous les cameramen et techniciens présents.

Les pans de son kimono violet aussi agités que son ton en proie à la colère, il ajouta :

Une simple pause pour aller manger mon riz et, à peine ai-je le dos tourné, que l'indolence vous envahit derechef ! Mais, dieux du ciel, quand allez-vous réellement vous mettre au travail une bonne fois pour toutes, misérables pitres ?

Arlen Duggal était pétrifié. En voyant le vieux Coréen venir vers lui, il interrompit aussitôt sa conversation avec son assistante pour se tourner vers le Maître de Sinanju, dont chaque millimètre de sa petite stature semblait agité d'une impatience rageuse.

— Ce n'est pas ma faute... plaida-t-il.

— Ce n'est jamais votre faute, bec d'ombrelle. Ce ne pas non plus la mienne quand je me verrai dans l'obligation de vous couper le cou.

— Mais laissez-moi vous expliquer... supplia l'assistant metteur en scène.

Mais le vieil homme n'écoutait pas.

— Dois-je comprendre que vous avez stoppé la production de mon épique épopée pour bavarder avec cette... grimbiche ? demanda-t-il en désignant la jeune femme d'un signe de tête. Écoutez-moi bien, vous tous, ajouta-t-il à la cantonade, à partir de cette minute, je décrète qu'aucune femme ne devra se trouver sur ce plateau. Souvenez-vous-en, pour en informer le successeur de ce bavasseur qui est devant moi.

— Monsieur Chiun ! l'interrompit l'assistante d'Arlen.

— Silence, courtisane !

Il y avait des larmes dans les yeux d'Arlen.

— Croyez-moi, ce n'est pas ma faute, gémit-il. Les figurants ne sont pas là, voilà ce qui se passe !

Chiun plissa ses yeux en amande et regarda successivement Arlen Duggal, son assistante et le reste de l'équipe. Force lui fut de constater en effet qu'à quelques rares exceptions près, il n'était plus entouré que de techniciens.

— Où sont-ils tous ? demanda-t-il aussitôt. La scène que nous

tournons aujourd'hui nécessite une véritable armée de figurants.

— Personne ne s'est encore présenté, reconnut Arlen.

— C'est à vous de remédier à cela, s'emporta le vieux Coréen en pointant sur lui un ongle accusateur. C'est votre laxisme qui est responsable de toute cette situation.

Arlen se réfugia derrière son assistante, les doigts agrippés à ses épaules, pelotonné dans son dos comme si elle pouvait lui assurer un bouclier humain.

— Je... Je crois qu'ils ont peur, risqua-t-il.

— Peur ? répéta le Maître de Sinanju d'un air incrédule. Mais de quoi ?

— De... de la tension qui règne sur le plateau, peut-être ? suggéra craintivement le cinéaste.

Les joues parcheminées du vieil Asiatique s'empourprèrent violemment sous l'effet d'une exaspération horrifiée.

— Vous voulez dire qu'en plus de tout, vous créez une tension sur “ mon ” plateau ?

Grimaçant sous l'étreinte douloureuse des mains d'Arlen sur ses épaules, la jeune femme tenta de désamorcer la situation.

— Tenez, là-bas, près des décors, dit-elle. Il me semble que je viens d'en voir passer deux.

Profitant que le Maître de Sinanju tournait la tête, l'assistant metteur en scène relâcha son étreinte, et, tout voûté, commença à s'éloigner sur la pointe des pieds. Mais il n'eut pas le temps de parcourir trois mètres : dans un froufroutement de tissu violet, le vieux Coréen réapparut devant lui, un ongle, effilé comme une dague et tranchant comme une lame de rasoir, appuyé contre sa gorge. Lorsqu'il leva les yeux, Arlen n'osa pas déglutir, de peur que la pointe ne transperce sa pomme d'Adam.

— Retiens bien ceci, flemmard du Bois de Houx, siffla le Maître de Sinanju : tu dois à ma seule clémence d'être encore en vie.

Le vieux Coréen pivota sur ses talons et se tourna vers l'équipe :

— Tenez-vous prêts, vous autres cossards ! Je vais régler cette histoire de figurants.

Comme il s'éloignait, un soupir de soulagement collectif monta du plateau.

Arlen Duggal palpa sa gorge et se détendit à son tour : aucune trace de sang sur ses mains...

— Seigneur, prends-nous en pitié ! implora-t-il d'un air éperdu.

Il regarda la minuscule silhouette du Maître de Sinanju disparaître derrière un pan de décor, ignorant que le vieil Asiatique se dirigeait droit vers la zone d'explosion du premier des six camions piégés.

En ligne avec les studios Taurus depuis une cabine public de l'aéroport international de Seattle-Tacoma Remo avait été mis en attente depuis cinq bonnes minutes. Derrière la gigantesque baie vitrée teintée qui se trouvait dans son dos, un long-courrier roulait lentement sur le tarmac, tandis qu'au loin un 747 prenait son envol dans un ciel aux couleurs délavées.

— Studios Taurus. Kelly à l'appareil. Qui demandez vous ?

— Passez-moi Bindle ou Marmelstein, dit Remo.

— De la part de qui ?

— Dites-leur que c'est Remo.

— Nom ou prénom ?

— Prénom.

— Nom de famille, s'il vous plaît ?

Remo s'arrêta net. Il n'arrivait pas à se souvenir du nom d'emprunt qu'il avait utilisé lors de sa précédente mission à Hollywood. Il improvisa :

— Remo tout court, dit-il.

— Pardon ? Tookout ? répéta Kelly d'un ton soupçonneux.

Désespéré, l'implacable se dit qu'elle allait raccrocher.

— Attendez ! enchaîna-t-il aussitôt. Passez-moi son assistant, Lan ?

— Impossible. Il a été engagé par la Fox pour produire le prochain film de Barbra Streisand, fit son interlocutrice d'une voix monocorde.

— Bon, euh... Ça y est, je sais, insista-t-il. Il y a un film dont le tournage a démarré récemment. Il se trouve que je connais le scénariste. Tout ce que je veux, c'est...

Un clic mit fin à la conversation. La seule mention du " scénariste " avait suffi...

Remo raccrocha à son tour, bruyamment ; un peu trop violemment aussi : le combiné se brisa en deux, découvrant une série de fils multicolores entre la partie récepteur et la partie micro.

Il resta là un moment à réfléchir. Comment prévenir Chiun ? Smith... il devait appeler Smith.

Il se précipita dans la cabine suivante... Mais non, voyons ! se reprit-il au moment de composer le numéro codé du QG de CURE à Folcroft, il ne pouvait pas appeler Harold Smith. Pas sans lui expliquer pourquoi Chiun se trouvait chez Taurus. Et si jamais il faisait cela, le vieux Coréen se chargerait de faire de sa vie un enfer pour le restant de ses jours.

D'ailleurs, rien ne garantissait que la sauvegarde de Chiun serait mieux assurée parce que Smith serait dans la confiance. Si le directeur de CURE dépêchait une escouade de police aux studios, les poseurs de bombes pouvaient paniquer et décider d'en finir.

Bon Dieu, Petit Père, pourquoi faut-il que vous compliquiez tout à chaque fois ? enragea-t-il à haute voix, avant de raccrocher.

Il s'éloigna des cabines téléphoniques et repéra au même moment un costume en polyester violet familier. Quintly Tortilli... Remo avait tellement bombé sur le chemin de l'aéroport qu'il n'avait pas pris la seconde nécessaire pour se débarrasser de lui. Le réalisateur lui faisait des grands signes en agitant deux billets d'avion au-dessus de sa tête tout en courant vers lui à travers le terminal ; il s'arrêta en effectuant une glissade devant lui et souffla d'une voix haletante :

— Deux billets pour le prochain vol pour LA. Il reste sept minutes avant l'embarquement.

Remo essayait de réfléchir.

— Ouais, et les bombes peuvent exploser d'ici là, marmonna-t-il.

— Peut-être, mais peut-être aussi que non. J'ai pris des places sur un vol rapide, rétorqua Tortilli en fourrant les billets sous le nez de Remo. Nous pouvons être à LA en moins d'une heure et demie.

— Plus deux heures à tourner au-dessus de l'aéroport avant de pouvoir atterrir ! soupira Remo, torturé d'avance par l'angoisse de devoir supporter chaque minute passée à combler la distance qui le séparait de son vieux maître.

Le cinéaste secoua la tête.

— Je peux m'arranger pour qu'on nous fasse atterrir dès que nous serons à LA, insista-t-il.

— Ah oui ? Comment ?

— Allons-y, fit Tortilli en arquant un sourcil d'un air infatué. Je suis moi.

Remo plissa le front.

— C'est vraiment grâce aux navets que vous tournez qu'on vous déroule un tapis rouge sous les pieds ? demanda-t-il.

Mais avant que Tortilli ait pu lui répondre, Remo l'agrippa par le revers de sa veste et l'entraîna sans ménagement vers la salle d'embarquement.

*

* *

— Hé, vous, là-bas !

Un frisson de terreur parcourut l'échine de Lester qui fit comme s'il n'avait rien entendu. Détournant le regard, il continua de marcher du même pas rapide le du grand hangar qui abritait le plateau n° 1.

Attendez, vous dis-je ! ordonna la voix haut perchée. En d'autres circonstances, Lester n'y aurait pas prêté attention, mais la voix couinante dégageait une telle colère qu'elle lui parut plus effrayante

que le camion piégé qu'il fuyait.

Il s'arrêta net. William Scott Cain trébucha contre lui. Qu'est-ce qu'on fait ? demanda ce dernier.

— Tu te souviens des figurants qui sont partis en courant hier ? Eh bien, ils tentaient de lui échapper... marmonna Lester du coin des lèvres. C'est pas de la tarte avec le vieux, tu peux me croire...

Les deux hommes étaient comme paralysés sur place. Le Maître de Sinanju déboula derrière eux.

— Dites, vous ne seriez pas deux des fainéants censés faire de la figuration sur ma prodigieuse création cinématographique ? demanda le minuscule Asiatique, ses yeux noisette réduits à deux fentes de tirelire.

Les deux hommes ne commirent pas l'erreur de mentir. Pas plus qu'ils ne s'aventurèrent sur le terrain de la vérité, quelle qu'elle fût. Non, ils se contentèrent de hocher la tête d'un air idiot.

À quoi le Maître de Sinanju répondit comme il convenait : par un proverbe.

— Le chemin du paresseux est une haie d'épines, fit-il en faisant claquer sa langue de colère.

— En fait, commença Lester, ce qu'il y a, c'est que...

— Silence ! ordonna le Maître de Sinanju en sortant deux mains osseuses aux ongles interminables des manches pagode de son kimono, avant de donner une tape, puis une deuxième, sur le crâne des deux " figurants ".

— Retournez immédiatement travailler, ou je vous promets que c'est ici que vous rendrez votre dernier souffle.

Les deux hommes ne se le firent pas répéter deux fois. Ils coururent rejoindre l'équipe de tournage dans son décor new-yorkais, et cela en dépit du fait qu'ils savaient que dans moins de deux heures, une explosion gigantesque allait balayer les studios Taurus de la surface de la Terre.

Le jet franchit à bonne altitude la frontière entre l'Oregon et la Californie. Installé côté hublot, Remo regardait une fine pellicule de nuages blancs s'effiloche contre les ailes de l'appareil. La lumière diffractée du soleil filtrant à travers l'épais carreau creusait davantage encore les traits sombres de son visage inquiet.

Quintly Tortilli était allé faire la causette au commandant de bord dans le poste de pilotage et, au grand soulagement de l'Implacable, il y resta une bonne partie du vol. Lorsqu'il revint s'asseoir, le jet survolait déjà les Salmons Mountains.

— Me revoilà, souffla-t-il d'un air rayonnant en s'affalant sur son siège, mais sans parvenir pour autant à arracher son voisin à la contemplation des cieux californiens. J'ai dans l'idée de faire un film catastrophe... comment dire ? aérien, poursuivit-il avec un

enthousiasme qui semblait inoxydable.

— Ça a déjà été fait, bougonna Remo.

— Ouais, mais ce qui clochait là-dedans, c'étaient les dialogues, répliqua le cinéaste, Il faut actualiser tout ça, arrêter les répliques du genre : “ Je vous conseille vivement de poser cet avion, ou je me verrais contraint de vous abattre ”. Non, aujourd'hui, ce que le public attend, c'est le style : “ Pose ce putain d'avion, connard, où je repeins le pare-brise avec ta cervelle dégueulasse ! ” Vous entendez la différence ? Là, on touche à la poésie moderne ; c'est ce que les critiques aiment dans mes films.

Le cinéaste s'interrompit un instant ; un très, trop bref instant, avant de reprendre :

— Enfin, le film catastrophe en avion, c'est qu'une idée bien sûr, mais ça vaut la peine d'y réfléchir. Au fait, vous vous rendez compte que, pour mon film sur les loups-garous, j'ai actuellement dix-sept suites en production ?

— Ouais, c'est à regretter de savoir compter, marmonna Remo.

— Évidemment, les cinq premières ne tiennent pas la route, poursuivit Tortilli sans paraître l'entendre, mais on devrait aboutir à quelque chose avec une des autres. Dites, qu'est-ce que vous diriez d'un film qui commencerait par la séquence d'une invasion ennemie à Hollywood, une invasion organisée par des terroristes qui auraient investi les studios en faisant croire à tout le monde que leurs tanks et tout leur matériel de guerre faisaient partie d'un film ? Et personne ne pourrait réagir parce que, avant, ils auraient piégé tous les plateaux et menaceraient de faire tout sauter si le gouvernement américain tentait de s'opposer à eux ?

Malgré lui, Remo ne put ignorer cette rafale de questions. C'était probablement mieux ainsi : cela lui permettait d'oublier ses inquiétudes du moment.

— Où est-ce que vous voulez en venir ? grommela-t-il. C'est dans un de vos films ou quoi ? demanda-t-il.

Tortilli hocha la tête d'un air de conspirateur.

— Le premier film de la saison est un film d'action produit par Taurus et construit autour de ce scénario, il s'appellera *Die Down IV*(3).

Remo plissa les yeux d'un air atterré.

— L'idée géniale, enchaîna Tortilli, décidément intarissable, c'est que pour s'opposer à toute la bande de terroristes armés jusqu'aux dents, il n'y a qu'un mec. Un flic solitaire qui se retrouve dans la ville occupée et qui doit lutter pour s'en sortir et sauver l'Amérique. Ce truc va casser la baraque, aucun doute. Il devrait sortir deux semaines avant le Memorial Day(4).

— Est-ce qu'il n'est pas venu à l'esprit d'un seul des producteurs de ce chef-d'œuvre qu'il est de mauvais goût, et le mot est faible, de

capitaliser sur une invasion des États-Unis ?

— De mauvais quoi ? fit Tortilli, manifestement peu familier de l'expression.

Remo secoua la tête d'un air incrédule.

— Est-ce que Hollywood finit par exploser au moins dans l'histoire ? demanda-t-il sans pouvoir dissimuler l'espoir d'une réponse positive.

— J crois bien, oui.

— Tant mieux, se réjouit Remo en croisant les bras.

— L'autre truc intéressant dans le film, c'est que les terroristes font entrer clandestinement les explosifs sur les parkings du studio. Ça ne vous rappelle rien, ça ?

Remo fronça les sourcils. Il avait été si préoccupé par le Maître de Sinanju qu'il ne s'était même pas demandé en quoi tout cela pouvait être lié à sa mission actuelle. Pire, il fallait que ce soit ce bouffon de Quintly Tortilli qui le lui explique !

— Nos mystérieux commanditaires sont en train de transposer le film dans la réalité, dit-il sombrement.

— Il faut croire que la filière de Harnak Productions ne leur suffit pas. Ils veulent maintenant faire main basse sur le fric des sorties estivales.

Remo considéra un instant les implications de ce que Tortilli venait de lui dire. Les films de l'été étaient réputés pour la mise en scène de séquences de destructions les plus insensées. Si les mêmes criminels, qui étaient à l'œuvre derrière ces remakes in live de tel ou tel film produit par la petite compagnie de Seattle, s'attaquaient maintenant aux films à gros budget, on pouvait s'attendre au pire.

À côté de lui, Quintly Tortilli ne semblait pas vraiment en phase avec ses déductions catastrophistes.

— *Die Down IV...* Ça va décoiffer, vous pouvez me croire, continuait-il à pérorer. On retrouve le même flic que dans les trois premiers volets.

Cette fois, il débarque à Hollywood pour y combattre des terroristes et désamorcer des bombes. C'est du cent pour cent action !

— Quand est-ce que Hollywood justement va se décider à faire un film grand public sans se croire obligé de faire exploser quelque chose ? maugréa Remo.

Tortilli secoua la tête.

— Mais on en a besoin, de ces explosions, s'insurgea-t-il. Chaque séquence d'action pure, c'est dix millions de recette brute en plus ! Sans compter qu'en Europe, ils raffolent de ça aussi. Et puis d'ailleurs, plus il y a d'explosions, moins il y a de dialogues ; et c'est tant mieux pour la diffusion à l'étranger.

D'ailleurs, il y a tellement d'explosions dans *Die Down IV* que Lance

Wallace – la star du film – ouvre à peine la bouche. De toute façon, l'idéal, ce serait qu'il se taise complètement ! rigola Tortilli. Hé, mais ne lui dites surtout pas que je vous ai dit ça, hein ? Il serait capable de me descendre pour de bon, en prétendant que j'suis moi aussi un terroriste de l'IRA.

— Quels terroristes de l'IRA ? sursauta Remo.

— Ce sont eux les méchants dans *Die Down*, une faction dissidente dirigée par un Anglais visionnaire.

— Mais c'est d'une connerie crasse ! s'exclama Remo. Un Anglais est la dernière personne sur Terre à qui un groupe de l'IRA obéirait.

— Monsieur Remo qui-que-vous-soyez, il y a une chose que vous n'avez toujours pas l'air de comprendre : Hollywood, c'est la réalité ! C'est ça la contre-culture : le virtuel, monsieur Remo, le virtuel...

Remo aurait dû savoir que cela ne pouvait pas durer. Tortilli redevenait forcément Tortilli, à un moment ou à un autre...

— Eh bien, justement, votre connerie n'étant malheureusement pas assez virtuelle pour être supportable, fit Remo en tournant la tête, je suis au regret de vous demander de la mettre en veilleuse ! Sinon je vais devoir vous clouer le bec ; or je crains de manquer de pratique pour opérer virtuellement sur ce coup-là. Suis-je clair, monsieur le porte-parole de la nouvelle culture de mes deux ?

— Bon, bon... Oui, oui... Moi, ce que j'en disais, c'était juste pour éclairer votre lanterne, capitula Tortilli.

— Oui, bien, je préfère que vous me laissiez plutôt dans le noir, rétorqua Remo.

Vexé, Quintly Tortilli se leva et se mit à déambuler dans l'allée centrale.

Il tomba sur une hôtesse, une Noire pulpeuse en tailleur bleu, avec qui il engagea la conversation. Avant de lui demander son numéro de téléphone, il lui fit part de son projet de faire un film dont le personnage principal serait, comme par hasard, une hôtesse de l'air. La fille lui tendit la main et se présenta :

— Vicky Green, ravie de vous connaître, mais appelez-moi Vic...

*

* *

La Jeep rouge du studio, capotée d'un baldaquin en tissu rayé rouge et blanc, déboucha de la 57^e rue d'un Broadway reconstitué, fonça à travers la foule de l'équipe de tournage et s'arrêta dans un crissement de pneus au milieu de Times Square, ou soi-disant-tel.

La voiture n'avait pas de portes si bien que les deux silhouettes tremblantes assises derrière le chauffeur furent projetées sur le

macadam au freinage.

Dans un frou-frou soyeux, le Maître de Sinanju descendit à son tour de la Jeep.

— Voilà tout ce qu'on a pu trouver, annonça-t-il sombrement.

Il avait enrôlé un chauffeur pour l'aider à localiser le reste des figurants manquant à l'appel. Heureusement ils n'avaient pas dû faire des kilomètres : les tire-au-flanc avaient tous été repérés près de six semi-remorques identiques garées à différents endroits du parking du studio. Avec la dernière fournée, cela faisait neuf hommes au total, qui, plus que tout, semblaient craindre d'être séparés les uns des autres. Les nouveaux arrivés, ou plutôt éjectés, se relevèrent et se mêlèrent au groupe.

Le Maître de Sinanju fit un rapide passage en revue et se tourna d'un air désapprobateur vers Arlen Duggal.

— Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas plus de monde ? demanda-t-il. Je connais la cité aux rues fétides qui a inspiré cette contrefaçon, dit-il en désignant le décor d'un signe de tête. De véritables hordes y déambulent en permanence.

— Oui, mais là, on est juste après la première explosion, expliqua Arlen après avoir jeté un rapide coup d'œil au script. La panique s'est emparée de la ville. La plupart des gens se terrent chez eux.

Chiun acquiesça doucement. Il croisa les bras en glissant ses mains dans les manches pagode de son kimono et, à pas feutrés, alla se poster derrière l'assistant metteur en scène, d'où il jeta un regard mauvais aux figurants.

Arlen feuilleta encore quelques pages du scénario, puis, relevant les yeux, il s'adressa aux acteurs et aux techniciens :

— OK, bon écoutez-moi, vous tous, on a déjà perdu assez de temps comme ça. Alors, je veux qu'on fasse cette prise rapidement et que ce soit la bonne.

— Sinon... ? l'interrompit Chiun.

Arlen tressaillit, avant de poursuivre précipitamment :

— On a réussi d'excellentes premières prises ces deux derniers jours, alors essayons de rester à la hauteur, d'accord ?

— Sinon la corde qui vous pendra vous y maintiendra, menaça le vieux Coréen.

Arlen se demanda combien de temps il allait pouvoir tenir encore sans craquer. Le vieil Asiatique avait mis les nerfs de l'équipe à fleur de peau avec ses réprimandes perpétuelles et toujours assorties des pires menaces qui plus est. Même Kevin Costner aurait posé moins de problème sur le tournage. Si seulement il pouvait l'éloigner du plateau, ne fût-ce qu'une heure ou deux, tout le monde pourrait au moins souffler... Mais la vanité du vieil homme était telle qu'il ne faisait pas confiance à Arlen une seule min...

Soudain, une pensée traversa l'esprit de l'assistant metteur en scène.

— Oui, il faut du monde, marmonna-t-il en hochant la tête. Vous aviez raison, monsieur Chiun, ajouta-t-il en haussant le ton.

— Évidemment que j'ai raison, dit le Maître de Sinanju en reniflant, puisque j'ai toujours raison. Mais à propos de quoi cette fois ?

— Du monde. Il faudrait un peu plus de monde dans les rues. Même après une explosion, j'ai la conviction que les gens à New York continueraient de sortir. Peut-être pas tous mais, en tout cas, les plus braves, les plus sages d'entre eux. Il faudrait qu'on ait au moins une figure emblématique, quelqu'un qui symbolise le sang-froid, le courage, enfin, toutes les valeurs de la civilisation face à la barbarie, quoi...

— Sans doute, admit Chiun en caressant sa fine barbiche argentée.

— Tiens, quelqu'un comme vous, par exemple ! renchérit le cinéaste. À vrai dire, plus j'y pense, plus je me dis que vous gchez votre talent à rester dans l'ombre. Vous êtes fait pour être devant la caméra !

Une étincelle brilla au fond des yeux noisette du Maître de Sinanju.

— Vous croyez ?

— Je ne crois pas, j'en suis sûr ! Habilleuse ! Je veux que M. Chiun soit habillé comme il convient, enchaîna-t-il après qu'une grande bringue bizarrement accoutrée d'une combinaison fluo. Je veux qu'il soit parfait, alors surtout, surtout, vous prenez votre temps, insista-t-il en clignant des yeux.

— Vous avez quelque chose dans l'œil ? s'étonna le vieux Coréen.

Arlen cessa aussitôt son manège.

— Non, j'étais juste aveuglé par votre charisme éblouissant, affirma-t-il avec un sourire angélique.

Sur le trottoir, les figurants en sueur semblaient trépigner d'enthousiasme à l'idée de voir leur tortionnaire quitter le plateau, ne fût-ce que quelques minutes. Et tous les neuf ne purent s'empêcher de jeter en même temps un coup d'œil à leur montre.

— Je comprends, réagit l'habilleuse.

Puis, s'adressant au Maître de Sinanju :

— Monsieur ? Si vous voulez bien me suivre...

Le vieux Coréen, l'air ravi, suivit docilement. Il monta à l'arrière de la Jeep et laissa l'habilleuse s'installer à côté du chauffeur.

— Merci mon Dieu ! s'exclama Arlen en regardant la Jeep s'éloigner vers la 57^e rue. Mon prochain film ? Sans scénariste, se promit-il.

Et script en main, il rejoignit l'équipe.

CHAPITRE VII

Remo savait qu'ils approchaient dangereusement de l'espace aérien d'Hollywood quand le copilote et le navigateur revinrent discuter des scénarios qu'ils avaient écrits l'un et l'autre. Tortilli prit leur numéro de téléphone et les renvoya sèchement dans la cabine de pilotage.

Non seulement le cinéaste s'arrangea pour que leur jet atterrisse en priorité sur l'aéroport international de Los Angeles, mais il utilisa également le téléphone de bord pour prévoir un moyen de transport à leur descente d'avion. C'est ainsi qu'une gigantesque limousine noire les attendait sur le tarmac de l'aéroport, à bord de laquelle ils s'engouffrèrent moins de trente secondes après avoir descendu la passerelle de l'avion.

— Dites-moi, il s'est rien passé de spécial dernièrement concernant Taurus ? demanda Tortilli au chauffeur, un Mexicain aux cheveux d'un noir de jais.

— Taurus ? Pas que je sache, non, répondit ce dernier. D'ailleurs, pour être honnête, on n'entend plus beaucoup parler d'eux.

À l'arrière, Tortilli regarda Remo.

— J'imagine que ça signifie que l'explosion n'a pas encore eu lieu, non ?

Remo dissimula à peine son soulagement.

— Mettez la radio, demanda-t-il au chauffeur.

— Il y en a une à l'arrière, monsieur.

Perplexe, Remo examina l'assemblage sophistiqué de boutons et de curseurs sur la console coincée entre les deux sièges avant ; ça avait l'air plus compliqué que le poste de pilotage du jet qu'ils venaient de quitter. Il appuya sur un bouton au hasard, mais c'est le mini-bar réfrigéré qui s'ouvrit. Un autre et, cette fois, ce fut le toit coulissant. La curiosité le cédant vite à l'agacement, il interpella à nouveau le conducteur :

— Hé, branchez-moi cette foutue radio, vous voulez bien ?

Le Mexicain s'exécuta nonchalamment.

Les stations d'information locales ne parlaient pas de Taurus. Si une bombe avait rasé la place, il y aurait sûrement eu un bulletin spécial. Il n'écoula que quelques minutes.

— Merci, vous pouvez coupez maintenant, dit-il en se renversant sur la banquette arrière, l'air sombre.

Il lorgna le téléphone sur la console. Dire qu'il ne pouvait même pas appeler Smith... Tout ça à cause de Chiun et de son indécrottable vanité !

— Quel vieil emmerdeur ! marmonna-t-il.

— Quoi ?

La question le sortit de ses sombres pensées. Il regarda Quintly Tortilli, mais ses yeux furent immédiatement attirés vers l'extérieur. Il y avait une voiture à l'arrêt à côté d'eux. Il réalisa alors qu'ils étaient arrêtés eux aussi.

— Dépêchez-vous, ordonna-t-il au chauffeur. Je suis pressé.

— Je regrette, monsieur, mais l'autoroute est embouteillée.

Remo tendit le cou par-dessus l'épaule du Mexicain et vit que les voitures étaient pare-chocs contre pare-chocs aussi loin que le regard portait. Il allait leur falloir une éternité pour arriver au studio et entre-temps, il pouvait arriver n'importe quoi...

— Bon sang, pourvu que Chiun...

Il ne termina pas sa phrase, interrompu par le coup d'œil inquisiteur que venait de lui lancer Tortilli.

— Vous avez dit Chiun ? fit ce dernier.

Remo arquait un sourcil interrogateur.

— Oui, pourquoi ?

Tortilli se mordit la joue.

— Oh, comme ça, dit-il en feignant la désinvolture.

Puis il défroissa les plis de son pantalon et se pencha en avant.

— Bon, mettez le turbo, mon vieux, ordonna-t-il au conducteur. On n'a pas que ça à foutre.

Puis, regardant à nouveau Remo, il eut un pâle sourire.

*

* *

La caravane de l'habilleuse contenait essentiellement des uniformes de police ; pour le reste, la plupart des films produits par Taurus se situant à l'époque actuelle, les vêtements que portaient les acteurs et les figurants convenaient généralement pour n'importe quel tournage. Il y avait néanmoins quelques costumes de ville ordinaires vers lesquels l'habilleuse dirigea le Maître de Sinanju.

— Celui-là sera un peu grand pour vous, mais je peux vous l'ajuster, lui assura-t-elle en tenant devant lui un trois-pièces croisés d'une coupe classique.

Le vieux Coréen regarda d'abord le costume, puis la fille.

— Vous plaisantez, dit-il sèchement, comme si elle venait de lui proposer d'enfiler un tutu. Jamais je ne porterai une horreur pareille.

— Une horreur pareille ? répéta la jeune femme interloquée. Mais enfin, monsieur, c'est juste un costume !

— C'est juste un costume, comme vous dites ! Mais il se trouve que

le Maître de Sinanju ne s'accoutre pas dans un " juste " quelque chose. Le vêtement définit l'homme. Eh bien, sachez mademoiselle la couturière, que c'est bien plus qu'un " juste " je ne sais quoi qui définit mon auguste personne !

Il pivota sur les talons et se dirigea d'un pas décidé vers le portant sur lequel s'alignaient les uniformes de police.

— Je porterai un de ces déguisements, dit-il après les avoir examinés un instant.

La fille se mit à rire, croyant que le vieil Asiatique plaisantait. Mais quand elle vit son regard furieux, elle se reprit aussitôt :

— Oui, je crois que ça ira très bien, dit-elle en jetant le costume croisé sur une chaise. Mais il va quand même falloir prévoir quelques retouches.

— Oui, oui, on verra ça en temps voulu, fit le vieux Coréen d'un ton agacé.

Il caressa les poils de sa barbe filasse qui pendouillaient à la pointe de son menton et examina les tenues une par une. L'habilleuse le suivait comme son ombre. Après avoir examiné une dizaine d'uniformes qui ne lui convenaient pas pour une raison ou une autre – une manche élimée, un col cassé ou Dieu sait quoi d'autre –, il parvint au bout du portant, s'arrêta brusquement et annonça, l'air extatique :

— Celui-là !

Il décrocha le cintre et caressa le tissu du revers de la main. L'uniforme était galonné aux épaules et portait des boutons dorés sur les manches. Il avait l'air de ne pas avoir vu la lumière depuis une éternité.

— Mmm... il date un peu, non ? risqua l'habilleuse.

— La mode va et vient, mais le style est intemporel, gazouilla le vieil Asiatique. Faites le nécessaire pour les retouches, ajouta-t-il en lâchant dédaigneusement le crochet du porte-manteau sur les doigts de la " couturière ".

— Bien monsieur, soupira celle-ci.

Elle prit l'uniforme, tourna les talons et se promit solennellement que si jamais le moindre plan de ce costume apparaissait vraiment dans le film, elle ferait des pieds et des mains pour que son nom soit retiré du générique.

CHAPITRE VIII

— Je crois qu'il est parti pour un moment, murmura d'une voix rauque William Scott Cain.

Une mince pellicule de sueur brillait sur sa lèvre supérieure. Lester Craig acquiesça d'un air inquiet, une grosse tache de transpiration auréolant sa chemise au niveau des aisselles.

— Il faut en profiter maintenant, souffla-t-il, pendant que tout le monde est occupé.

L'équipe de tournage venait de boucler une scène d'action dont les prises avaient duré plus de quarante minutes. Tous se remettaient en place pour tourner la même scène sous un angle de vue différent.

— Vous croyez qu'ils en ont pour longtemps à changer les caméras de place ? murmura un des neuf autres faux figurants – mais vrais poseurs de bombes – dont le visage mafflu étaient constellé de plaques rouges tant il se rongeaient les sangs.

En fait, chacun d'entre eux n'avait qu'une hâte : fuir. Le plus vite possible, le plus loin possible. Pourtant, aucun n'osait faire un mouvement. La peur de voir surgir le vieil Asiatique comme un diable hors de sa boîte les clouait sur place.

Le regard mobile et paniqué, Lester scruta le décor new-yorkais, mais ne vit aucun signe annonçant l'arrivée imminente du psychopathe coréen.

— Écoutez, dit-il aux autres, on n'a pas jusqu'à demain pour se tirer d'ici. Si on veut éviter de finir en chair à saucisse, il faut qu'on échappe à ce vieux Chinetoque à la con.

— Mais il est incroyablement rapide... gémit un de ses complices.

— Oui, c'est complètement dingue, renchérit un autre. Tout à l'heure il m'est tombé dessus comme une hyène sur un morceau de barbaque, alors que la seconde d'avant, il était au moins à cent mètres de moi ! Je parie qu'il est déjà dans le coin en train de nous épier...

Aussitôt, neuf paires d'yeux inquiets scrutèrent le périmètre, comme si la Mort en personne devait en surgir d'une seconde à l'autre.

Lester secoua la tête.

— Bon, je ne sais pas pour vous, les gars, fit-il, mais moi je tente le coup !

Il fit un pas et sortit du groupe. Les autres retinrent leur souffle.

Pourtant rien ne se passa.

Enhardi, Lester risqua un autre pas hésitant. Puis un autre...

L'équipe, trop occupée à installer le matériel pour le nouveau plan de la scène, ne prêtait aucune attention à ce qui se passait de leur

côté.

Soudain, Lester se mit à courir comme s'il avait tous les chiens de l'enfer à ses trousses. En quelques secondes, il fut loin du plateau. De toute évidence, ce vieux cinglé, stakhanoviste forcené, devait être occupé à tyranniser quelque nouvelle victime.

Comprenant que la voie était libre, les autres se mirent à galoper à leur tour comme des coureurs de cent mètres, bousculant tout sur leur passage, perchistes, script-girl, projecteurs. Une caméra manqua de tomber sur Arlen Duggal, qui l'évita de justesse. Incrédule, il regarda la bande des figurants fuir le plateau comme les habitants de Pompéi avaient dû détalier devant les flots de lave en fusion.

Sa première pensée, tandis qu'il les rappelait à grands cris furieux, fut que le vieux Coréen était revenu sur le plateau. Mais lorsqu'il se retourna, il constata qu'il n'en était rien. Quelle mouche avait donc piqué ces types ?

*
* *

La limousine avait dû prendre la première bretelle de sortie pour échapper au bouchon qui bloquait l'autoroute et faire un long détour pour retrouver enfin le chemin des studios. Remo avait l'impression que ce trajet en voiture était encore plus long que le vol qu'ils venaient de prendre.

Aussi, son soulagement fut-il immense d'apercevoir les grands murs blancs du studio et le gigantesque château d'eau argenté qui surplombait le parking. Il avait bien cru ne trouver qu'un cratère fumant à la place de tout ça.

La somptueuse limousine s'arrêta devant la barrière d'entrée. Pas le moins du monde impressionné par le véhicule – Hollywood en comptait des milliers de la sorte, voire souvent plus luxueux – le vigile de service prit d'abord tout son temps pour sortir de sa guérite ; ensuite, d'un pas nonchalant et tout en faisant semblant de vérifier le trousseau de clés qui pendait à sa ceinture, signe indiscutable des pouvoirs qui lui étaient conférés, il s'approcha de la voiture. Finalement mais assez vite exaspéré, Quintly Tortilli passa la tête par la vitre arrière et se mit à hurler :

— Hé, tu te manges le cul, Duschnock ? Sinon je dis au chauffeur de la foutre en l'air, ta putain de barrière, moi !

Le garde le reconnut immédiatement. Et cette fois c'est en courant qu'il se précipita jusqu'à sa guérite pour actionner le mécanisme d'ouverture. Comme la limousine accélérât sur le parking, Tortilli se tourna vers Remo et lâcha d'un ton las :

— Eh oui, c'est ça, mon vieux : la gloire et ses petits à-côtés...

*
* *

Debout sur un tabouret bas face à trois miroirs en pied, le Maître de Sinanju se tenait les bras écartés, tandis que l'habilleuse s'affairait autour de lui pour retoucher l'uniforme.

— Si seulement Remo pouvait me voir, se prit-il regretter en admirant avec émotion son reflet dans les grands miroirs.

Car la “ couturière ” savait maintenant que Remo était le fils adoptif du vieil homme. Un bon garçon, “ la plupart du temps ”, avait-il cru bon de préciser.

— Ze suis certaine que ça lui plairait, zézaya-t-elle, une vingtaine d'épingles coincées entre les lèvres.

— C'est possible, dit le vieux Coréen. Avant d'ajouter, en songeant à l'éternel tee-shirt blanc de Remo :

— Quoique... Avec lui, on ne peut jamais être sûr de rien. À propos, avez-vous contacté les magiciens Bindle et Marmelstein comme je vous l'ai demandé ?

— Ils sont sortis déjeuner.

— Vous voulez dire qu'ils ont quitté le studio ?

— Oui, ils prennent généralement leurs repas à l'extérieur.

— Je ne vois pas pourquoi ! s'étonna le Maître de Sinanju. D'autant plus que maintenant, ils servent un riz correct au restaurant du studio.

— Oui, et c'est d'ailleurs devenu le plat unique, commenta aigrement l'habilleuse.

Elle se redressa et se frotta le bas du dos.

— Voilà, dit-elle, c'est terminé.

Oubliant complètement toute autre préoccupation et notamment l'absence des deux producteurs, le Maître de Sinanju descendit du tabouret et s'approcha des miroirs. La mine ravie, il se contempla longuement, se réjouissant intérieurement des quelques touches personnelles qu'il avait apportées à sa tenue, ainsi par exemple le petit foulard vert savamment noué à l'épaulette droite et la collection de médailles qu'il avait récupérées un peu partout sur les autres uniformes.

Son holster était vide, mais il refusait de porter une arme à feu. À la place, il avait glissé dans l'étui une élégante paire de gants rouges.

— C'est parfait, annonça-t-il fièrement, une note d'émotion dans la voix.

— Peut-être que je devrais revoir cette manche, non ? risqua l'habilleuse en tirant sur le col de la vareuse.

Le Maître de Sinanju avait compris depuis un moment la tactique de la fille, qui faisait apparemment tout ce qu'elle pouvait pour le retenir sur place le plus longtemps possible.

— Non, dit-il en reculant majestueusement d'un pas, ça ira très bien comme ça.

Il se baissa et ramassa par terre un bicorné napoléonien, qu'il avait bourré de tissu pour l'adapter à son tour de tête. Où avait-il pu dénicher ce truc-là ? L'habilleuse n'avait aucun souvenir d'avoir rangé cet accessoire dans ses affaires...

Elle le regarda visser le chapeau sur son crâne presque chauve et observer une dernière fois son reflet dans la glace. Il déclara alors avec grandiloquence :

— Me voilà prêt à entrer dans la légende.

Sur ce, ses grosses bottes noires résonnant lourdement sur le plancher, il sortit de la caravane.

*
* *

Remo repéra immédiatement la semi-remorque garée en épi près du plateau n° 2.

Il bondit hors de la limousine et courut vers le camion. Personne dans le périmètre ne parut lui prêter attention, pas plus qu'au véhicule. Si ce dernier avait appartenu à l'équipe d'un film en cours de tournage sur le parking des studios Taurus, quelqu'un lui aurait sûrement déjà crié de dégager de là.

Quintly Tortilli descendit à son tour de la limousine et se mit à galoper lui aussi pour rejoindre Remo.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en haletant.

— La première bombe, dit Remo en agitant un pouce en direction du poids lourd, elle est là-dedans...

Tortilli blêmit aussitôt.

— Est-ce que... est-ce qu'on ne devrait pas essayer de le sortir d'ici ? demanda-t-il d'une voix éteinte.

— Bonne idée, ça, grinça Remo, et très efficace en plus pour faire sauter le bouchon sur l'autoroute ! Non, il faut trouver un moyen de désamorcer le dispositif de mise à feu.

Voyant qu'il examinait le cadenas qui maintenait fermées les portes arrière, Tortilli bondit et, les bras en croix, se plaqua contre la carrosserie.

— Hé, attendez ! protesta-t-il. Attendez, on n'est pas obligés de se précipiter comme ça, d'accord ? En plus, vous ne savez même pas enclencher une autoradio, alors... excusez-moi, mais j'ai peur que

vous ne soyez pas l'homme de la situation !

— Quoi, vous êtes volontaire, c'est ça ?

— Qui, m-m-m-moi ? Non, je... Moi, c'est juste l'inverse que je sais faire : les explosions... et encore, uniquement au cinéma, admit piteusement Tortilli, avant de s'écarter.

Alors, roulant des yeux effarés, les mains collées sur les oreilles, à demi accroupi en position fœtale presque, il regarda Remo faire sauter la grosse chaîne qui maintenait fermées les portes arrière, puis, les poumons bloqués, abaisser lentement la poignée...

Il ne se passa rien.

Tortilli exhala un soupir de soulagement. Quand il inspira pour reprendre son souffle, l'odeur âcre de deux tonnes et demie de nitrate d'ammonium s'échappant sous le soleil de Californie lui brûla les narines. Crachant, toussant, il se masqua le nez et la bouche avec un pan de sa veste.

Remo, lui, se contenta d'adopter une respiration superficielle et grimpa sur la plate-forme. Une pâle lumière filtrait à travers le toit en plastique translucide. Il distingua faiblement dans l'ombre des monceaux d'engrais chimique.

— Hé, Remo ? appela Tortilli de l'extérieur, la voix assourdie par le tissu de sa veste.

— Rendez-moi service, mon vieux, évitez de m'appeler par mon nom, d'accord ? On pourrait croire que je vous connais.

Scrutant la semi-pénombre autour de lui, Remo chercha un détonateur, sans bien savoir d'ailleurs ce qu'il ferait s'il en trouvait un. Il poussa un grognement exaspéré : dehors, le pape de la contre-culture continuait de l'interpeller, perturbant son système d'écoute sélective qui lui permettait normalement de déceler le moindre bruit d'un éventuel système de minuterie.

— Y a des types qui approchent, finit-il par comprendre, rétablissant son programme de perception normale.

Remo fronça les sourcils.

— Bon, ben, dites-leur de quitter le secteur au plus vite. Au triple galop même !

— Euh... C'est ce qu'ils font déjà, rétorqua Tortilli. Ils courent. Tiens, mais, c'est curieux...

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Hé, je crois que... oui, j'en connais un ! C'est un type de Seattle ! Oui, c'est ça, je l'ai croisé plusieurs fois au Dregs ! Ça doit être un des poseurs de bombe !

Remo sortit la tête du camion et vit, en effet, neuf silhouettes qui, le diable au trousses, semblaient-il, détalèrent vers la sortie du parking, c'est-à-dire dans leur direction.

Sautant sur le macadam, Remo se précipita jusqu'à la limousine et

ouvrit une portière arrière.

— Vite ! Montez ! cria-t-il aux fuyards.

La panique faussant parfois le jugement, les neuf terroristes s'engouffrèrent et se tassèrent à l'arrière de la voiture, imité aussitôt par Remo, qui claqua la portière.

— Il faut partir d'ici, vite ! s'écria l'un d'eux, hors d'haleine. Tout va exploser !

Ses soupçons confirmés, Remo saisit l'homme à la gorge et le souleva brutalement. L'individu décolla du siège à une vitesse supersonique. Il y eut un terrible bruit sourd, produit par sa tête heurtant le toit de la voiture. Dont la tôle céda mais, bien sûr, au détriment de sa boîte crânienne...

Quand Remo le reposa sur la banquette, le terroriste avait le visage aussi plat qu'une poêle à frire, il le lâcha, et le malheureux s'effondra sur la banquette comme une poupée de chiffon.

Quoique hors d'haleine, ses compagnons en restèrent bouche bée, le souffle coupé, et huit paires d'yeux hagards fixèrent l'Implacable comme s'ils contemplaient quelque monstrueuse, démoniaque créature.

— Combien de bombes, et où sont-elles ? interrogea Remo.

Ce fut Lester Craig qui répondit, considérant, horrifié, le corps sans vie de William Scott Cain. Il avait beau le trouver antipathique, quand même...

— Six, admit-il d'une voix éteinte. Un peu partout.

— Quelqu'un sait comment les désamorcer ?

Il y eut de rapides hochements de tête.

— Toi, tu t'y colles en premier, dit Remo en agrippant Lester par le col.

— Bon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? s'écria Tortilli en les regardant descendre tous deux de la limousine.

Remo ne répondit pas. Il tira Lester par le col jusqu'au camion, le souleva et, d'un mouvement qui parut ne lui coûter aucun effort, le projeta à l'intérieur. Le terroriste atterrit sur un tas d'engrais pestilentiel.

— Maintenant, je te conseille de te grouiller, lui dit simplement Remo.

Puis il referma les portes du camion et les verrouilla.

Il retourna ensuite à la limousine, passa la tête à l'intérieur et demanda :

— Combien d'entre vous ont leur camion garé dans ce périmètre ?

— Aucun, pépièrent à l'unisson les sept rescapés provisoires en secouant énergiquement la tête.

Les pensées de Remo se tournèrent vers le Maître de Sinanju. Il craignait tant pour la sécurité du vieux Coréen qu'il n'osa pas

demander dans quel délai les bombes devaient exploser. Mais, à en juger par la tête que tiraient les terroristes, il était bref...

Tout en grimpant à son tour à l'arrière de la voiture, il interpella Tortilli par-dessus son épaule :

— Courez prévenir tout le monde, lui lança-t-il. Dites que c'est une alerte à la bombe. Que chacun évacue les lieux... Foncez !

La peur le disputa à l'incrédulité sur le visage du cinéaste, mais il ne discuta pas les ordres. Et tandis que la somptueuse limousine démarrait sur les chapeaux de roue, il se mit à courir vers le plateau le plus proche.

Resplendissant dans son uniforme retouché de commissioner de la police de New York, le Maître de Sinanju posa un pied altier sur le plateau du tournage, convaincu que son apparition allait provoquer stupeur et tremblement parmi les membres l'équipe. Malheureusement, à l'instant où il fit irruption, un inconnu lui souffla la vedette en déboulant sur le plateau et en hurlant à pleins poumons, les yeux exorbités :

— Alerte à la bombe ! Tout le monde dégage !

Arlen Duggal se tourna vers l'intrus, et resta bouche bée.

— Quintly ? demanda-t-il, comme s'il voyait un fantôme. Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Une bombe, Arlen ! Ça va exploser ! s'écria Tortilli en agrippant l'assistant metteur en scène par le bras.

Arlen abaissa la voix jusqu'au murmure et dit :

— Je me faisais justement la même réflexion, mais personne ne veut m'écouter. Ce film est...

— Arlen, il faut évacuer le studio ! coupa Tortilli. Ils ont posé des bombes partout ! Tout va sauter !

Un attroupement s'était formé.

— Enfin, qu'est-ce que tu racontes, Quintly ? demanda Arlen Duggal d'une voix désespérée.

— Les figurants ! C'étaient pas des vrais ! Ils ont fait entrer des camions piégés ! expliqua Tortilli en lâchant enfin le bras de l'assistant metteur en scène pour se tourner vers le reste de l'équipe. Je vous le répète : tout va sauter ! Alors, foutez le camp !

Certains se souvenant de la manière étrange dont les figurants s'étaient brusquement volatilisés en courant, la peur s'insinua dans les esprits.

Durant un court instant, chacun resta figé, entrevoyant l'issue tragique qui se profilait.

Puis ce fut l'hystérie. Tout le monde se mit à courir dans toutes les directions, se bousculant, se piétinant même, aveugle et insensible à tout ce qui n'était pas une porte de sortie, y compris à la présence, pourtant difficile à esquiver, incroyablement accoutré qu'il était, du

vieux Coréen sur le plateau ; lequel observait la scène avec des yeux courroucés.

Suivant le mouvement général, Quintly Tortilli détala à son tour, mais au moment où il passait devant le Maître de Sinanju, ce dernier l'accrocha par le bras.

— Ouuch !

Le contact fut brutal : en un millième de seconde, Tortilli passa du sprint à l'arrêt complet.

— Que signifie tout ceci ? s'emporta le commissioner. Qui ose semer le désordre sur le tournage de mon film ?

Tortilli, le souffle coupé, réussit à articuler d'une voix rauque :

— Quoi, c'est votre film ? Vous... vous êtes monsieur Chiun ?

— Tu as l'insigne privilège de connaître celui qui va t'arracher les yeux pour avoir semé le chaos sur ce plateau, dit-il d'un ton menaçant.

— Remo ! s'écria le cinéaste, comme s'il venait de se rappeler brusquement un mot de passe.

Apparemment, c'en était un, car, interloqué, le vieux Coréen retint sa main vengeresse.

— Tu connais mon fils ?

— Quoi, c'est votre... votre... ? bafouilla Tortilli, les yeux écarquillés. Nom de Dieu, quelle famille ! Oui, c'est Remo qui...

Se souvenant de l'imminence du danger, la panique le saisit à nouveau :

— Remo ! Ils ont piégé le studio, ça va sauter ! hurla-t-il.

— Du calme, poltron, et explique-toi.

— Mais, y a des camions piégés partout ! Remo essaie de désamorcer les bombes en ce moment et il m'a demandé de faire évacuer tout le monde !

— Remo t'a envoyé ici ? s'étonna le vieux Coréen. Où est-il ?

— Je ne sais pas, répondit Tortilli. Dans une limousine, quelque part sur le parking. Il est avec les terroristes. Écoutez, il faut vraiment s'en aller d'ici. Ça peut sauter d'une seconde à l'autre.

Le Maître de Sinanju relâcha son étreinte et laissa le cinéaste poursuivre sa course éperdue.

Sourcils froncés, son visage parcheminé ridé comme une vieille pomme, le vieil Asiatique parvenait à peine à croire à ce qui se passait. Son heure de gloire cinématographique, ruinée. Et par qui ? Remo ! Il avait eu la naïveté de croire que tout s'était apaisé entre eux, qu'ils avaient définitivement réglé la question, mais il se trompait : la jalousie sans borne de Remo refaisait surface. Il était grand temps d'y mettre définitivement un terme.

Furieux, le vieux Coréen tourna les talons, se débarrassa de son chapeau dans un mouvement d'humeur qui lui fit également arracher les médailles battant sur sa poitrine et, tel un va-t-en-guerre, partit à

grands pas à la recherche de son scélérat de fils.

— En voilà un autre ! s'écria le chauffeur de la limousine, qui, après avoir, comme tout le monde, cédé à la panique, avait réussi à canaliser sa peur et participait maintenant activement aux recherches.

Le gros camion jaune était garé le long du plateau n° 4, face aux bureaux de la direction de Taurus, et en travers des deux places de parking réservées respectivement à Hank Bindle et Bruce Marmelstein. À l'arrière de la limousine, Remo s'étonna que les deux producteurs n'aient pas appelé la fourrière.

Sur la banquette en face de lui, les terroristes étaient alignés comme des cibles sur un stand de tir.

Quand la voiture s'arrêta à côté du camion, Remo agrippa par le col le suivant sur la liste et descendit de voiture. D'une simple pression de la main, il brisa la serrure de la semi-remorque, remonta le store métallique qui fermait l'arrière et, comme on jette un ballot de linge sale, projeta le terroriste à l'intérieur. Puis il referma et verrouilla le volet en soudant la poignée qu'il écrasa contre le pare-chocs. En deux enjambées enfin, il fut de nouveau dans la limousine.

— Au suivant, dit-il en s'adressant aux six hommes assis en face de lui.

— Plateau n° 5, c'est le plus près, fit l'un d'eux.

*

* *

CHAPITRE IX

— On va encore tourner en rond comme ça encore longtemps ? soupira Hank Bindle, visiblement à bout de nerfs.

Le front collé depuis plus d'une demi-heure sur la vitre teintée de sa Silver Seraph, il avait fini par renoncer compter le nombre d'allers et retours qu'ils venaient de se taper sur Santa Monica Boulevard. Bruce Marmelstein était assis à côté de lui, à l'arrière de la Rolls, et lui ne quittait pratiquement pas des yeux le cadran de sa montre Cartier.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Ça va péter d'une seconde à l'autre maintenant.

Bindle ferma les yeux et avala bruyamment une gorgée de Martini.

— C'est complètement con, tout ça ! Quand je pense que nous étions des rois dans cette ville, il y a encore quelques mois...

Marmelstein ne le contredit pas. Le fait qu'il portait la même montre depuis un an était une preuve suffisante qu'ils traversaient une passe difficile.

— Ce n'est pas notre faute, fit-il simplement remarquer. Les circonstances ont joué contre nous.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre des " circonstances " ! Toi, au moins, tu as un boulot, tu pourras retomber sur tes pieds et recommencer une carrière, se lamenta Bindle.

— Quoi, la coiffure ? Depuis quand est-ce qu'on fait carrière dans la coiffure ?

— C'est peut-être pas le mot qui convient, dit Bindle, mais tu étais quand même le coiffeur attitré de Barbra ! Ça, c'est quelque chose. Tu sais comment j'ai démarré dans ce métier, moi ? Je nettoyais des piscines. J'enlevais des putains de feuilles mortes dans les piscines de toutes les stars pétées d'oseille d'Hollywood.

Marmelstein fronça les sourcils, avala en silence une gorgée de whisky, puis, dans un soupir, il lâcha :

— Bon, on arrête de se prendre la tête, d'accord ? Ça ne sert à rien, de toute façon. Restons positifs.

Il appuya sur le bouton de l'interphone.

— Ramenez-nous au studio, ordonna-t-il au chauffeur.

— Quoi, ça y est ? s'étonna Bindle.

— Tout sera fini, le temps qu'on arrive là-bas, lui assura Marmelstein.

— Attends... fit tout à coup Bindle en s'arrimant à la banquette. T'as pas senti quelque chose de bizarre ? On aurait dit une onde de choc, non ? En tout cas, y a intérêt à ce que ça marche, enchaîna-t-il

devant la mine dubitative de son associé. Parce que ça nous coûte une fortune, cette opération !

*
* *

Dans les larges avenues qui séparaient les plateaux, c'était la panique.

Partout, les employés de Taurus fuyaient le danger, terrifiés. La limousine progressait d'autant plus difficilement, bousculée, cognée, et même piétinée, d'aucuns jugeant plus rapide de monter sur le capot et le toit que de contourner la voiture. La bonne nouvelle, c'est que toute cette pagaille prouvait que Tortilli avait parfaitement donné l'alerte.

Le troisième camion, garé près du plateau n° 5, s'était avéré aussi facile à neutraliser que les deux premiers.

— Encore trois bombes, c'est bien ça ? demanda Remo aux six terroristes encore assis en face de lui et qui se dépêchèrent de hocher la tête affirmativement.

Il se livra à un rapide calcul, puis, de la paume de sa main, il frappa successivement la tempe de quatre de ses copassagers. Les coups furent si rapides que les deux autres sentirent à peine un déplacement d'air, avant de voir leurs complices s'effondrer, la tête sur les genoux, comme au casse-pipe. Ceci fait, Remo se pencha en avant.

— On perd trop de temps en voiture, dit-il au chauffeur. Je vous conseille de courir vers la sortie, comme tout le monde. Moi, je continue à pied.

Le Mexicain ne se le fit pas dire deux fois : il vissa sa casquette sur son crâne et ouvrit la portière de la voiture, laissant brusquement entrer dans l'habitacle un vacarme de cris de panique d'une rare intensité. Puis il se coula dans la foule et se laissa emporter par le flot grondant vers le salut.

Remo sortit à son tour et, après avoir extirpé de leur siège les deux terroristes qu'il s'était gardé, il s'en cala un sous chaque bras, tels deux ballots de linge sale. Puis, comme un saumon remontant le cours d'une rivière en furie, il se fraya un chemin à travers la foule en déroute jusqu'à l'avenue adjacente et le plateau n° 5. Là, il repéra aussitôt le camion jaune. Il opéra si vite que le "ballot" qu'il jeta à l'intérieur ne comprit ce qui lui arrivait que lorsqu'il se retrouva en train de patauger dans une montagne d'engrais chimique.

— Le camion suivant, où est-il ? demanda-t-il au dernier terroriste.

L'homme, qui avait essuyé une volée de coups involontaires en remontant la débâcle furieuse à contre-courant, semblait groggy.

— Euh... dans une ruelle, entre le restaurant du studio et le

bâtiment administratif, répondit-il en branlant du chef.

— Et le dernier ?

— Plateau n° 9.

Remo l'avait déjà repris sous son bras et courait à toutes jambes en direction du restaurant quand le terroriste ajouta :

— Je crois.

— Quoi, t'en es pas sûr ? fit Remo sans cesser de courir.

— Ce n'est pas moi qui l'ait garé. Alors non, je n'en suis pas certain.

Remo posa alors la question qu'il s'était abstenu de poser jusque-là.

— Combien de temps il nous reste ?

L'homme regarda sa montre, surpris de pouvoir lire le cadran aussi facilement alors que, compte tenu des circonstances et vu la vitesse de déplacement de son porteur, il aurait dû garder une vision à peu près aussi précise qu'un champion de trampoline à l'entraînement.

— Deux minutes et dix secondes, répondit-il d'une voix tremblante.

Un peu plus de deux minutes pour désamorcer deux bombes... Tout en courant, Remo tentait d'élaborer une stratégie.

D'abord le camion du plateau n° 9, décida-t-il. Il était plus loin que l'autre, mais il avait son idée sur la façon de s'occuper du dernier.

Par chance, le terroriste ne s'était pas trompé. Le camion se trouvait bien à l'endroit prévu. Remo le boucla à son tour dans le semi-remorque et, avant de refermer le hayon arrière, lui balança :

— T'as un peu plus d'une minute. Je te conseille de pas roupiller.

Il n'y avait plus personne maintenant dans le périmètre. La panique avait fait son œuvre. Remo espérait seulement que le Maître de Sinanju avait lui aussi vidé les lieux. En arrivant près du restaurant du studio, il repéra aussitôt le véhicule. L'homme ne s'était pas trompé, heureusement.

Trente-quatre secondes...

Remo ne chercha pas à pénétrer dans la plate-forme. Il ne connaissait rien au désamorçage de bombe. Son seul espoir était de limiter les dégâts au maximum et pour ça, il n'avait pas trente-six solutions.

Il monta dans la cabine, se mit au volant et... poussa un cri désespéré :

— Les clés !

Il avait oublié le problème de ces putains de clés !

Trente secondes...

Il avait déjà démarré des véhicules en shuntant les fils de contact, mais jamais dans un délai aussi court.

Pas le choix, de toute façon. Il plongeait la tête sous le tableau de bord, et sentit au même moment un frottement en balancier contre ses cheveux courts. Se tordant le cou, il leva les yeux et vit que le trousseau était sur le contact, à quelques centimètres de son nez.

— Bénis soient les amateurs ! se réjouit-il en se redressant.

Il tourna la clé, attendit que le voyant de pré-chauffage s'éteigne et démarra. Le moteur toussa un peu, puis s'emballa dans un vrombissement nerveux.

Vingt-huit secondes...

Quelle distance y avait-il jusqu'à la sortie ? se demanda-t-il, le pied crispé sur la pédale d'accélérateur, montant régime à chaque changement de vitesse. Il fonçait droit devant lui, sans prendre la peine d'éviter les obstacles ; grues, rampes d'éclairage et autres matériels de tournage volèrent en éclat autour de lui.

Il aperçut devant lui un hangar. Les portes étaient ouvertes. Il les franchit et s'engouffra à l'intérieur. Le plateau était plongé dans la pénombre. Là encore, le camion emporta tout sur son passage, décors, caméras, câbles électriques...

À l'autre bout, une autre double porte, fermée celle-là. Remo continua pied au plancher, la défonça, et déboucha en plein soleil.

Il éprouva un instant un vif soulagement. Il s'était orienté à la perfection. Le camion se dirigeait maintenant exactement là où il le voulait.

Dix-huit secondes...

Soudain, il vit une silhouette familière se dresser sur son chemin, une minuscule silhouette qui pourtant semblait le défier, lui et son énorme semi-remorque. Une silhouette au visage parcheminé qui affichait une expression courroucée. Vraiment très courroucée.

Chiun.

— Écartez-vous, Petit Père ! hurla Remo.

Mais, les yeux brillants de colère, le Maître de Sinanju resta au milieu de la route jusqu'à la dernière seconde. Il ne bondit sur le côté que lorsqu'il comprit que ce scélérat, qu'il avait formé comme son propre fils, n'avait aucune intention de s'arrêter.

À l'instant précis où le poids lourd passait en trombe devant le vieux Coréen, la portière s'ouvrit brusquement côté passager, et Remo – Qui n'en fut pas autrement surpris vit le Maître de Sinanju faire irruption dans la cabine.

— Que signifie tout ceci ? demanda sèchement ce dernier en s'installant sur le siège.

— Plus tard, Petit Père ! Bon Dieu, mais je croyais que...

Si l'Implacable ne termina pas sa phrase c'est qu'il venait d'engager son véhicule dans une zone qu'il croyait dégagée depuis que l'impératif du " toujours-plus-réaliste " avait contraint les réalisateurs de cinéma et de télévision à tourner en décor naturel et donc à renoncer au carton-pâte des reconstitutions plus ou moins idéalistes. Or, au milieu de tonnes d'équipement, de praticables, de châssis tremblotants, de façades qui vacillaient sur son passage, son semi

remorque déboulait sur Wall Street, en plein cœur d'un Manhattan en trompe-l'œil !

Sans ralentir, le camion à nouveau écrasa tout sur son passage. Le Maître de Sinanju assistait à la scène les yeux écarquillés de stupeur.

— Remo, es-tu devenu fou ? fit-il d'une voix entrecoupée.

Quinze secondes...

— Ilyaunebombeàbord ! hurla Remo.

L'incrédulité figea les traits du vieil Asiatique.

— Quoi ?

Mais l'heure n'était plus aux explications. Tout au plus à une dernière mise en garde.

— Courez ! s'écria désespérément Remo.

Et, ouvrant sa portière, il sauta du poids lourd en marche, imité comme son ombre par le Maître de Sinanju. Les deux hommes touchèrent le sol en même temps et, emportés par leur élan, se mirent à pédaler, déployant toute la puissance acquise par des années d'entraînement à l'art de Sinanju.

Dix secondes...

Le camion poursuivit sa course, défonçant au passage le pignon d'un des immeubles qui composaient le décor. Le mur de briques qui se trouvait derrière l'arrêta net, et la cabine s'écrasa sur presque toute sa longueur.

Mais il n'y eut pas d'explosion.

Tout en courant à perdre haleine aux côtés de son Maître, Remo continuait mentalement le compte à rebours.

Sept secondes...

Il luttait contre d'atroces visions, hanté par des images de corps déchiquetés, de façades éventrées : Oklahoma City, Nairobi, Dar Es-Salaam...

Cinq secondes...

Fuir, le plus loin possible, c'était tout ce qui comptait maintenant.

Trois secondes...

Soudain, il sentit l'onde de choc dans son dos. Trop tôt...

Soulevé dans les airs, il fut projeté en avant, en même temps qu'il vit Chiun en vision périphérique, qui agitait furieusement les bras dans le vide. Ce n'est qu'à cette seconde qu'il remarqua réellement l'uniforme du vieil Asiatique, qui le faisait ressembler à un improbable agent de police dans un vieux film muet de Chaplin.

Qu'est-ce que... ?

Mais il n'eut pas le temps de formuler le reste de la question.

À cet instant, une vague de chaleur intense due à la déflagration les submergea tous les deux.

CHAPITRE X

À peine eut-il touché le sol qu'une pluie de verre, de gravier et de débris de toutes sortes s'abattit autour de Remo dans un vacarme d'enfer. Le fragile décor de New York avait littéralement volé en éclats sous la puissance de l'explosion. Le bruit de la déflagration se propagea alentour comme un vent d'orage.

Reprenant ses esprits, Remo se redressa et chercha aussitôt du regard le Maître de Sinanju ; son soulagement fut immense de le voir sortir de sous une Jeep abandonnée, dont le dais en toile avait pris feu sous les retombées des débris enflammés. Chiun se releva à son tour tout en époussetant furieusement son uniforme couvert de gravats.

— C'était moins une, hein Petit Père ? souffla Remo en s'approchant.

— Moins une, comme tu dis ! enragea le vieux Coréen, son visage parcheminé rouge de colère. Aurais-tu perdu l'esprit ou quoi ?

— Comment ça, " perdu l'esprit " ? Et puis d'abord, qu'est-ce qui vous rend si mauvaise humeur ?

— Pardi... ça !

Le Maître de Sinanju désigna d'un geste vague ce qui restait de Manhattan, c'est-à-dire pratiquement plus rien ; du moins plus rien qui tienne d'aplomb.

— Il y a une bombe qui vient d'exploser ici, Petit Père, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué...

— Je ne suis pas idiot, triple buse ! Je sais bien ce qui s'est passé à l'instant ! Mais qu'est-ce que tu cherchais à faire ?

— Comment ça, qu'est-ce que je cherchais à faire ? Mais à vous sauver la peau !

— Ça, c'est ce que tu prétends.

— Mais je rêve ! se lamenta Remo. Qu'est-ce que vous insinuez au juste ?

— Tu le sais très bien, accusa le Maître de Sinanju. Et n'essaie pas de me dire le contraire !

— Dire que je me suis fait un sang d'encre, que chaque minute, chaque seconde même, qui passait me faisait craindre le pire, que mille fois je vous ai cru mort, volatilisé, éparpillé aux quatre vents, et...

— Oui, l'interrompit le vieil Asiatique, et quand tu te rends compte que je suis entier, tu décides de faire le travail toi-même et tu passes à l'acte !

— Mais c'est du délire ! Et comment est-ce que j'étais censé savoir

que je vous trouverais en travers de mon chemin, au beau milieu de la route ?

Remo toisa son vieux Maître d'un air incrédule et ajouta :

— Et puis qu'est-ce que c'est que cet accoutrement d'abord ?

— Ne change pas de sujet, maugréa le Maître de Sinanju. Le chien du jardinier gronde toujours quand un de ses congénères s'approche de son écuelle, même s'il néglige sa pâtée.

— Qu. Quoi ? qu'est-ce que c'est que ce charabia ?

— La jalousie, Remo. Comment as-tu pu ? Une bombe, rien de moins ! Je savais que tu étais jaloux de ma gloire naissante, mais ne pouvais-tu songer à un moyen de me tuer moins insultant ?

— Écoutez, Petit Père, tout ça est ridicule. Ridicule, vous m'entendez ? Comment pouvez-vous croire une chose pareille ?

— Justement : Mon erreur, ma seule erreur, a été de croire que je me trompais.

— Enfin, comment pouvez-vous imaginer que j'ai cherché ne fût-ce qu'une seconde à vous tuer ? C'est absurde !

— L'envie est comme un grain de sable dans l'œil ! répliqua sentencieusement le Maître de Sinanju.

— OK, je vois... Bon, essayons autrement. Dans les histoires de Sinanju, vous vous présentez bien comme le Grand Dispensateur de Savoir, le Maître, le magister, non ?

Une expression horrifiée déforma les traits du vieil Asiatique.

— Tu fouilles dans mes affaires ? s'indigna-t-il.

Remo leva les yeux au ciel.

— C'est vous-même qui m'avez montré vos rouleaux de parchemin, souvenez-vous ! Vous aviez peur que je me trompe dans l'écriture des caractères coréens.

— Je n'en ai aucun souvenir, fit sèchement Chiun qui maniait l'art de la mauvaise foi avec autant de dextérité que celui de Sinanju.

— Vous prétendiez que j'étais trop stupide pour écrire correctement, et que je risquais de laisser croire aux générations futures que vous aviez dispensé votre enseignement à un singe. Vous m'avez fait copier ça cinq mille fois !

Le vieux Coréen plissa les yeux d'un air concentré et dit :

— Peut-être, en effet, maintenant que tu le dis...

— OK, parfait, dit Remo. Alors maintenant, dites-moi : est-ce que Chiun, le Grand Dispensateur de Savoir formerait un disciple qui s'abaisserait à utiliser une vulgaire bombe pour arriver à ses fins ?

Il laissa la question faire son chemin dans l'esprit du Maître de Sinanju, qui la considéra un long moment, avant de se rendre à l'évidence, bien qu'avec une profonde réticence.

— Très bien, grommela-t-il, j'accepte l'idée que tu n'as pas essayé de me tuer.

— Amen, soupira Remo.

Un ongle menaçant s'agita toutefois sous son nez.

— Mais ça n'excuse pas ton vandalisme ! Il aurait presque mieux valu une bombe qui tue, que de voir de tels ravages sur le tournage de mon film !

— Ça n'a rien à voir avec votre film, Petit Père, tenta de préciser Remo. J'essayais vraiment de vous sauver la vie.

— Je suis parfaitement capable de veiller sur moi, assura le Maître de Sinanju.

— Ouais, surtout accoutré comme vous l'êtes !

— Tu n'entends rien à l'élégance, je n'y peux rien.

Puis, avec une expression dramatique dans le ton, le vieil Asiatique enchaîna :

— Quand je pense que je devais tourner ma grande scène aujourd'hui. Dieu sait ce qu'il adviendra de ma carrière naissante après un tel gâchis !

— Oui, ben je vous garantis que ça devrait être le cadet de vos soucis, parce que ce camion qui a explosé n'était pas le seul à être piégé. J'en ai neutralisé cinq autres avant.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est tout le studio qui aurait dû partir en poussière, expliqua Remo. Et vous avec.

Le Maître de Sinanju fronça les sourcils.

— Alors comme ça, ces deux charognards du Bois du Houx se montrent sous leur vrai jour... marmonna-t-il une note de menace dans la voix.

Remo se souvint du camion garé en travers des places de parking réservées de Bindle et Marmelstein et ajouta :

— J'en suis arrivé à la même conclusion.

— J'imagine qu'un de leur concurrent a appris l'existence de mon film et a cherché à empêcher qu'un tel chef-d'œuvre ne voit le jour, conjectura le Maître de Sinanju en caressant sa fine barbiche d'un air songeur.

— Euh... ce n'est pas exactement ce que j'avais en tête, crut bon de préciser Remo.

Mais le vieil Asiatique n'écoutait pas.

— Le cinéma est un monde impitoyable, dit-il. La fourberie y a force de loi.

— Écoutez, Petit Père, il faut que je vous dise que je suis ici en mission.

— En mission, dis-tu ?

Remo fit un rapide topo de ses entretiens avec le directeur de CURE avant de poser une question qui lui brûlait les lèvres :

— Est-ce qu'il y a une scène dans votre film où un studio

hollywoodien explose ?

Le Maître de Sinanju secoua négativement la tête.

— Il y en avait une, mais elle a été supprimée. Ces crétins du Bois du Houx n'arrêtent pas de modifier mon scénario original.

L'air songeur, Remo se tourna vers les décombres fumants du plateau, tandis qu'au loin retentissait le hurlement des sirènes.

— Je suis certain qu'il y a un lien entre tout ça, affirma-t-il. Et je crois savoir qui va nous aider à le faire.

*

* *

— Y a quelque chose qui a foiré, grogna Hank Bindle tandis que sa Rolls-Royce longeait l'enceinte immaculée de Taurus Productions.

Au loin, derrière le mur des studios, ils voyaient s'élever une colonne de fumée noire. Elle semblait provenir du dernier parking du complexe, tout au fond. Ce n'était pas du tout le spectacle de désolation auquel ils s'attendaient.

À côté de lui, livide, Bruce Marmelstein avala la dernière gorgée de son Martini, avant de laisser tomber mollement le verre sur la banquette en velours. Le trottoir était noir de monde, principalement des employés des studios.

— Pas d'explosion, et voilà maintenant à quoi nous payons tous ces parasites : à faire le pied de grue ! gémit Bindle.

Il actionna la commande électrique d'ouverture des vitres et lança à la cantonade :

— Hé, retournez au boulot, bande de feignants !

Pour toute réponse, un gamin, qui poussait une bicyclette devant lui, lui montra le majeur dressé de sa main droite.

— Hé, tu le vois celui-là ?

— Non, mais t'as vu ce que vois ? aboya Hank Bindle en prenant à témoin son associé.

Il passa la tête par la fenêtre et hurla :

— Ta carrière est finie, petit saligaud ! Je te garantie que tu n'es pas prêt de livrer un journal dans cette ville !

Puis, voyant que le chauffeur hésitait à l'entrée des studios, il gueula dans l'interphone :

— Allez-y, bordel, qu'est-ce que vous attendez ?

Le chauffeur s'exécuta et engagea la Silver Seraph dans l'allée principale qui menait aux bureaux de la production.

À première vue, les bâtiments n'avaient rien.

— Peut-être que ça n'a pas encore sauté, maugréa Bindle.

— Bien sûr que si, répliqua Marmelstein en regardant la fumée se

dissiper dans le ciel californien un peu plus loin. C'est un bide, un bide total, c'est tout.

La limousine poursuivant son tour des studios, ils constatèrent l'effet le plus évident de l'unique explosion qui s'était produite : des carreaux cassés, un peu partout. Près du lieu précis où la bombe avait explosé, quelques fenêtres avaient été également pulvérisées. En dehors de cela, ils retrouvaient les lieux comme ils les avaient laissés.

— Des vitres cassées ! se lamenta Hank Bindle. Tout ce fric dépensé pour des morceaux de verre sur le macadam ! En plus, je ne sais même pas si notre assurance couvre ce genre de dégâts.

La voiture s'arrêta devant leurs bureaux et Marmelstein sortit le premier ; la brise qui lui apporta l'odeur âcre de la fumée lui fit regretter encore davantage de ne pas ressentir la poussière suffocante des gravats...

— Bordel, qu'est-ce que c'est que ça encore ? gémit Hank Bindle qui venait de descendre à son tour.

Marmelstein tourna la tête et vit son associé planté devant leurs places de parking réservées. Un gros camion était garé en travers. La seule portion de leurs noms encore visible était le " dle " de Bindle.

— Alors ça c'est vraiment le pompon ! enrageait-il. Comme si un putain de foirage complet ne suffisait pas dans cette putain de journée, y faut encore qu'un putain de camion vienne foutre son gros cul sur ma putain de place de parking !

Il ponctuait chaque mot d'un coup de pied dans les roues du gros cul en question.

— Heu...Hank ?

Freiné dans son élan, celui-ci se tourna vers son associé, lequel, accroupi derrière le coffre de la Rolls-Royce, lui indiquait le semi-remorque avec force mimiques et mouvements du menton.

— Tu es en train de donner des coups de pied dans une des bombes, souffla-t-il d'une voix éteinte.

Hank Bindle écarquilla les yeux de stupeur et, pris d'un frisson de terreur rétrospective, il se précipita à son tour derrière la limousine. Là, un doigt dans chaque oreille, les deux hommes attendirent l'apocalypse.

Mais, au bout de quelques secondes, celle-ci tardant à se produire, ils échangèrent un regard interrogateur.

— On ferait peut-être bien quand même de se réfugier à l'intérieur, suggéra Hank Bindle en désignant d'un signe de tête le bâtiment où se trouvaient leurs bureaux.

Sans prendre le temps de lui répondre, Marmelstein se jeta hors de son abri, le dos cassé en deux comme un commando d'élite s'élance en terrain découvert vers une position ennemie et, bientôt suivi par son associé, il parcourut ainsi les cinq mètres qui le séparait de la porte du

“ salut ”. Là, en dépit du fait que la bombe était non seulement capable de raser le bâtiment dans lequel ils se trouvaient, mais également les cinq ou six autres constructions environnantes, les deux producteurs lâchèrent un énorme soupir de soulagement.

Ils prirent l'ascenseur et montèrent jusqu'à l'étage de la direction. Là comme ailleurs, les vitres avaient été pulvérisées lors de l'explosion ; il y avait du verre partout sur la moquette. Ils n'avaient pas fait trois pas dans la grande pièce qui leur servait de salle de réunion qu'une voix retentit derrière eux :

— Les imbéciles reviennent toujours sur le lieu de leur crime.

Bindle et Marmelstein sursautèrent, et se retournèrent aussitôt. Ils ouvrirent des yeux comme des soucoupes en apercevant un individu vêtu d'un jean noir et d'un tee-shirt blanc et adossé contre le mur, tout près de la porte. La peur leur noua l'estomac et, pris de panique, ils voulurent prendre la fuite. L'entrée étant bloquée, ils se précipitèrent comme un seul homme vers la cloison vitrée la plus proche. Hank Bindle plongeait tête la première. Il y eut un bruit sourd mais, bien que fêlée, la vitre ne céda pas, et le malheureux retomba comme une pierre sur la moquette, le front ensanglanté.

Bruce Marmelstein qui, lui, tenta de traverser les pieds en avant, dans un bond de karatéka, ne fut guère plus chanceux : il dérapa sur un morceau de verre et s'écrasa lamentablement à côté de son associé.

Les deux producteurs n'eurent pas le temps de se relever ; allongés sur le dos, le souffle court, ils virent au-dessus de leur tête deux yeux caves qui les toisaient d'un air mauvais.

L'individu auquel ils appartenaient ne leur était pas inconnu. Ils l'avaient rencontré au moment de la crise terroriste qui avait menacé Hollywood plusieurs mois auparavant. À l'époque, Taurus était la propriété d'une nation du Moyen-Orient, qui avait secrètement fait main basse sur le studio pour en faire l'avant-poste d'une invasion programmée sur le territoire américain. Bindle et Marmelstein n'en avaient rien su sur le moment et d'ailleurs, l'auraient-ils su, qu'ils avaient bien d'autres préoccupations en tête, obnubilés qu'ils étaient par une seule obsession et alors même que des chars patrouillaient dans les rues : profiter de ces circonstances exceptionnelles pour tourner le plus grand film de guerre jamais réalisé. Ce n'est que bien après qu'ils avaient compris qu'ils avaient participé à la pire crise terroriste qui avait jamais menacé les États-Unis.

— Alors, monsieur Remo, qu'est-ce qui nous vaut le plaisir de votre retour ? s'enquit servilement Hank Bindle.

— Je m'apprêtais justement à aborder la question sans détour, répliqua Remo en attrapant les deux hommes par le col pour les asseoir sur la moquette. Qui aviez-vous engagé pour faire sauter le studio ? interrogea-t-il.

— Le studio ? Mon Dieu, ça a explosé ? fit mine de s'étonner Marmelstein en roulant des yeux effarés. C'est comme ça qu'il s'aperçut que son propre associé, le visage ravagé par la peur, au ventre, le désignait du doigt.

— C'est papapa... pas moi, c'est Bruce quiquiqui... a tout organisé, finit d'ailleurs par bégayer Bindle.

— Quoi ? protesta Marmelstein avec indignation. Mais c'est pas vrai : on l'a engagé tous les deux !

— Oui, mais c'est à toi qu'il a parlé en premier !

— Non, je m'en souviens très bien, c'était à nous deux.

— Peut-être, mais c'était sur ton interphone.

— Mon interphone, hein ? Je vais t'en fiche, moi ! s'étrangla Marmelstein en lançant un bras vengeur vers le menton de son associé.

Mais il n'eut pas le temps de mettre ses menaces à exécution. Brusquement, il se sentit soulevé et projeté tête la première contre son bureau métallique. Clang ! Le son résonnait encore dans la pièce quand Remo le reposa par terre, à l'endroit exact où il était assis une seconde plus tôt.

— D'un point de vue strictement technique, j'ai peut-être été... comment dire ?... impliqué moi aussi, admit Hank Bindle en regardant d'un air inquiet l'œuf de pigeon qui grossissait à vue d'œil sur le front de son partenaire.

Remo répéta sa question avec plus d'insistance :

— Qui aviez-vous engagé ?

— C'était un coup de fil anonyme, pleurnicha Marmelstein.

— Et il a réussi à vous joindre ? s'étonna Remo, qui se souvenait des difficultés qu'il avait eues pour joindre les deux producteurs en appelant de Seattle.

— Enfin pas vraiment anonyme, précisa Bindle, il s'est présenté comme le masseur de Bruce.

— Qu'est-ce qu'il a dit, au juste ?

— Qu'il connaissait un moyen infailible de booster les recettes d'un film. Je pensais à l'époque qu'il lançait un ballon d'essai, qu'il tâtait le terrain, quoi. Vous voyez, en appelant tous les studios. C'était avant l'affaire Harnak.

— Tout le monde en ville est au courant, assura Bindle. Un vrai coup de génie sur le plan marketing !

— Je vous rappelle que ce coup de génie, comme vous dites, s'est terminé par le massacre de toute une famille, fit Remo d'un ton glacial.

— Mais normalement les gens ne meurent pas pour de vrai, balbutia Bindle. Regardez Freddy Krueger ! On lui a pourtant réglé son compte plus d'une fois et il est toujours là, lui !

Atterré, Remo hocha la tête. Comme beaucoup de gens à Hollywood, Hank Bindle n'était même plus capable de séparer la réalité de la fiction cinématographique.

— Évidemment, nous savons que certaines personnes meurent réellement, intervint Marmelstein en voyant l'expression sévère de Remo, mais si leur mort peut déclencher l'étincelle qui fera exploser le box-office, où est le mal ? Pourquoi ne pas essayer d'en profiter pour donner un peu de sens à leur existence ?

À cet instant, seule la pensée de Chiun et de son film empêchèrent Remo de donner un sens ultime à la vie des deux producteurs.

— Combien ? demanda-t-il, la mâchoire serrée de rage contenue.

— Pour le tout ? demanda Bindle. Huit millions.

— Que nous avons prélevé sur les coûts de production du film de votre ami, ajouta Marmelstein.

Mais, à en juger par le regard que lui jeta Bindle au même instant, il comprit que sa langue avait fourché.

— Nous avons de la marge, intervint Bindle.

— Et combien de personnes se trouvaient sur le parking au moment où les bombes auraient dû exploser ?

— Là, vous me posez une colle, dit Bindle en essayant de dissimuler son inquiétude. Bruce ?

— Il faudrait que je vérifie avec le service du personnel, mais je dirais... mille. Deux mille, peut-être bien.

— Y compris Chiun, ajouta Remo.

— Oh, il était là ? feignit d'ignorer Marmelstein.

Remo jugea préférable de ne pas relever.

— Est-ce qu'ensuite vous étiez censés reprendre contact avec le type qui a monté l'opération ? demanda-t-il.

— Je crois, oui. Nous devons aborder d'autres questions, admit vaguement Marmelstein.

— Quoi, d'autres raccourcis vers les sommets du box-office ?

— Ce n'était peut-être pas exclu, reconnut Bindle. Remo songea alors à Harold Smith. Si le correspondant anonyme rappelait, le directeur de CURE pourrait probablement retracer l'appel et remonter jusqu'à lui.

Il regarda les deux producteurs assis par terre, qui le dévisageaient d'un air soumis. Ils faisaient penser à deux toutous terrorisés face à un maître aux exigences imprévisibles.

— Vous avez une sacrée veine, tous les deux. Mais je vous préviens, s'il arrive quoi que ce soit à Chiun par votre faute... ajouta-t-il d'un air menaçant.

Et, comme pour donner plus de poids à l'avertissement, du tranchant de la main il porta un coup sur le bureau en acier de Hank Bindle, qui se brisa en deux sous la violence du choc.

Là-dessus, sans ajouter un mot, il disparut.

Les deux hommes échangèrent un regard incrédule et, après quelques secondes d'un silence quasi religieux, Bruce Marmelstein osa finalement articuler :

— Je me trompe peut-être, mais j'ai l'impression qu'il n'a pas du tout aimé le mobilier, dit-il en se relevant maladroitement.

Bindle se releva à son tour et observa longuement les deux morceaux de son bureau avant de lâcher dans un souffle :

— Est-ce qu'on n'aurait pas dû lui parler de l'autre petite chose ?

— Quoi, New York ? T'es cinglé ou quoi ? Jamais de la vie.

— Non, je veux dire, on aurait pu seulement lui dire que...

— Rien ! Tu m'entends ? On ne lui dit rien, l'interrompit avec force Marmelstein. Si tu veux qu'on réussisse à sauver le film du Chinetoque, on va avoir besoin d'un petit coup de pouce, c'est tout.

L'air inquiet, Bindle acquiesça d'un lent hochement de tête. Mais, tout en manifestant son approbation, il ne parvenait pas à détacher son regard de son bureau irrémédiablement détruit.

CHAPITRE XI

Il y avait presque une demi-heure que le camion piégé avait explosé.

La police et les pompiers avaient fait boucler le périmètre des studios, et isoler le parking. Remo avait le plateau n° 9 pour lui seul quand il appela Harold Smith depuis un vieux téléphone à cadran rotatif trouvé sur un bureau dans le grand hangar.

— Je vous écoute, Remo, dit le directeur de CURE sans préambule.

— Je suis à Hollywood, expliqua ce dernier d'un ton qui trahissait le peu de plaisir qu'il avait à se trouver là. Quelqu'un vient d'essayer de transférer les studios Taurus sur Neptune.

— Oui, dit Smith, mes ordinateurs viennent de me prévenir de l'explosion. Un camion piégé, d'après les premiers rapports.

— Je crois que le pluriel serait plus juste, fit remarquer Remo. J'en ai désamorcé cinq. Celui auquel vous faites allusion est le seul à avoir explosé.

— Je suppose que votre présence à Hollywood est lié au problème de Seattle ?

— Oui, confirma Remo. Mais, dans le cas présent, ce sont d'autres cinglés qui ont monté le coup. Vous vous souvenez de Bindle et Marmelstein ?

— Tout à fait. J'ai même été surpris de constater qu'ils dirigeaient toujours Taurus Productions, répondit Smith. Après le fiasco financier de l'année passée, j'avais cru leur brillante carrière suffisamment compromise pour en être débarrassé à tout jamais.

— Hollywood... lâcha Remo comme si c'était la réponse à toutes les questions. Mais vous ne connaissez pas la meilleure : ce sont eux qui ont payé des types pour faire sauter Taurus.

— Quoi, leur propre studio ? demanda Smith, incrédule. Enfin, pour quelle raison ?

— Arnaque à l'assurance, stratégie pour relancer leur carrière, ou parce que leur voyante leur aura dit de le faire... Allez savoir avec ces fous furieux ! De toute façon, je crois que le studio n'en a plus pour très longtemps. Nishitsu qui l'avait acheté après la débâcle de l'année dernière, l'a déjà revendu à un millionnaire de Vegas. D'après la rumeur, ce mystérieux homme d'affaires a l'intention de brader le tout. Si c'est vrai, Bindle et Marmelstein ne vont pas tarder à pointer au chômage.

— Les camions piégés, ce serait leur manière de se venger ? conjectura Smith.

— Je doute qu'il s'agisse de vengeance, dit Remo. Plutôt une forme de désespoir. Il faut essayer de penser comme ces types. Ils forment une classe à part. Pour moi, ils voulaient juste s'assurer le financement de leurs prochains films.

— Que voulez-vous dire exactement ?

— Le film qu'il tourne en ce moment leur coûte une fortune. Ils se sont dit qu'ils allaient raser Taurus, transférer le studio ailleurs et mettre à profit la notoriété qu'une pareille explosion ne pouvait manquer de leur valoir. Si ce film fait un tabac, ils ont une chance de rétablir leur équilibre financier.

— Je vois... Mais ça ne nous dit pas qui est derrière tout ça... Est-ce qu'ils vous ont donné une piste ?

— Non, dit Remo. On est dans le même cas de figure qu'à Seattle. Un correspondant anonyme appelle, et propose de tout arranger en échange d'une certaine somme en liquide. Mais d'après Bindle et Marmelstein, tout le monde en ville serait informé de ces opérations qui visent à propulser un studio ou un film en tête du box-office. S'ils ont raison, n'importe qui figurant sur la liste des investisseurs d'Harnak Productions devrait également être plus ou moins au courant de quelque chose.

— Mmm... En tout cas, la facture de téléphone de l'appartement de Randolph Stoned à Seattle ne m'a rien appris. Mais si nous savons que le ou les instigateurs de tout ça ont pris contact avec les grands studios d'Hollywood, nous devrions trouver un moyen de remonter à la source, en supposant que les appels ont été passés du même endroit.

— Ça fait beaucoup de suppositions, dit Remo.

— C'est malheureusement la seule piste que nous avons pour le moment. Je vais lancer mes unités centrales là-dessus.

— Combien de temps ça prendra ?

— Plusieurs heures, au mieux, répondit Smith.

— D'accord, soupira Remo. Commencez par mettre Bindle et Marmelstein sur écoute. Ils m'ont dit que leur mystérieux correspondant devait les appeler après l'explosion.

— Je m'en occupe, mais je doute qu'il le fasse, étant donné le fiasco de sa dernière opération.

Smith entra quelques données sur son clavier.

— Et les poseurs de bombes ? reprit-il. Vous avez pu en tirer quelque chose ?

— Je les ai interrogés avant de vous appeler, expliqua Remo. Ils ont été engagés comme les autres. Une voix au téléphone. Au cas où ça pourrait être utile, un seul d'entre eux était de Seattle. Les autres ont été engagés parmi les acteurs du coin.

— Quoi, c'étaient des acteurs ? releva Smith, surpris.

— Pas vraiment, précisa Remo. Plutôt des figurants. Comme ils

travaillaient pour Taurus, ils avaient accès au studio.

— Très bien, dit Harold Smith, je m'occupe des relevés téléphoniques, et on refait le point.

— En attendant, je pourrais mener ma petite enquête et creuser un peu du côté de Steven Schoenberg et des autres financiers d'Harnak, suggéra Remo.

Il y eut un silence. Puis, d'une voix lasse, le directeur de CURE répondit :

— Non, Remo. Nous... nous sommes dans une situation plus délicate que d'habitude.

— “ Délicate ” ?

Smith hésita. Puis il finit par avouer :

— Il se trouve que Schoenberg et les autres sont... comment dire ?... de généreux supporters du Président.

Remo n'en crut pas ses oreilles.

— Quoi ? Mais on ne s'est jamais préoccupés de ce genre de considérations jusqu'à présent, fit-il valoir. On se fout de la politique, c'est vous-même qui l'avez toujours dit !

— On s'en fout ! Mais le Président rend les choses... euh... excessivement difficiles ces derniers temps.

— C'est la première fois que j'entends parler de ça, dit Remo.

— Ça ne vous concerne pas, reprit Smith. Mais n'ayez aucune crainte : je n'hésiterais pas une seconde à vous envoyer sur la piste de Schoenberg s'il se trouve qu'il est impliqué d'une manière ou d'une autre dans tout ça. Jusque-là, il est dans l'intérêt de notre agence d'éviter des complications inutiles.

Remo comprit le message et, tout en se promettant de reparler de tout cela le moment venu, décida de ne pas mettre davantage la pression sur son patron.

— Prévenez-moi dès que vous trouvez quelque chose, dit-il après un silence.

— Je vous rappelle au bureau de Bindle et Marmelstein, promit Harold Smith, soulagé que Remo ne discute pas davantage la question des... devoirs – c'est le mot le plus indulgent qui lui vint à l'esprit – envers le président des États-Unis.

Un clic mit fin à la conversation. Remo reposa le combiné sur sa base, l'air songeur, un pli amer autour de la bouche.

Le Président, qui s'était hissé au sommet du monde politique à force d'être le fils de son père, ne comprendrait jamais les sacrifices auquel un homme comme Smith avait dû consentir tout au long de sa vie pour son pays.

Reginald Hardwin était un brillant acteur qui, en dépit de multiples opportunités, n'avait jamais véritablement percé dans le métier. Qu'il fut un génie, voilà qui ne faisait aucun doute, surtout pour lui, qui considérait que son art était à des années-lumière des ridicules gesticulations de ses pairs, qui osaient pourtant se targuer d'appartenir à la même confrérie que lui. Et à supposer même qu'ils fussent des étoiles dans le firmament de la célébrité, l'immense talent de Reginald Hardwin rayonnait comme le soleil au zénith.

Mais le destin s'était acharné contre le pauvre Reginald.

Il avait failli être Richard Burton... Trop jeune.

Il avait manqué être Anthony Hopkins... Trop sobre.

Il aurait dû être Jeremy Lions... Trop vieux.

Durant vingt ans, il avait vu les autres se hisser aux sommets de la notoriété, alors qu'il continuait, lui, à suivre les troupes itinérantes à travers le pays. Il avait été Hamlet dans le Connecticut, Hippolyte à San Francisco, Falstaff à Miami et son roi Lear avait fait les beaux jours de Des Moines.

En dépit de tous ces succès, de toutes ces acclamations, Hardwin n'était jamais parvenu à entrer dans le cercle magique des stars de cinéma. Bien sûr, au début de sa carrière – à l'instar de bon nombre de débutants dans le métier – il avait dédaigné l'univers des studios, lui préférant celui de la scène, son premier amour. Cette attitude supérieure et méprisante, il l'avait conservée plusieurs années, jusqu'au jour où il avait réalisé non seulement qu'Hollywood ne frappait pas à sa porte, mais que le centre de l'industrie cinématographique ignorait même où se trouvait cette porte.

Il avait alors rapidement changé de tactique. Hollywood ne l'avait peut-être pas courtoisé, mais c'était seulement que personne là-bas ne savait ce qu'était un véritable acteur. Il avait donc décidé de faire quelques castings juste pour le plaisir, évidemment résolu à rejeter toutes les offres qu'on pourrait lui faire. Car Reginald ne doutait pas que les offres seraient légion. Mais après un mois à courir de studio en studio, à rencontrer vainement agents, réalisateurs et producteurs, il avait entrevu la possibilité que quelque chose, peut-être, lui échappait.

Le soir, en rentrant chez lui, il trouvait sa boîte aux lettres immanquablement et désespérément vide ; du moins de propositions de rôle, parce que, en dehors de ça, elle regorgeait de toutes sortes de courriers désagréables : factures de téléphone, notes d'électricité, cours de l'Actor's Studio, etc.

Ce soir-là, assis sur la mini-terrasse de son appartement de Los Angeles, tandis que lui parvenaient l'écho des sirènes de police mêlées aux fusillades de la guerre des gangs, Reginald Hardwin eut une révélation : il s'était trompé. Terriblement. Ou plutôt il avait entrevu la vérité, mais sans s'y arrêter vraiment. Le puits de la gloire avait été

empoisonné par les ringards de tous poils. Et s'il n'avait pas de travail, c'était seulement que tous les acteurs célèbres qui travaillaient dans le métier lui étaient si inférieurs que plus personne ne savait ce qu'était un bon comédien.

Lorsqu'il comprit cela, il y avait déjà trois ans qu'il courait le cacheton. L'assurance et le tranquille détachement, qui avaient accompagné ses premières démarches, avaient peu à peu cédé la place à une recherche d'emploi bien plus alimentaire.

Il multipliait les auditions. Toutes celles dont il entendait parler.

Le matin, le midi ou à minuit, quelle que soit l'heure, peu importait. À tel point que, très vite, sa quête se mit à tourner à l'obsession. Rien n'était au-dessous de sa dignité. Pas même d'enfiler une robe et une perruque pour jouer les clones de Mrs Doubtfire.

Finalement, il dut se rabattre vers la radio où il joua les " voice-over " pour des spots publicitaires. Le seul engagement qu'il obtint au cinéma fut un petit rôle aux côtés de Laurence Olivier dans *Le Choc des titans*, mais il fut finalement coupé au montage. Hardwin soupçonna la star d'avoir fait pression auprès du réalisateur parce qu'il craignait de se voir voler la vedette par un jeune acteur plus talentueux.

Bref, la chose que Reginald Hardwin désirait par-dessus tout – une place parmi les grandes vedettes de l'industrie cinématographique, fussent-ils les plus mauvais acteurs du monde – continuait de lui échapper.

Jusqu'à cet appel...

Reginald entra dans sa quarante-cinquième années quand il le reçut. Son correspondant lui parla d'abord longuement du sujet qui, plus que tout au monde, lui tenait à cœur : son génie artistique, " méconnu et si injustement, si incompréhensiblement gâché ".

— Je ne sais pas qui vous êtes, monsieur, avait répliqué Reginald, mais une chose est sûre : vous êtes d'une grande perspicacité.

— Ce doit être terriblement frustrant, quand on a des dons tels que les vôtres, de ne pas pouvoir en faire bénéficier l'humanité toute entière, renchérit son correspondant.

— À un point que vous n'imaginez pas !

— Que diriez-vous de voir votre nom scintiller au firmament de la gloire ? D'être enfin reconnu de tous et partout dans le monde ? Que personne n'oublie jamais qui vous êtes ?

— J'achète comptant, répondit Hardwin.

Il ne croyait pas si bien dire. À sa grande surprise, cinq millions de dollars arrivèrent par coursier le jour-même. En liquide.

Étant donné qu'il n'avait pas d'agent, Reginald pouvait se les mettre intégralement dans la poche, sans avoir à en retrancher les quinze pour cent habituels ; en outre, s'agissant de billets de banque, il

pouvait ne rien déclarer au fisc.

— Vous avez eu l'argent ? demanda son correspondant anonyme lorsqu'il le rappela un peu plus tard.

— Oui, répondit Hardwin en jouant les types blasés, comme si cinq millions de dollars ne signifiaient rien pour lui.

La voix au téléphone parut s'adoucir.

— J'aurais besoin que vous me rendiez un petit service.

Plus que les mots, ce fut justement le ton mielleux de son interlocuteur qui mit Reginald Hardwin sur ses gardes.

— Je vous préviens, monsieur, sachez que je ne ferai rien qui soit illégal.

— Allons bon... Ça m'ennuie un peu de vous dire ça, mon cher Reggie, mais il va falloir que vous me rendiez mon argent dans ce cas...

— Pas question !

La réponse avait fusé de la bouche de Reginald Hardwin, presque à son insu tant il était horrifié par cette perspective.

Il y eut un blanc au bout du fil dont il profita pour bien enfoncer le clou.

— D'ailleurs, reprit-il, rien ne prouve que j'ai accepté le moindre dollar de votre part. Vous ne m'avez pas fait un chèque. Désolé, mon vieux, mais il n'y a aucune trace de ce versement.

— Détrompez-vous, Reggie : vous avez signé un reçu au coursier, en acceptant l'enveloppe, vous l'aviez oublié ? Le fisc n'a pas besoin d'autre preuve. Et les Fédéraux voudront sans doute savoir eux aussi d'où provient un tel pactole. À coup sûr, ils penseront à un trafic d'armes ou de drogue. Sachant cela, je suis certain que vous ne ferez pas de difficultés pour me restituer cette somme.

Au contraire de son correspondant, dont le discours semblait préparé, Hardwin était à court d'argument.

— Mais c'est mon argent maintenant, je veux le garder ! s'écria-t-il d'un ton désespéré.

— Oh, bien sûr, vous le pouvez, Reggie. Ne vous inquiétez pas. Je n'ai aucun intérêt à vous le reprendre. Pas si vous faites ce que je vous demande... Vous ferez ce que je vous demande, Reggie, n'est-ce pas ?

La mort dans l'âme, Hardwin avait répondu oui. Alors son correspondant – qui se faisait appeler Capitaine Kill – lui avait expliqué qu'il était plus facile de faire certaines choses quand on entrait dans la peau d'un personnage. Il n'avait eu aucun mal, et pour cause, à convaincre le comédien sans emploi et chômeur professionnel qu'il avait au bout du fil.

Hardwin avait donc interprété le rôle d'un chef d'entreprise quand il avait pris les rênes de GlassCo dans le New Jersey, une société bidon créée par son employeur fantôme. La plupart des hommes qui

travaillaient sous ses ordres étaient également des acteurs. Les autres étaient des voyous engagés de la même manière que lui par son correspondant anonyme.

C'est ainsi qu'il avait piégé avec son équipe le Regency Building de Manhattan, jouant brillamment un rôle dans lequel il s'était complu à rester bien après que les charges explosives aient dévasté le trente-deuxième étage du Regency. En fait, il avait trouvé cela libérateur.

Surtout, c'était un vrai rôle. Un rôle comme il n'en avait jamais joué dans toute sa carrière.

Son employeur lui avait envoyé la bio de son personnage, qui se trouvait porter le même nom que lui. Il s'agissait d'un aristocrate britannique, ancien membre des SAS de Sa Majesté, qui avait eu un désaccord sérieux avec sa hiérarchie. Le sachant en délicatesse avec ses supérieurs, l'IRA en avait profité pour lui faire des propositions auxquelles il avait rapidement cédées et il avait fini par basculer peu à peu dans le terrorisme. Au moment où Reginald, le vrai, s'était glissé dans la vie du héros, celui-ci était donc traqué par tous les services secrets occidentaux : les Britanniques le voulaient ; les Américains le voulaient.

Tout cela était si passionnant, si excitant ! Et surtout si réel. Enfin, pour de la fiction, bien sûr...

L'explosion du Regency Building était déjà loin derrière lui. C'était un autre jour, une autre scène... Pour l'heure, l'action se situait à Washington, dont Hardwin arpentait d'un pas assuré l'un des large trottoirs, longeant sur sa gauche une haute grille d'acier.

— Extérieur jour – rue, marmonna-t-il pour lui-même.

Le ciel était couvert. De gros nuages gris s'étaient accumulés au-dessus de la capitale, avec çà et là des tâches plus sombres, qui auguraient des orages que la météo avait annoncés pour la fin de la journée.

Tout en marchant, Reginald entendit le premier grondement au loin, répercuté en écho depuis la baie de Chesapeake, et il se demanda si ce n'était pas un présage. Autour de lui, les touristes levaient les yeux au ciel avec une inquiétude croissante, commençant à ranger leurs caméscopes et leurs appareils photos, prêts à foncer jusqu'à leurs voitures ou jusqu'au car qui les attendaient.

Ils allaient devoir faire vite. Le plan exigeait que lui et ses hommes soient pris pour de simples touristes. Alors qu'il marchait le long de la grille, la montre-bracelet de Reginald se mit à biper. Il s'arrêta.

Il n'y avait pas de gardes aux alentours immédiats. Les seuls qu'il avait vus se trouvaient à l'entrée qu'il venait de dépasser depuis une trentaine de mètres.

Il ouvrit les fermoirs de la mallette qu'il transportait et plongea les mains à l'intérieur. Il en sortit un petit paquet contenant quatre

charges de plastique, chacune dotée d'une fixation adhésive.

Avec l'assurance du grand professionnel qu'il était devenu, Hardwin fixa les charges sur la grille, deux en haut, deux en bas.

Les détecteurs de toutes sortes et les caméras de surveillance l'avaient sûrement repéré. À l'intérieur, la réaction devait même déjà commencer à s'organiser. Aucune importance. Ils étaient trop nombreux, là, dehors. Une véritable armée concentrée sur sa tâche, chacun jouant sa partition à la perfection. Tout le long de la clôture en effet, des dizaines d'hommes répétaient la même opération au même moment, sortant les charges de plastic, qui de son pardessus, qui de sa veste ou encore de son sac.

Comme il positionnait la dernière charge, Hardwin sentit quelqu'un lui donner une tape sur le bras.

— Qu'est-ce que vous fichez au juste ? fit une voix d'un ton accusateur.

Reginald Hardwin se retourna et regarda l'inconnu. Visage bouffi, peau grasse et boutonneuse, le genre méchant. Il lui sourit et lui demanda calmement :

— Vous êtes une sorte de cow-boy, c'est ça ?

Déconcerté par la question, le touriste hésita un instant, que Reginald mit à profit pour tirer son pistolet Heckler & Koch du holster qu'il portait à l'épaule, viser la tête et tirer. La cervelle de l'homme se répandit sur le trottoir.

Aussitôt, Hardwin s'accroupit tête baissée contre le muret bas qui soutenait la grille.

Booom !

Les charges explosèrent, mettant en pièces les barreaux en acier. Hardwin se releva, dégagea du pied les morceaux de métal fumants et se glissa avec sa mallette à travers la grille. Des dizaines d'hommes armés répétèrent les mêmes gestes et franchirent la grille à leur tour en différents points.

Les Marines chargèrent depuis la résidence, avec dans leur sillage des agents des services secrets. La fusillade éclata tout autour de l'édifice.

En quelques minutes, la pelouse fut maculée de sang.

D'aucuns en auraient juré : une chose pareille ne pouvait pas arriver. Et pourtant...

Reginald Hardwin et sa troupe avaient mis à profit l'élément de surprise.

De l'autre côté, on s'attendait à tout, sauf à cela.

Les hommes chargés de la protection du président des États-Unis furent dépassés en moins de dix minutes.

Grâce au talent longtemps, trop longtemps, ignoré d'un acteur de cinéma raté, et pour la première fois depuis presque deux siècles, la

Maison Blanche tomba aux mains d'une force ennemie.

CHAPITRE XII

À l'heure où la résidence la plus célèbre du monde subissait cette attaque infamante, l'Implacable traînait son découragement le long des larges rues des studios de Taurus Productions.

Après s'être assurée de leur inoffensivité, l'équipe de déminage de la police de Los Angeles avait procédé à l'évacuation des camions. Sous plusieurs tonnes de fertilisants, peut-être découvrirait-on un jour ou l'autre les corps des figurants qui avaient participé à l'attentat terroriste. Qui sait... ?

Certes, songeait Remo, ce voyage lui avait permis de sauver la vie du Maître de Sinanju, mais sur le plan de sa mission, il ne lui avait guère apporté d'éléments très concluants. Non seulement il ne savait toujours pas qui était derrière toutes ces tueries et ces complots, mais voilà maintenant qu'il devait piétiner sur place, à attendre que Smitty veuille bien se manifester à nouveau.

Les mains dans les poches de son pantalon, il retourna vers le plateau où il avait conduit le semi-remorque piégé qui avait explosé. Passant outre les rubans jaunes de la police, il inspecta les lieux, où s'attardaient quelques pompiers et policiers. Aussitôt, un lieutenant de police fonça sur lui, l'air furieux, mais Remo lui montra une de ses nombreuses cartes professionnelles, et le flic retourna à ses occupations, c'est-à-dire à son oisiveté.

L'explosion avait laissé un grand trou dans le sol, qui ressemblait à l'excavation d'une piscine olympique. Plusieurs couches d'asphalte avaient été arrachées. Il ne restait quasiment plus rien du plateau. Du décor non plus d'ailleurs, les façades des gratte-ciel de New York ayant littéralement volé en éclats. Après quelques minutes d'examen attentif qui ne lui apprirent rien de plus, il s'éloigna du lieu du sinistre et décida d'aller tuer le temps auprès du Maître de Sinanju. Il revint sur ses pas et, croisant un groupe de trois secrétaires faisant une pause cigarette près de l'infirmerie, il s'approcha.

— Je cherche le plateau où se tourne en ce moment un film qui se passe à New York. Est-ce que l'une de vous est au courant ?

— Plateau n° 4, répondit l'une des filles en lui décochant une œillade incendiaire avant d'ajouter : dites, beau brun, si vous voulez leur refiler un scénario, il faudrait mieux passer par moi, je connais beaucoup de monde ici, vous savez. Tiens, amenez donc votre projet chez moi, ce soir. Disons vers huit heures, ça va ?

— Merci pour le renseignement... et pour tant de dévouement, mais je n'ai pas de scénario à refiler, répondit Remo.

Et il poursuivit son chemin.

Lorsqu'il poussa la porte du plateau n° 4, après avoir montré une carte de la MPAA à l'agent chargé de la sécurité à l'entrée, il n'en crut ni ses yeux ni ses oreilles : dans un décor représentant un minable appartement new-yorkais, deux acteurs jouaient une scène dont les dialogues le laissèrent perplexe.

— Je t'emmerde, pauvre conne ! gueulait un gommeux aux cheveux précisément gominés. Va te faire foutre !

— Non, toi, va te faire foutre, lui répondait une sorte de clone de Dons Day sanglée dans un tailleur rose pâle, espèce d'enfoiré de mes deux !

Puis, après une interminable série d'invectives dont la richesse de vocabulaire le disputait à la qualité de l'interprétation, l'affrontement verbal céda peu à peu la place à une scène d'amour à la limite du pornographique.

Remo était à la fois incrédule et horrifié. Tout ce qu'il voyait et entendait ressemblait si peu au Maître de Sinanju...

Soudain, une voix familière cria depuis une grue dressée au-dessus du plateau :

— Coupez ! Génial ! Nom de Dieu, qu'est-ce que je suis bon !

Remo leva les yeux et reconnut Quintly Tortilli. La plate-forme sur laquelle il était juché redescendit lentement et lorsqu'elle toucha terre une nuée d'assistants l'attendaient.

Remo s'approcha aussitôt.

— Bon sang, vous allez m'expliquer ce qui se passe ici ? demanda-t-il au cinéaste.

Tortilli entendit la question et se retourna.

— Remo ! s'écria-t-il avec enthousiasme. Comment va ?

Il fit pivoter sa casquette de base-ball sur son crâne avant de répondre :

— C'est tout bête : Arlen vient de me repasser le flambeau. Je reprends le tournage en direct.

Derrière lui, Arlen Duggal, les yeux creusés par la fatigue, les traits tirés, semblait pourtant rayonner de bonheur.

— Mais... Vous avez déjà un film en cours à Seattle, non ? fit Remo atterré par cette nouvelle.

— Oh, ça ! C'était rien, un caprice. J'adore faire enrager mon agent.

— Pas seulement lui, on dirait, répliqua Remo d'un ton acide. Pourquoi ne m'avoir pas dit ça plus tôt ?

— Mais parce que je n'en savais rien, assura Tortilli. Enfin, c'est-à-dire que je savais que j'en étais le réalisateur, mais je ne savais pas que c'était le film écrit par votre ami Chiun ; du moins, jusqu'à ce que vous mentionniez son nom dans la limousine sur le trajet de l'aéroport aux studios.

— Bon, mais pourquoi n'avoir rien dit alors ?

— J'allais le faire, c'est vrai, mais les gens ont la fâcheuse tendance de tomber raides morts autour de vous, voyez ? Alors, comment dire... ?

— C'est bon, ne dites plus rien. Laissez tomber.

À cet instant, il aperçut le Maître de Sinanju à l'autre bout du plateau.

Laissant le cinéaste à ses explications vaseuses, il rejoignit le vieux Coréen, qui avait renoncé à sa tenue de généralissime-agent de police pour revêtir un sobre kimono en lamé or.

— Pas de bombe, cette fois ? persifla ce dernier.

Remo répondit à la question en écartant les bras d'un air las.

Le Maître de Sinanju hocha la tête, mais il ne semblait pas beaucoup s'intéresser à Remo. Tous ses regards allaient à Quintly Tortilli et Arlen Duggal.

— Vous pourriez au moins faire semblant d'être content de me voir, se plaignit Remo. C'est à peine si on s'est croisés tous ces temps-ci.

— Dois-je te rappeler que la dernière fois que cela s'est produit, tu as tenté de m'écraser, répliqua le vieil Asiatique d'un ton détaché, en continuant d'ignorer son disciple.

Soudain, son visage parcheminé se plissa dans une expression d'intense déception ; comme si toute la détresse du monde venait de fondre sur sa frêle silhouette. Remo se retourna et vit Tortilli et Duggal qui quittaient le plateau. Ce n'est que lorsqu'ils furent hors de portée de regard que le Maître de Sinanju parut vraiment réaliser la présence de Remo.

— Tiens, on dirait que vous vous êtes aperçu que j'étais là ! persifla ce dernier.

— Cesse donc ces enfantillages, fit le Maître de Sinanju d'un ton sec.

Après la scène du parking et voulant éviter un nouvel accrochage qu'il savait perdu d'avance, Remo renonça à discuter. Et la vérité, c'est qu'il avait plaisir à revoir Chiun. Et cela même si le vieux Coréen avait l'esprit ailleurs.

— Vous avez abandonné votre costume, à ce que je vois, reprit-il, plein de bonne volonté.

— Le génie Tortilli m'a dit que mon uniforme ne faisait pas authentique, expliqua Chiun.

Remo fronça les sourcils, incrédule.

— Le quoi Tortilli ?

— Le génial réalisateur de mon film, répéta avec une jubilation évidente le Maître de Sinanju. Tu ne sais par quoi je suis passé avec son assistant, ce Arlen Duggal ! Enfin, c'est terminé maintenant.

Il ajouta, le regard brillant :

— Le génie Tortilli m'a dit aussi que la caméra m'aimait.

— Que quoi ? Mais qu'est-ce que vient faire ce " génie " à tout bout de champ, s'agissant de ce crétin de Tortilli ? s'énerva Remo qui, malgré ses bonnes résolutions, sentait qu'il était sur le point d'exploser.

— C'est ainsi que son entourage qualifie ce crétin comme tu dis, rétorqua le Maître de Sinanju sur un ton pincé.

— Voyons, Petit Père, à Hollywood, tout le monde est un génie !

— Non, je n'ai entendu appliquer ce mot qu'à mon seul réalisateur et, crois-moi, toujours prononcé avec beaucoup de conviction et de sincérité.

— De sincérité, vraiment ? ironisa Remo. Mais c'est une notion qui n'a pas cours à Hollywood...

Soudain, le Maître de Sinanju leva la main.

— Chut ! dit-il. Tu as entendu ?

— Qu... quoi ?

— Écoute...

Remo tendit l'oreille d'un air inquiet, mais n'entendit rien en dehors des bruits habituels d'un plateau de cinéma.

— Je n'entends rien, murmura-t-il après quelques secondes.

— Là ! siffla le vieux Coréen en piquetant du bout de son ongle acéré la poitrine de son disciple. Le léviathan se réveille ! Ah ! c'est un monstre terrible, Remo. Le dragon de la jalousie !

— Ce n'est pas drôle, Petit Père !

— Je suis d'accord, admit Chiun. Ta jalousie envers le génie Tortilli est un problème très sérieux. Presque aussi sérieux que ta jalousie à l'égard de mes talents d'écrivain.

Remo secoua la tête d'un air découragé.

— Laissez tomber, d'accord ? Je ne veux plus me risquer sur ce terrain-là avec vous.

— Comme tu voudras.

— Tant mieux, dit Remo. Au fait, reprit-il après une légère pause, vous ne m'avez pas dit ce que votre génie personnel avait prévu pour vous ?

Le Maître de Sinanju plissa exagérément ses yeux noisette.

— Je te le dis si tu promets de ne pas être jaloux.

— C'est bon, vous avez gagné, je m'en vais !

Comme il tournait réellement les talons, le Maître de Sinanju le retint en l'agrippant par le poignet.

— Le génie Tortilli m'a attribué une place merveilleuse dans le film, lui confia-t-il alors sur le ton de la conspiration. Il m'a expliqué que c'était un endroit crucial pour tout acteur qui fait ses débuts au cinéma.

Il va m'installer en salle de montage.

Sur le moment, Remo se demanda si c'était une plaisanterie. Mais lorsqu'il vit l'enthousiasme débordant qui illuminait le visage du vieil homme, il comprit qu'il était sérieux.

— C'est Tortilli qui vous a dit ça ?

Le Maître de Sinanju acquiesça d'un signe de tête, la calotte chauve de son crâne brillant à la clarté d'un projecteur.

— Il a dit que mes scènes y seront traitées en priorité, ajouta-t-il fièrement.

Remo hésita un instant à lui dire la vérité, mais le vieil Asiatique semblait tellement ravi qu'il décida finalement de le laisser savourer son heure de gloire.

— Je suis ravi pour vous, Petit Père, dit-il.

Le ton était chaleureux, et le Maître de Sinanju soupira d'aise.

— Je pourrais peut-être convaincre le génie Tortilli de t'admettre dans cette salle réservée aux stars. Évidemment, tu figurerais en deuxième place à l'affiche, s'empessa-t-il d'ajouter.

— Une star dans la famille, c'est suffisant, fit valoir Remo.

— Tu as probablement raison, admit le Maître de Sinanju. Un acteur-écrivain brillant, c'est déjà beaucoup.

— À propos d'écriture, j'ai entendu tout à l'heure un flot d'obscénités qui, si j'ai bien compris, s'inscrivent dans le dialogue de votre film. Je dois dire que tant de jurons à la seconde, ça m'a laissé rêveur. C'est vous qui avez écrit ça ?

Chiun secoua négativement la tête.

— Le génie Tortilli a fait faire quelques retouches au texte original. Il assure que le spectateur a besoin d'une grande proximité avec le vocabulaire de ses héros et qu'il faut sacrifier au réalisme du langage contemporain.

— Smitty devrait apprécier la note réaliste, commenta Remo.

Le vieux Coréen fronça les sourcils.

— J'espère que tu n'as encore rien dit à l'Empereur Smith ? s'enquit-il d'un air inquiet.

— Bien sûr que non, répondit Remo. Je ne me serais pas permis : c'est votre œuvre, après tout.

Le Maître de Sinanju hocha la tête d'un air approbateur.

— C'est bien, dit-il. Il sera honoré quand le film sortira sur les écrans, car la gloire qui auréolera mon auguste personne rejaillira sur lui.

— En tant que directeur d'une organisation ultra-secrète travaillant hors des cadres de la Constitution, je suis sûr qu'il appréciera, ironisa Remo.

Approuvant d'un ultime hochement de tête, le Maître de Sinanju fit claquer une manche pagode de son kimono et, sans ajouter un mot, quitta le plateau dans la même direction que Tortilli et Duggal.

— L'heure n'est pas loin où il ne fera pas bon s'appeler Quintly Tortilli, marmonna Remo.

Il tourna les talons à son tour et s'apprêtait à gagner lui aussi la sortie lorsqu'il repéra un manuscrit abandonné sur un tabouret. Sur la couverture cartonnée, on pouvait lire : L'Ombre de l'assassin (Projet Taurus # K 128).

Il s'arrêta et jeta un regard autour de lui. Il n'y avait personne dans les environs immédiats. Il y avait surtout trop longtemps que sa curiosité était aiguisée, le Maître de Sinanju ayant fait le secret autour de son scénario.

— Oh, et puis pourquoi pas !

Il s'empara du manuscrit, le roula en tube et le fourra dans la poche arrière de son pantalon. Puis, d'un pas tranquille, il se dirigea en sifflotant vers la sortie.

*
* *

Seul dans la pénombre de son bureau de Folcroft, Harold Smith tentait avec l'aide des puissantes unités centrales de CURE de recouper des listes de noms et de numéros de téléphone à Hollywood, lorsque la sonnerie de la ligne directe avec la Maison-Blanche retentit. Sans interrompre son travail de fourmi, il sortit le téléphone d'un tiroir de son bureau.

— Oui, monsieur le Président, dit-il sèchement.

La voix enrouée à l'autre bout de la ligne était paniquée.

— Ils sont ici, Smith, murmura le chef de l'Exécutif.

Le directeur de CURE se redressa dans son fauteuil.

— Je vous demande pardon.

— Ils sont ici ! répéta le Président. À la Maison-Blanche !

— Pardonnez-moi, mais qui est là ? interrogea le directeur de CURE, dont l'inquiétude allait croissant maintenant.

— Je n'en sais rien ! répondit le Président d'une voix vraiment suppliante. Ça pourrait être n'importe qui. Les Indonésiens, les environnementalistes, les gays, les Chinois, qu'est-ce que j'en sais ! Ils sont tous furax contre moi, pour une raison ou une autre. Personne ne m'aime, gémit-il pitoyablement.

— Monsieur le Président, je vous en prie, reprit Smith en s'efforçant de rester rationnel. Écoutez, pourquoi ne commencez-vous pas par...

— Ma femme ! coupa le Président. C'est elle qui est derrière tout ça !

Depuis le premier jour, elle essaye de m'évincer. Elle a toujours menacé de faire un coup d'État, mais je pensais qu'elle aurait au

moins eu la décence d'attendre que je m'absente de Washington pour lancer l'offensive.

À cet instant, Smith entendit une série de bruits sourds dans l'écouteur.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Des coups de feu ! paniqua le Président. Qu'est-ce que je fais, Smith ? Mon Dieu, je les vois. Ils traversent la pelouse.

Le chef de l'Exécutif semblait sur le point de fondre en larmes.

— Mais enfin qui traverse la pelouse ? insista Smith.

Trop tard. La communication avait été interrompue.

Rapidement, Smith essaya de rétablir le contact. Après quelques secondes, le téléphone situé dans la chambre Lincoln se mit à sonner, mais personne ne répondit.

Smith raccrocha, et se tourna aussitôt vers son ordinateur. Il n'avait pas plus tôt posé les doigts sur son clavier à effleurement qu'un signal l'alerta d'une nouvelle situation de crise.

Les unités centrales de CURE avaient intercepté des dizaines et des dizaines de messages et de memos échangés sur l'Internet. Les lignes informatiques de la CIA à la NSC, du Pentagone au Capitole, du FBI à la NSA, étaient saturées. Il ne fallut pas longtemps à Smith pour comprendre le sens de tous ces messages désespérés : la Maison-Blanche était assiégée.

S'efforçant au calme, le directeur de CURE essaya de comprendre ce qui se passait exactement, mais les premiers éléments qu'il avait sous les yeux étaient encore très flous. Le drame était trop récent. Tout ce qu'il put glaner fut qu'une force inconnue avait pénétré dans l'enceinte de la Maison-Blanche. Un e-mail émanant des services secrets indiquait de lourdes pertes parmi les agents chargés de la sécurité du Président.

Il avait la main posée sur le téléphone bleu lorsque celui-ci se mit à sonner.

— Quelles nouvelles, Smitty ? demanda Remo.

— Remo, je n'ai pas que très peu de détails, mais la Maison-Blanche vient d'être assaillie.

— Vous plaisantez ?

— Franchement, Remo, s'impatienta Smith, vous me croyez capable de ce genre de canular ?

Il pianotait rapidement sur son clavier tout en parlant.

— Je vais vous arranger un vol depuis la base de l'Air Force à Edwards.

Rendez-vous là-bas aussi vite que possible.

— C'est comme si j'y étais, dit Remo, avant de raccrocher aussitôt.

C'était probablement une des conversations les plus brèves qu'il avait jamais eues avec le directeur de CURE depuis qu'il était entré

dans l'organisation.

*
* *

Le premier souci des Marines et des services secrets fut d'évaluer au mieux la situation.

La priorité était de tenir autant que possible le couple présidentiel – la First Lady, présente lors de l'assaut, était aussi concernée – à l'écart du danger.

Une belle idée, qui s'écroula cependant dès les premières minutes, quand les assaillants réussirent à prendre position à l'intérieur même de la résidence.

L'option suivante consistait à évacuer le Président et son épouse. Elle ne s'avéra malheureusement guère plus réaliste que la première, l'ennemi ayant coupé tous les accès. Même l'ascenseur de secours, qui conduisait des quartiers privés du Président au sous-sol, était aux mains de ces supposés terroristes. On eût dit que ces diables d'hommes connaissaient toutes les possibilités de repli stratégique prévues pour assurer la protection de l'occupant des lieux.

Pistolet au poing, les commandos chargés de la sécurité du site et de son prestigieux locataire, ceux qui étaient encore en vie du moins, se replièrent dans les quartiers privés du Président afin de resserrer le périmètre de défense. Là, ils furent accueillis par quelque chose d'encore plus effrayant que l'armée de terroristes brandissant des fusils d'assaut avec laquelle ils venaient d'échanger des tirs en rafales.

— Nom d'un chien, mais qu'est-ce que c'est que ce boucan ? hurla la First Lady, comme les hommes armés sortaient de l'ascenseur et s'agglutinaient dans le couloir.

Ses petits yeux de cochon furieux transperçaient comme deux poignards quiconque osait croiser son regard.

— La Maison-Blanche est attaquée ! hurla un des agents des services secrets tandis que les autres bloquaient le circuit électrique de l'ascenseur afin de couper la route à d'éventuels poursuivants.

— Oh, mon Djeu ! s'écria la First Lady. Ils savent pour les élections !

— Non, madame, en fait, il s'agirait plutôt... commença un Marine.

Mais il s'interrompit, voyant que la First Lady ne l'écoutait pas. Elle courait dans le couloir, faisant voler autour de son visage trop fardé ses cheveux argentés et pourtant empoissés d'une épaisse couche de laque.

— Je veux que vous me protégiez, hurlait-elle, vous m'entendez ? Ne laissez personne entrer ici !

Elle disparut dans la bibliothèque, et quelques secondes plus tard, le bruissement régulier du destructeur de documents – un bruit familier à tous ceux qui travaillaient à la Maison-Blanche, quels qu'en fussent les locataires – se fit entendre dans le couloir.

Les hommes avaient l'intention de suivre à la lettre le dernier ordre donné par la First Lady. Ils mourraient plutôt que de laisser qui que ce soit franchir leur ligne de défense. Ils n'allaient pourtant pas tarder à se rendre compte, sans en comprendre la raison, que les forces d'invasion avaient stoppé leur offensive au rez-de-chaussée de la Maison-Blanche.

Et tandis que le sang des uns et des autres rougissait les vertes pelouses du 1600 Pennsylvania Avenue, Washington DC, le plus étrange temps mort de l'histoire de l'Amérique débuta.

*
* *

Reginald Hardwin était assis au bureau du président des États-Unis.

Croisant les jambes, il remarqua une déchirure au genou de son pantalon impeccablement repassé ; il avait dû s'accrocher au moment où il s'était accroupi le long des grilles pour se protéger de l'explosion.

Il avait acheté ce pantalon avec ses premiers cinq millions de dollars. Et quoiqu'il fût riche maintenant, il ne pouvait s'empêcher de considérer cet accroc à son pantalon avec une mentalité de pauvre. Après tout, pauvre, il l'avait été longtemps, trop longtemps.

— Cinq cents dollars ! laissa-t-il échapper d'un ton contrarié en fourrant un doigt à travers le tissu déchiré.

— Qu'est-ce vous dites ? fit une voix dans l'écouteur de son portable.

C'était une voix autoritaire, quoique sans excès : celle d'un négociateur du FBI.

— Rien, dit Hardwin en retirant son doigt de l'accroc, redevenant du même coup Reginald Hardwin le terroriste. Sinon que je tiens en otage votre Président et sa femme. Mes hommes bloquent toutes les issues. Ils n'ont aucun moyen de quitter la résidence.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda calmement le négociateur.

Hardwin eut un sourire. Il jouait son rôle avec panache. Il était bon pour l'Oscar de l'interprétation masculine.

— Nous aurons le temps de reparler de tout cela plus tard, fit-il en jetant un coup d'œil à sa montre. Mes hommes sont sur le point de relâcher tous les employés de la Maison-Blanche capturés au cours de notre raid.

Vous devriez les voir arriver sur votre droite...

Il y eut un court instant de silence.

— Je les vois, dit le négociateur.

Hardwin sourit à nouveau et posa sa main droite à plat, délicatement, sur le bureau du Président.

— Vous seriez bien avisés de ne pas leur tirer dessus, ajouta-t-il avec une pointe de malice.

— Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! hurla le négociateur.

La conversation s'interrompit tandis que la centaine d'employés et plus de la Maison-Blanche descendaient la longue allée menant à l'entrée de la 15^e rue.

Hardwin inspectait ses ongles quand le négociateur du FBI reprit :

— Et les blessés ? Il faudrait que nous puissions les faire évacuer ou au moins leur prodiguer les premiers soins.

— Nous nous en occuperons en temps voulu.

— Mais c'est extrêmement dangereux, vous le savez bien, il n'y a qu'un médecin qui puisse juger de leur état.

— Agent Ployer, vous croyez vraiment que je vais laisser un ou plusieurs de vos hommes pénétrer jusqu'ici, déguisés en urgentistes ? Vous croyez peut-être que je suis stupide, c'est ça ?

— Vous ne l'êtes pas, et croyez bien que je le regrette, dit le négociateur.

Hardwin sourit.

— C'est très gentil à vous de mentir, mais nous savons tous les deux que vous pensez que je suis stupide. Il est vrai que je me trouve dans la résidence la plus célèbre du monde, cerné par le FBI, les Marines et les services secrets. Qu'est-ce que je peux bien vouloir ? C'est ce que vous vous demandez bien sûr. Comment puis-je espérer ne serait-ce qu'une seconde parvenir à mes fins et m'en sortir ? Allons, dites-le que vous me trouvez stupide, agent Ployer. Je vous en prie, soyez honnête. J'aime l'honnêteté.

L'agent du FBI y réfléchit à deux fois avant d'admettre la chose.

— Disons je pense que vous pourriez être plus intelligent, dit-il finalement.

— Voilà. Vous voyez que ça n'est pas si difficile, répliqua Hardwin d'un ton encourageant. J'apprécie votre honnêteté. Vous allez découvrir que je ne suis pas une brute sanguinaire. Comme dans le cas des autres otages, les blessés vous seront rendus ; c'est-à-dire si j'ai votre parole que mes hommes peuvent approcher sans risque.

Sans hésiter cette fois, le négociateur répondit :

— Je m'y engage personnellement.

— Parfait. Nous venons de faire un premier pas tous les deux dans le sens d'une confiance mutuelle.

Reginald Hardwin l'acteur cabotinait à loisir. Il gardait un parfait sang-froid. Il n'avait pas à hurler ses ultimatums, ni à surenchérir dans

la menace : Reginald Hardwin le terroriste était un modèle du genre.

— Qui êtes-vous ? demanda l'agent Ployer.

— Je suis celui qui a semé la terreur à New York. Gardez bien cela à l'esprit, et souvenez-vous du Regency Building.

Il marqua une pause, puis, la voix posée, toujours aussi maître de lui, il conclut :

— À plus tard, agent Ployer. Je vous rappellerai.

Il mit fin à la conversation, posa ses deux mains à plat sur le bureau et sourit triomphalement.

— Début de l'acte deux, marmonna-t-il pour lui-même.

Songeant à son mystérieux employeur, il jeta un regard circulaire dans la pièce. Il la trouva plus grande que dans les films. Par la fenêtre, il aperçut deux de ses hommes qui gardaient le patio menant à la roseraie.

Il ramassa son téléphone portable et composa rapidement le numéro désormais familier, suivi d'un numéro de poste.

— Salomon, Raithbone & Schwartz, fit une voix féminine d'un ton guilleret. Bureau de M. Leffer.

— Passez-moi Bernie, dit Reginald Hardwin l'acteur.

CHAPITRE XIII

Les aéroports internationaux de Washington National et de Dulles avaient été fermés jusqu'à nouvel ordre, ainsi que tous les aéroports municipaux de l'État. Le Maryland faisait l'objet des mêmes mesures, et la zone de " non-survol " s'étendait jusqu'en Virginie Occidentale. En fait, dans un rayon de cent cinquante kilomètres autour de Washington, les seules autorisations accordées concernaient les appareils militaires.

Le vol au départ de la base d'Edwards en Californie avait conduit Remo directement jusqu'à la base de l'Air Force de Bolling, où un hélicoptère de l'armée l'attendait, qui l'avait déposé quelques minutes plus tard au cœur de la capitale, près de l'Ellipse, à l'angle de Constitution Avenue et de la 15^e rue.

Derrière lui, le monument à Washington se découpait à contrejour contre le ciel pâle. Les projecteurs qui illuminaient d'ordinaire le grand obélisque avaient été éteints. En pareil cas, les drapeaux américains qui entouraient le monument auraient dû être en berne, mais l'heure était à la crise, et non au respect de l'étiquette ou du cérémonial protocolaire.

Dans l'obscurité, les drapeaux claquaient follement au vent soulevé par les pales de l'hélicoptère. Comme l'appareil redécollait et mettait le cap vers le sud sous la pluie, Remo courut dans la direction opposée.

L'Ellipse grouillait de monde, principalement des officiels et des policiers. Des cartes et des plans d'architecte recouverts d'un film imperméable s'étaient étalés sur les capots des voitures. Les questions et les ordres fusaient de part et d'autre.

En approchant, Remo subtilisa un badge sur le revers de la veste d'un agent du FBI un peu distrait. Puis, tout en continuant de marcher vers ce qui ressemblait à un poste d'état-major improvisé, il fixa le badge argenté sous l'encolure de son tee-shirt.

— Je vous le répète pour la énième fois, c'est le FBI qui contrôle les opérations ici, insistait un grand costaud vêtu d'un imperméable marron, qui tenait à la main une carte touristique de la ville à moitié trempée.

— Ici, peut-être, mais pas là-bas, corrigea un autre d'un ton hargneux en désignant la Maison-Blanche d'un petit signe de tête.

Il portait un costume noir impeccable et une oreillette façon " bodyguard ".

— Ce qui se passe là-bas, crut-il bon de préciser, est du ressort des

services secrets.

Un colonel des Marines en uniforme allait intervenir quand Remo demanda d'une voix tendue :

— Où en sommes-nous à l'heure qu'il est ?

Les trois hommes se tournèrent vers lui d'un même mouvement. Le directeur-adjoint du FBI remarqua le badge qu'il portait et grogna :

— Si vous travaillez pour le FBI, vous travaillez pour moi, alors vous la bouclez !

— Dans ce cas, je ne suis pas du FBI, dit Remo.

Le directeur-adjoint n'eut pas le temps de répondre ; il sentit un léger déplacement d'air – résultat d'une série de mouvements plus rapides que les éclairs qui zébraient le ciel de la capitale –, et avant qu'il ne comprenne comment, il sentit sur sa langue le contact du métal argenté du badge son agent, ou soi-disant tel. Du bout d'un doigt, celui-ci donna une petite tape sur la bouche de son patron, ou soi-disant tel, et c'est au fond de sa gorge cette fois que le malheureux éprouva la même sensation désagréable.

Remo se tourna vers le colonel des Marines et l'agent des services secrets et reposa sa question :

— Où en sommes-nous à l'heure qu'il est ?

Les deux hommes regardèrent le directeur-adjoint du FBI qui sautillait sur place, une main serrée autour de son cou, au bord de l'asphyxie. La forme du badge était clairement visible sous la peau distendue et, tout en fourrant les doigts de sa main libre dans sa bouche pour tenter d'extraire le corps étranger, il toussait à fendre l'âme.

— Une force ennemie d'origine inconnue a pris d'assaut la Maison Blanche, s'empressa de répondre cette fois l'agent des services secrets.

Nous avons subi de lourdes pertes. Le Débile et la Harpie sont à l'intérieur.

Remo imagina qu'il s'agissait des nouveaux noms de code du Président et de la First Lady.

— Ils sont en vie ?

— Jusqu'à présent, oui, répondit le colonel. Ils sont réfugiés au premier étage, dans leurs appartements privés. Nous sommes bien sûr en contact avec nos agents qui ont assuré leur repli.

— Pourquoi est-ce que vous ne passez pas par les sous-sols ? s'étonna Remo qui savait que les bureaux de la Maison-Blanche s'enfonçaient bien au-dessous du niveau de la rue.

— Parce que les terroristes semblent connaître les lieux aussi bien que nous, expliqua l'agent des services secrets. Ils ont bloqués toutes les issues. Vous vous souvenez de cette explosion à Manhattan, l'autre jour ?

— Quel rapport avec ce qui se passe ici ?

— Leur chef y a fait allusion quand il était en ligne avec le négociateur du FBI. Il a dit : “ Souvenez-vous du Regency ”, ou quelque chose comme ça.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Remo.

— C'est le nom de l'immeuble de bureaux qu'ils ont fait sauter. Nous nous sommes aussitôt fait faxer ici un double du rapport d'enquête préliminaire du FBI à New York. Ils ont utilisé du plastic pour détruire un étage entier de l'immeuble.

— Ce qui signifie que la Maison-Blanche est peut-être déjà truffée d'explosifs, ajouta le colonel des Marines.

Et qu'on est dans l'impasse, conclut à regret l'agent des services secrets.

La pluie dégoulinait sur son visage, accentuant encore son air navré. Remo jeta un coup d'œil autour de lui. Les environs grouillaient de flics de toutes les polices américaines. Il regarda la grille de l'autre côté de la rue, nota les nombreux barreaux manquants aux endroits où les terroristes avaient fait une percée, et une froide colère l'envahit, qui lui noua l'estomac et lui fit serrer les poings.

— Combien d'hommes ? demanda-t-il d'un ton glacial.

— On ne sait pas au juste, avoua le colonel des Marines. Je dirais : plusieurs dizaines.

Remo se tourna vers l'agent des services secrets, qui regardait dans le vide, visiblement désemparé.

— Mettez-vous en contact avec la morgue du district, ordonna-t-il. Demandez-leur de préparer quelques dizaines de housses mortuaires.

Là-dessus, il se fondit dans la foule des forces de l'ordre de tous poils et disparut tel un fantôme dans la grisaille et la pluie.

— Bon Dieu, qui était ce type ? demanda l'agent des services secrets quand il fut parti.

— Je n'en sais rien, répondit le colonel des Marines Rien du tout.

Il ajouta, en réprimant un petit frisson :

— Mais vous feriez mieux de passer ce coup de fil à la morgue.

*

* *

Confortablement installé dans sa Silver Seraph, Bruce Marmelstein sortait de sa séance d'UV hebdomadaire et regagnait les studios Taurus en sirotant un scotch quand une série de vibrations émanant de son portable vint interrompre la douce quiétude de cet univers feutré.

La voix inquiète de Hank Bindle cingla dans le haut-parleur.

— Bruce, branche les infos tout de suite !

Marmelstein posa son verre d'un air contrarié et grommela, en se penchant vers le tableau de commande :

— J'aime pas les infos. Qu'est-ce que tu veux que je regarde ?

L'image apparut sur le petit écran couleur.

— Voilà, c'est fait, dit Marmelstein en roulant des yeux las. Et maintenant, quelle chaîne ?

— Bon sang, n'importe laquelle ! CBS, NBC, ce que tu voudras. Elles diffusent toutes la même chose de toute façon.

Marmelstein sélectionna l'antenne locale de CBS et aussitôt, une image de la Maison-Blanche apparut à l'écran. La résidence était plongée dans l'obscurité.

— Ils ont oublié de payer la note d'électricité ou quoi ? demanda Marmelstein, rigolard.

— C'est la stratégie des terroristes.

— Oh, fit distraitement Marmelstein.

Il avala une gorgée de scotch.

— Les terroristes qui ont investi la Maison-Blanche, insista Hank Bindle.

— Quoi ?

— Je parle quand même pas chinois ! Un groupe de terroristes armés vient de s'emparer de la Maison-Blanche, nom de Dieu ! Le Président et sa femme sont piégés à l'étage. Le scénario ne te dit rien ?

Bruce Marmelstein fit un effort pour réfléchir, et soudain une expression d'effroi déforma son visage.

— *Die Down IV* ! s'exclama-t-il, horrifié.

Il reporta aussitôt son attention sur l'image à l'écran.

— C'est une catastrophe ! se lamenta Bindle. Tout y est : l'invasion, un Anglais à la tête du groupe terroriste, et j'en passe !

Marmelstein sentit son estomac se nouer.

— Je crois que j'ai envie de gerber, dit-il d'une voix nauséuse.

Le chef des terroristes a parlé au FBI. Bruce, il a fait allusion à New York.

Marmelstein régurgita son scotch par le nez.

— Le Regency ? hoqueta-t-il.

— Je suis comme toi : j'en reviens pas non plus, reconnut sombrement Bindle.

— C'est du viol de copyright ! Je ne vois qu'une stratégie : les traîner en justice ! J'appelle nos avocats...

— Non, le problème est bien plus grave, insista Bindle.

Il éclata brusquement en sanglots et ajouta d'une voix larmoyante :

— Je crois qu'on risque la prison, Bruce.

— Mais on n'y est pour rien, ce coup-ci, geignit Marmelstein d'un ton pitoyable. Il a pas touché un sou pour faire ça. On pourrait le prouver, non ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'il ne va pas s'arrêter maintenant, il est bien parti pour continuer, qu'on paye ou non, sanglota Bindle de plus belle.

— Hein ? Tu crois qu'il ferait ça, gratis ?

— J'en sais rien, il a peut-être cru qu'on avait besoin d'un petit coup de pouce supplémentaire.

— Ouais, ben, il aurait mieux fait de faire son boulot correctement. On a payé une fortune pour faire péter les studios et total, qu'est-ce qu'on a eu ? Des vitres cassées et un tas de vieux décors pulvérisés ! Putain...

— Je vais organiser une rencontre, dit Bindle, brusquement rasséréné par cette décision catégorique.

— Tu oublies le vieux et son acolyte. Tu as vu ce qu'il a fait de nos bureaux !

— Rien à craindre. Personne ne les a vus depuis un moment.

— T'es sûr qu'ils sont partis ?

— J'en sais rien. Je l'espère... dit Bindle.

Il mit fin à la conversation. Marmelstein reporta ses regards sur l'écran du petit téléviseur.

— Oh, putain ! répéta-t-il, accablé par les images qui s'y déroulaient.

Il ouvrit le bar réfrigéré et se versa une grande rasade de scotch.

*
* *

Les projecteurs qui éclairaient d'ordinaire la façade de la Maison-Blanche étaient tous éteints. Les seules lumières qui permettaient d'y voir légèrement sur la pelouse gorgée d'eau provenaient des réverbères de la rue et des caméras de télévision massées derrière le cordon de police. Remo, cependant, y voyait comme en plein jour grâce à ses yeux éveillés à la lumière de Sinanju.

Il s'était glissé à l'intérieur du périmètre de protection par l'une des ouvertures pratiquées par les terroristes. Bien que le gazon fût détrempé, ses mocassins ne laissaient pas une seule empreinte derrière lui, et nul ne le vit progresser en direction de la résidence.

Il contourna la fontaine située sur la pelouse sud et se posta au milieu d'un bosquet de magnolias. Là, il repéra deux terroristes postés sous un grand frêne, étrangement décontractés. L'un d'eux, l'air désœuvré, cognait son fusil d'assaut contre le tronc de l'arbre, sans se soucier du fait que le canon pointait vers son estomac. De son ouïe aussi fine que sa vue était perçante, Remo surprit leur conversation murmurée :

— Qu'est-ce qu'on se fait chier ici ! soupira le premier.

— Peut-être, mais dis-toi au moins que tu pourras rentrer chez toi sans te casser la gueule parce les types de l'électricité t'auront coupé le courant pour cause d'impayé, répondit le second avec un haussement d'épaules.

— T'as raison, mais en même temps, je ne peux pas m'empêcher de penser que je pourrais ma carrière en faisant le pied de grue dans cette production de merde ! Crois-moi j'ai tenu de meilleurs rôles !

— Ah ouais ? Lesquels ?

La question devait à jamais rester sans réponse. Le terroriste entendit un bruit sourd et vit avec effroi l'arbre avaler littéralement son compagnon d'infortune. C'est du moins l'impression qu'il garda de cette seconde durant les quelques minutes qui lui restaient à vivre. Il eut un mouvement de recul horrifié et demanda d'une voix tremblante :

— Hé, vieux, t'es là ? Déconne pas...

Soudain, la panique s'emparant de lui, il voulut s'enfuir, mais au même instant, une apparition surgit du bosquet, un visage plutôt, réduit dans son champ de vision à deux yeux noirs brillants qui semblaient lui promettre un sort inéluctable. Et peu enviable. Il lâcha aussitôt son fusil et se plaqua les mains sur sa jolie petite gueule de jeune premier.

— Pas le visage, je vous en prie ! supplia-t-il pitoyablement.

— OK. Comme tu voudras, dit Remo.

Du bout des doigts, il lui porta un léger coup au niveau du cœur, lequel manqua un battement et cessa aussitôt toute activité. Le terroriste, figé sur place, bouche bée et l'air incrédule, s'écroula comme un pantin désarticulé.

Remo releva les yeux, fronça un sourcil inquiet et poursuivit sa progression furtive vers la résidence. Cinq autres terroristes se tenaient en haut des marches de pierre, à l'abri derrière les colonnes qui soutenaient l'imposant entablement du portique sud.

Remo se rapprocha au plus près, et prêta l'oreille à leurs propos.

— Ce n'est pas légal, ça, on s'est fait rouler ; moi en tout cas, je ne me jamais engagé pour les trois volets, se plaignait l'un d'eux.

— C'est presque toujours comme ça qu'ils font, lui répondit un autre. Au moment où ils mettent le pilote en chantier, ils ont déjà deux ou trois suites possibles dans leur carton. Et si ça marche, ils balancent tout de suite les productions suivantes. Faut croire que l'épisode de New York a dû faire un tabac.

Remo n'en croyait pas ses oreilles : un pilote ? une suite ? Ces types parlaient de l'attentat de New York et de leur prise d'otages comme s'il s'agissait des séquences d'une surproduction hollywoodienne !

Au même instant, dans un vacarme assourdissant de rotor, un

hélicoptère survola l'Ellipse. Les cinq plantons braquèrent immédiatement leur regard en direction de l'appareil ; Remo décida de mettre à profit cet instant d'inattention : il contourna la première colonne et s'avança jusqu'à la suivante ; là, il saisit un des terroristes de faction par le col et s'en débarrassa en un tournemain, au propre comme au figuré.

Dans un premier temps, ses quatre complices ne se rendirent compte de rien, puis une ombre attira leur attention et ils se retournèrent. Remo en saisit deux par la nuque et les précipita tête la première contre les colonnes.

Incrédules, les deux derniers échangèrent un regard effaré. Puis, très vite, leur professionnalisme reprit le dessus et l'un d'eux demanda à l'autre :

— Dis donc, c'est dans le scénar, ça ? Parce que si c'est pas le cas, moi j'exige cinq dollars de plus.

Remo secoua la tête d'un air consterné :

— Hé ! vous commencez à me fatiguer, les guignols ! Je ne sais pas s'il y a un syndicat des acteurs dans l'autre monde, mais vous n'allez pas tarder à avoir le renseignement...

*

* *

— Si vous voulez me virer, faites-le. Mais je vous rappelle que c'est moi qui vous ai trouvé cet engagement.

— Sans doute, mais sans mon talent, mon immense talent, jamais vous n'auriez pu décrocher ce rôle à Washington, corrigea Reginald Hardwin, confortablement installé dans le fauteuil présidentiel du bureau Oval.

— Voyons, Reggy, vous savez comme moi que le talent, ça rapporte tout juste de quoi acheter un timbre pour poster son CV ! New York, c'était de la gnognote à côté de ce que vous faites aujourd'hui.

Lorsque, deux jours auparavant, Hardwin avait engagé Bernie Leffer comme agent, il s'était bien gardé de lui révéler combien il avait touché pour son rôle au Regency Building. Sinon, comme tous les rapaces de son acabit qui sévissaient à Hollywood, il aurait réclamé sa part du gâteau.

— Il faut considérer ça comme un ballon d'essai, fit-il d'un petit ton faussement modeste. Comme un tournant dans ma carrière...

— Un tournant, mon cul, oui ! Washington, ça, c'est explosif ! Est-ce que vous avez la moindre idée de la couverture médiatique que ce truc est en train de déclencher ?

— Pas vraiment, non. Ça donne quoi, au juste ?

— Quoi, ils n'ont pas la télé à la Maison-Blanche ?

— Je ne regarde jamais la télévision, répliqua sèchement Reginald Hardwin où perçait le peu d'estime qu'il accordait à cet instrument de propagande débilisant et tout juste bon à abrutir les masses populaires.

— Ouais, ben, moi, je la regarde. Comme tous les Américains. Et je vais vous dire, Reggy : vous êtes partout. Le spectacle, c'est vous. Et je vais même vous dire mieux : il y a moyen de transformer l'essai. Vous pouvez devenir multimillionnaire !

— Vraiment ? releva Hardwin.

Il avait du mal à rester concentré maintenant. L'homme reprenait le dessus sur l'acteur et le terroriste.

— Nous vivons dans un monde où la célébrité est reine, rappela Leffer. On se fout de savoir pourquoi vous êtes célèbre, le tout, c'est de l'être. Vous autres, les Anglais, vous avez du mal à comprendre ça, mais c'est comme ça que ça marche ici, aux États-Unis. Alors, si vous voulez qu'il pleuve littéralement du fric au-dessus de votre tête, laissez-moi faire. La corde patriotique, c'est celle qu'il faut faire vibrer dans ce pays. Demain, je vous fabrique des tee-shirts et des autocollants disant : "Je hais Reginald Hardwin ", et on casse la baraque ! On peut faire aussi la même chose avec du Pq : les gens vont se battre pour se torcher le cul avec votre bobine entre les fesses !

Consterné pour le coup par ce qu'il venait d'entendre, Hardwin ne sut que bredouiller :

— Écoutez, Bernie, euh... on n'a jamais discuté de ça tous les deux, je...

— J'ai un appel sur une autre ligne, vieux. Je vous laisse. On en reparle, d'accord ?

Et Leffer mit fin à la conversation. Hardwin raccrocha. C'était le dixième appel qu'il passait à son agent depuis le début du siège de la Maison Blanche. Leffer l'avait évité les neuf premières fois, et Hardwin commençait à se demander si les choses allaient vraiment aussi bien qu'il voulait le lui faire croire.

Il se leva et, les mains dans le dos, quitta le bureau présidentiel pour se diriger vers la roseraie. Il fut surpris en chemin de ne pas voir ses hommes, tous des acteurs américains qu'il avait engagés à New York ou Los Angeles, à leurs postes comme ils auraient dû l'être.

— J'espère qu'ils ne vont pas me coller une de leurs foutues grèves dans les pattes maintenant ! grommela-t-il d'une voix tendue.

Son contact téléphonique lui ayant précisément indiqué où placer chacun d'eux, il passa immédiatement en revue les différents points stratégiques : aucun n'était plus gardé.

Lorsqu'il arriva au portique nord sans avoir repéré un seul de ses hommes, une sourde panique s'empara de lui. Il eut soudain

l'impression que toute la nation avait les yeux braqués sur lui, et sur lui seul, Reginald Hardwin.

D'une main tremblante, il fouilla dans ses poches et en tira son téléphone portable. Il était prêt à accepter n'importe quoi : un spot télé, une caméra cachée, n'importe quoi, pourvu que Bernie le sorte de cette galère.

— Solomon, Raithbone & Schwartz, que puis-je pour vous ?

— Hardwin à l'appareil. Passez-moi Bernie Leffer, il faut absolument que je lui parle de toute urgence !

À l'autre bout de la ligne, le ton de la secrétaire se fit aussitôt glacial.

— M. Leffer est avec un client, dit-elle. Il a demandé à ne pas être dérangé durant le reste de la journée.

— De la semaine, brailla une voix – celle de Bernie, à n'en pas douter – derrière elle.

— Quoi ?

Au même instant, il sentit son téléphone lui échapper des mains et il répéta :

— Quoi ?

Il bondit en arrière et écarquilla les yeux de stupeur. C'était réellement comme si son téléphone venait de prendre une vie autonome.

L'espace d'une seconde, il crut même le voir flotter devant ses yeux.

La première pensée de Hardwin fut que la Maison-Blanche était hantée et, de fait, un phénomène encore plus étrange se produisit alors qui parut confirmer cette folle hypothèse : la silhouette d'un homme, tel un spectre surgi du néant, parut se matérialiser autour du portable qui se balançait au bout de ses doigts.

— Il vous rappelle, jeta l'apparition d'une voix glaçante dans l'émetteur avant de refermer sa main autour de l'appareil qu'elle broya littéralement.

Puis la main se rouvrit et laissa tomber quelques débris sur le sol.

Terrorisé, Hardwin recula d'un pas, sa pomme d'Adam jouait au yoyo à un rythme endiablé, douloureux.

— Je vais vraiment rappeler ? demanda-t-il à l'intrus d'une voix chevrotante.

— Non, se contenta de lâcher l'inconnu.

— C'est bien ce que je pensais, avoua Hardwin.

Il tourna les talons et se mit à courir en direction du portique. Mais il n'avait pas fait cinq mètres qu'il se rendit compte qu'il n'avancait plus. Le spectre au regard terrifiant le maintenait au-dessus du sol, et il courait maintenant sur place, ses jambes pédalant frénétiquement dans le vide.

Comprenant à cet instant que ses chances d'en sortir indemne

étaient extrêmement faibles, pour ne pas dire inexistantes, Reginald Hardwin l'acteur fit la seule chose qui lui passa par l'esprit : il tenta de combattre la peur par la peur.

Pas la sienne, non, celle qu'il pouvait inspirer. Un rôle de composition pour lui, un contre-emploi en quelque sorte, mais une grave erreur d'interprétation...

— Laissez-moi ! Sur-le-champ, je l'exige ! ordonna-t-il de son ton le plus autoritaire, ponctuant sa réplique d'un ricanement méphistophélique façon génie du mal dans la deux cent cinquantième suite hollywoodienne du Diabolique Dr Mabuse.

— Comme il vous plaira, mon cher, répondit Remo, avec des accents carrément shakespeariens, lui.

Et, accompagnant son geste d'un mouvement ample, plein de théâtralité, il lâcha Reginald lequel, ses jambes continuant de mouliner furieusement dans le vide, fut aussitôt emporté par l'élan et alla s'écraser contre une des colonnes ioniques du portique.

Il se retourna, le nez en sang, et voyant que Remo s'approchait de lui, il supplia d'une voix paniquée, retrouvant d'instinct le registre qui lui était beaucoup plus familier :

— Nonnonnon ! Arrêtez ! Ou vous condamnez à mort votre Président. La résidence doit exploser dans une minute, et je suis le seul à pouvoir arrêter le compte à rebours.

— Hé, le clown, tu me fatigues avec ton scénario débile ! dit Remo.

S'il y avait une bombe là-dedans, figure-toi que je l'aurais sentie. Alors maintenant, tu vas me dire ce qui se passe réellement et tu arrêtes ton cinéma.

— Je veux un avocat, couina Hardwin, au bord des larmes.

— À l'heure qu'il est, tu ferais mieux de réclamer un croque-mort, ricana Remo. Qui t'a engagé ? Et ne me racontes surtout pas que c'est une voix au téléphone, celle d'un type que tu n'as jamais vu et qui te paie ton cachet en liquide par courrier, parce que je te garantis que tu vas le regretter !

Comme Remo venait de lui décrire exactement ce qui s'était passé, Hardwin considéra le risque qu'il y avait à mentir, étant entendu que s'il disait la vérité, la Mort refermerait instantanément sur lui ses doigts crochus. Dans le premier cas aussi d'ailleurs, il en avait l'intime conviction. Il coula un rapide regard à droite, puis à gauche, cherchant une troisième alternative, mais n'en voyant pas, il s'en tint à la stricte version des faits.

— Oh non, pitié, pas ce refrain-là ! grommela Remo après que le bouffon lui eut raconté la première partie du scénario. Qu'est-ce qu'il a dit ensuite ?

Hardwin risqua un sourire crispé :

— Eh bien, après que nous ayons fait sauter le Regency, il m'a

appelé pour... ça, expliqua-t-il timidement. Il connaissait très bien les lieux. Il m'a fait passer des plans et des croquis. Des détails que le grand public ne connaît pas. C'est lui qui a tout organisé pour les explosifs à New York, et aussi pour la grille ici tout à l'heure. Il semble qu'il entretienne des liens très étroits avec le milieu.

— C'est le cas de beaucoup de monde à Hollywood, non ? fit Remo, qui songeait à Steven Schoenberg et à ses contributions présidentielles.

Comprenant qu'il ne tirerait rien de plus de Reginald Hardwin, il s'approcha pour en finir, mais dans un sursaut, l'acteur s'écria :

— *Die Down IV* !

— Quoi ?

— Tout ça, insista Hardwin en écartant les bras pour désigner la Maison-Blanche et tout le périmètre. Tout ça fait partie de *Die Down IV*.

Toute une partie du film se déroule ici.

Remo fronça les sourcils d'un air interrogateur.

— Je croyais que *Die Down IV* s'inspirait de la tentative d'invasion à Hollywood l'année dernière, dit-il.

— C'est le cas, confirma Hardwin, mais il s'agit d'une réinterprétation de ces événements. Une extrapolation, si vous voulez. Mon contact ne m'a rien dit de tout ça. Je l'ai su par le bouche à oreille entre acteurs. Je ne sais pas si ça peut vous aider, mais je vous livre l'information en échange de la vie sauve.

Remo songea à Bindle et Marmelstein. Quintly Tortilli lui avait dit que *Die Down IV* était une production des studios Taurus, conçue pour casser la baraque avant le Memorial Day. Si le film et les récents événements étaient liés, alors – et au risque de ruiner la carrière de Chiun – les deux codirecteurs de Taurus allaient devoir lui fournir quelques explications.

Et ils avaient intérêt à ce qu'elles soient convaincantes...

Reginald Hardwin, souriant bêtement, prit le silence de Remo pour un accord tacite à sa proposition. Il se trompait. Et, quoiqu'il n'eût guère le loisir de mesurer toutes les implications de la dernière erreur de sa vie, il eut tout de même le temps de voir les mains qui allaient l'envoyer au paradis des stars se refermer autour de son cou. Des étoiles, il en vit beaucoup, mais malheureusement, aucune ne lui ressemblait. Puis, dans un ultime rayon de lumière aveuglante, qu'il prit pour celle d'un projecteur géant, le rideau retomba, et la nuit se fit devant ses yeux d'acteur promis à l'éternel anonymat des génies méconnus du 7^e Art.

CHAPITRE XIV

Quand Remo déboucha de la sombre cage d'ascenseur dans le couloir du premier étage de la Maison-Blanche, le premier réflexe des agents des services secrets fut d'ouvrir le feu. Pourtant, lorsqu'ils pressèrent sur la détente de leurs armes, il y eut un grand silence ; les index brassèrent de l'air, et la stupéfaction des hommes fut immense de constater qu'ils n'avaient plus rien dans les mains. En un battement de paupières, leurs armes se retrouvèrent soigneusement empilées sur la moquette, à côté de la porte d'ascenseur ouverte.

— Remo Barkman, ministère de l'Intérieur, dit Remo en présentant sa carte aux agents ébahis. Le rez-de-chaussée est sous contrôle en principe, mais vous allez me passer les lieux au peigne fin. Et jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire la fin de cette opération, je ne veux aucune communication radio avec l'extérieur.

Les hommes obéirent immédiatement et, à l'exception d'un petit groupe qui resta sur place pour assurer la protection du Président et de la First Lady, se déployèrent au niveau inférieur.

Détectant un bruit indéfinissable dans la bibliothèque, Remo s'en approcha, poussa la porte et fut stupéfait de découvrir la First Lady. Non pas que sa présence en ces lieux pût engendrer un quelconque sujet d'étonnement. Non, mais c'est ce qu'elle y faisait avec une énergie remarquable qui provoqua la réaction de l'Implacable : les pieds enfoncés jusqu'aux chevilles dans un tapis de minuscules bandes de papier, le front et les joues emperlés de gouttelettes d'une sueur au couleur de son fond de teint matifiant et anti-âge, elle broyait. Elle broyait même tout ce qui lui tombait sous la main.

— Qu'est-ce que vous voulez ? fit-elle sèchement quand Remo passa la tête par l'entrebâillement de la porte. J'avais demandé qu'on ne me dérange sous aucun prétexte !

— Je voulais juste m'assurer que vous alliez bien, madame.

— Vous trouvez que j'ai l'air d'aller bien ? répliqua la First Lady d'un ton acide tout en terminant de passer l'annuaire de New York DC au broyeur avant d'attaquer un livre de poésie de Walt Whitman qu'elle tenait dans l'autre main.

— Qui est là ? Je peux sortir maintenant ? fit alors une voix familière à l'intérieur d'un placard.

— Attends au moins que ton père ait eu le temps d'intervenir ! s'énerva la First Lady, qui s'acharnait à présent sur le livre de poésie dont elle essayait vainement d'arracher la couverture. Elle y parvint dans un brusque accès de rage et l'envoya rebondir contre la porte.

Comprenant le message, Remo ressortit la tête et, laissant la première dame du pays à sa fureur dévastatrice, il se dirigea vers la chambre Lincoln.

*
* *

La crise à Washington durait depuis des heures, et quoiqu'il fût plus de minuit, Harold Smith n'avait aucunement l'intention de quitter son bureau.

Bien calé dans son vieux fauteuil de cuir, les yeux lourds de fatigue, il continuait de prendre connaissance des dernières informations en provenance de la capitale quand le téléphone rouge de la Maison-Blanche retentit à côté de lui. Il sursauta, et prit aussitôt l'appel.

— Oui ? fit-il prudemment, comme s'il ne savait pas avec certitude qui pouvait être à l'autre bout de la ligne.

— Pas de panique, la Maison-Blanche vient de redevenir une cible potentielle pour les vendeurs d'armes chinois et les barons de la drogue sud-américains, proclama la voix familière de Remo.

— Ah, c'est vous ! soupira Smith. Tout est rentré dans l'ordre ?

— Je ne confierais pas ma fille à la bande de farceurs qui règnent ici, mais si vous voulez parler des terroristes, alors oui, ils sont hors d'état de nuire. Vous allez pouvoir envoyer la cavalerie. Donnez-moi seulement trois minutes pour ficher le camp d'ici.

— Le Président ? s'enquit le directeur de CURE.

— Il va bien. Il se cache dans un placard, pendant que Lady Macbeth se débarrasse du moindre bout de papier compromettant, de son dernier relevé de carte bleue aux chefs-d'œuvre de la littérature américaine du siècle passé.

Smith laissa échapper un profond soupir.

— Vous avez du nouveau concernant l'enquête proprement dite ? demanda-t-il.

— J'allais y venir, Smitty. Tenez-vous bien ! Il s'agit du même réseau que celui auquel nous sommes déjà confrontés.

— Qu'est-ce qui vous permet d'être aussi affirmatif ?

— Eh bien, toute la bande de terroristes était en possession d'une carte de membre de la SAG et, d'après leur chef, l'opération était une mise en scène destinée à assurer la promotion du prochain *Die Down*. Ah oui, j'oubliais : l'attentat perpétré à New York faisait aussi partie du même plan.

Si Remo s'attendait à provoquer un hoquet de surprise à l'autre bout du fil, il en fut pour ses frais.

— Je vais vérifier quelle maison de production s'occupe de ce film,

se contenta d'articuler, peut-être un peu plus lentement que d'habitude, signe d'une grande nervosité contenue chez lui, le directeur de CURE en se remettant à son clavier.

— Inutile, dit Remo.

Il prit une profonde inspiration et le temps d'adresser une courte prière à tous les dieux du panthéon coréen, les suppliant d'intervenir en sa faveur auprès du Maître de Sinanju.

— C'est Taurus, lâcha-t-il enfin.

— Autrement dit, Bindle et Marmelstein...

— Si vous permettez, Smitty, j'aimerais assez leur toucher deux mots à ce sujet, dès que j'aurais regagné Hollywood.

— Ils ont bien caché leur jeu, reconnu Smith. J'ai vérifié leurs appels téléphoniques depuis que vous leur avez rendu visite, et je n'ai rien trouvé. Si le cerveau qui a monté cette l'opération correspond avec ses contacts par téléphone, alors tout ceci a dû être planifié avant votre arrivée à Hollywood.

— Peut-être bien, concéda Remo. Mais, quoi qu'il en soit, c'est quand même ahurissant que ces deux crétins de Bindle et Marmelstein en arrivent à ces extrémités ! Tout ça pour pulvériser les scores du box-office...

Seul dans la pénombre de son bureau, Smith secoua la tête.

— C'est pas si étonnant que ça. La compétition entre les studios est féroce, Remo. Il faut savoir qu'un film à gros budget hollywoodien, c'est entre cinquante et cent cinquante millions de dollars, plus même parfois.

— Mais jusqu'où va-t-elle les entraîner, cette surenchère ?

— Ça, c'est la grande question, soupira Smith.

Puis, changeant de sujet, il enchaîna :

— On reparlera de tout ça plus tard. Pour l'instant, je préférerais que vous ne traîniez pas plus longtemps à l'intérieur de la Maison-Blanche.

— Une dernière chose, Smitty, dit Remo. Le cabotin qui a mené l'assaut ici m'a dit qu'il avait eu en main des plans de la résidence. Des informations précises, totalement inconnues du grand public... Alors, je me suis dit que nos généreux donateurs d'Hollywood les avaient peut-être achetés. À qui de droit, si vous voyez ce que je veux dire...

— Vous croyez réellement que le Président mettrait en péril sa sécurité personnelle pour récolter des subsides pour sa prochaine campagne ?

— Rien ne m'étonne plus, vous savez, Smitty. Je ne sais pas qui est derrière *Die Down IV*, mais je sais en revanche qu'il se passe rarement un été sans que Schoenberg ou un autre sorte un blockbuster.

— Je vais chercher dans cette direction.

— OK. Je file.

*
* *

CHAPITRE XV

Les rideaux étaient soigneusement tirés. L'éclairage réglé juste un poil au dessus du noir complet. Bindle and Marmelstein étaient des ombres dans la pénombre claustrophobique de leur bureau. Ils avaient édifié une barricade avec les deux moitiés du bureau de Bindle. Ils étaient accroupis derrière leur ligne Maginot, des bouteilles et des gobelets autour d'eux sur le sol.

Pendant longtemps, les seuls bruits furent les tintements des verres suivis de *slurps, slurps* satisfaits...

Comme les ombres s'allongeaient autour d'eux, Bindle finit par regarder nerveusement au dessus du bureau.

— T'es cinglé ? Marmelstein le plaqua au sol.

— Il faut que je pisse ! Bruce, se plaignit Bindle. Marmelstein mit une carafe en cristal dans les mains de son partenaire et lui souffla : Là-dedans !

Bindle prit la carafe de Waterford en hésitant.

— Il ne faudrait peut être pas rester ici, suggéra Bindle tout en vidant sa vessie. Il connaît notre bureau.

— Voilà pourquoi nous devrions rester ici, argumenta Marmelstein. S'il fait le lien entre l'affaire de la Maison Blanche et nous, il viendra nous chercher.

Bindle posa la carafe maintenant pleine. Il prenait soin de bien séparer ses activités.

— Mais pourquoi ne viendrait-il pas direct ici ? demanda-t-il, en fermant sa braguette.

— Oui, admit Marmelstein. Mais comme il sait que nous saurons qu'il vient, il pensera que nous ne serions pas assez stupides pour rester ici.

— Mais nous sommes ici, souligna Bindle.

— Ce qui prouve notre innocence, conclut Marmelstein.

— Arrête Bruce, gémit Bindle. Tu me fais mal. Il mit le cristal froid de son verre vide sur son front. Le bleu attrapé en se cognant à la vitre était caché par le maquillage.

— L'Amérique a une durée d'attention limitée. Pense à la génération MTV. Demain pas un ne se souviendra de l'affaire de la Maison Blanche. Pas même le SAV des émissions.

Mais Bindle n'était pas convaincu. Je ne sais pas, murmura le coprésident de Taurus. La Maison Blanche est plus ou moins célèbre, ou quelque chose du genre. Et s'ils n'oubliaient pas ?

— Hé ce n'est pas de notre faute, souffla Marmelstein en colère. OK nous avons fait sauter un petit étage dans un bâtiment minable de New York et tenté de libérer notre stress concernant notre studio. Mais pas plus.

— Mais cette histoire de New York pourrait les rendre fous.

— Nonnn, fit Marmelstein et du bourbon jaillit de son verre. C'était juste de la pub. Tout le monde peut le comprendre.

Bindle espéra que Remo était compris dans le "Tout le monde" de son partenaire. Il allait attaquer une nouvelle bouteille quand un doux tintement retentit dans le bureau extérieur. Leur ascenseur privé. Bindle se figea, une main sur le goulot de la bouteille.

— C'est lui siffla-t-il.

La peur les mit à genoux. En observant depuis les débris du bureau, ils virent une ombre se profiler derrière les portes en verre du bureau. Au bord de la syncope, ils s'attendirent au pire, c'est-à-dire à voir entrer Remo.

Brusquement, la porte s'ouvrit et une voix nasillarde lança d'un ton désapprobateur :

— Bordel, on se croirait dans un tombeau ici ! Hé, les gars, vous jouez un remake de La Momie avec Boris Karloff ou quoi ?

Une main actionna l'interrupteur sur le mur à côté de la porte, inondant brusquement la pièce sous un flot de lumière. Après force clignements et battements de paupières pour adapter leur yeux à l'intensité de l'éclairage, les deux producteurs reconnurent la silhouette de Quintly Tortilli.

— Éteignez ça, dit Bindle.

— Pourquoi ? Pour que le grand méchant loup ne vous trouve pas ? persifla le cinéaste.

Il portait un pantalon de sport jaune et une chemise vert émeraude.

— On ne serait pas obligés de se cacher si vous n'aviez pas fait ce que vous aviez promis de ne pas faire, répliqua Marmelstein tandis que Quintly Tortilli s'approchait. Pourquoi avoir tenté le coup de la Maison Blanche ?

Tortilli se percha sur un montant du bureau retourné et sourit largement avant de répondre :

— Et pourquoi est-ce que nous faisons tout cela, hein ? Le box-office, bien sûr !

— Le box-office ? s'indigna Bindle. Taurus Productions est au bord de la faillite, Quintly. Ce n'est pas un, mais dix films qu'il nous faudrait maintenant pour sortir de la merde où vous nous avez mis !

— Alors qu'il suffisait d'un seul, un seul film et le fric que les assurances auraient payé après l'explosion des studios, renchérit Marmelstein. On devrait être riches à millions aujourd'hui.

— C'était du tout cuit, fit Bindle, revenant à la charge. Si seulement

vous aviez rempli votre contrat ! Parce que je vous rappelle que c'est vous qui deviez assurer l'opération table rase, vous, Quintly !

L'air morose, les deux producteurs se resservirent une pleine rasade de scotch et vidèrent leurs verres d'un trait.

— Allons, les gars, effacez-moi ces mines d'enterrement, voyons ! Vous avez les yeux tournés vers le passé, alors que moi, je vous parle de demain.

— “ Demain ” ? répéta Marmelstein d'une voix pleine d'amertume. Mais vous n'avez pas l'air de comprendre, mon vieux. Pour nous, c'est no future !

Et même si on voulait croire le contraire, il y a un psychopathe là-dehors qui fout le mobilier en l'air et qui va se charger de nous le rappeler.

Vous auriez dû nous dire plus tôt que c'était vous le type qui nous a appelés le mois dernier, au lieu d'attendre d'être rentré de Seattle et d'avoir encaissé nos chèques pour ça. Et puis d'ailleurs, il va falloir rembourser Quintly : les studios n'ont pas explosé !

— Désolé, vieux, mais c'est impossible, expliqua le cinéaste avec un haussement d'épaules. L'argent a été dépensé. C'est pas parce que les studios n'ont pas explosé que l'opération n'a rien coûté. Les flingues, les explosifs et le reste... sans parler des acteurs, qui n'ont pas bossé gratis.

— Les figurants, ça ne coûte rien, rappela Bindle. C'est ce nullard de Hardwin que vous avez trop payé. On dirait un représentant en petites culottes. Vous n'auriez pas pu choisir un type du genre Stacy Keach ou Nick Nolte ?

Le producteur eut un geste de renoncement et grommela d'une voix éteinte :

— De toute façon, après ce truc à la Maison-Blanche, même si *Die Down* fait un malheur au box-office, c'est foutu pour Taurus, et pour nous aussi par la même occasion.

— Mais non, voyons ! Bien sûr que non ! assura Tortilli avec enthousiasme. Ne vous inquiétez pas : avec le dernier acte que j'ai préparé, on ne va pas seulement casser la baraque cet été, mais gagner plus d'argent qu'aucun studio n'en a jamais gagné depuis qu'Hollywood est Hollywood ! Titanic et La Menace Fantôme, c'est du beurre de cacahuète à côté du paquet de fric qu'on va se ramasser !

— Quoi, il y a autre chose de prévu ? demanda Hank Bindle, brusquement angoissé.

Quintly Tortilli sourit triomphalement.

— Pour l'instant, vous n'avez vu que l'acte I et II, expliqua-t-il. Il reste l'acte III.

Bindle et Marmelstein échangèrent un regard perplexe.

— On est bien obligé de vous faire confiance une fois de plus,

Quintly, soupira finalement Marmelstein. Compte tenu du fait que vous êtes un génie et coëtera et coëtera. Et surtout parce qu'on n'a pas le choix...

Bindle approuva d'un air sceptique et, pour célébrer leur association, il prit un verre sur le plateau à ses pieds, le tendit au cinéaste et lui servit une rasade de scotch. Marmelstein leva son verre et porta un toast :

— À la fortune ! lâcha-t-il du bout des lèvres et sans la moindre conviction.

— À la gloire ! renchérit Tortilli, bouillonnant d'enthousiasme.

Lee Matson avait rêvé d'être un Bêret Vert depuis qu'il avait vu John Wayne dans le film du même nom.

— Oui, mais moi ce que je préfère dans la vie, c'est plutôt la castagne, voyez ? Et c'est pas les raisons qui manquent, vous pouvez me croire, avait-il expliqué à la conseillère d'orientation de son lycée de Berwick, en Pennsylvanie, qui tentait de le convaincre d'essayer l'université.

— Oui, je vois, oui... avait répondu Mrs Patterson d'un air embarrassé.

Depuis qu'il était entré dans son bureau avec son treillis et ses bottes, Lee W. Matson avait donné libre cours à son obsession du sang et de la mort, expliquant notamment avec beaucoup d'enthousiasme et un luxe de détails plus morbides les uns que les autres la manière dont il s'y prenait pour éviscérer les petits mammifères peuplant les forêts de la région.

— Bien sûr, bien sûr, mais donner la mort ne peut pas être une fin en soi, avait tenté de lui expliquer la conseillère. On ne peut pas parler de vocation dans ce cas-là, vous le comprenez, n'est-ce pas ? Ce n'est pas comme si vous me parliez... disons de musique.

— Justement, à propos de musique, avait enchaîné Lee avec enthousiasme qui ne désarmait pas, j'ai réussi à enregistrer onze cris différents produits par l'écureuil quand on lui enfonce un clou dans le crâne à coups de marteau ?

Et tandis qu'il reproduisait du mieux qu'il pouvait les cris d'agonie du pauvre écureuil, Mrs Patterson avait décroché son téléphone et appelé aussitôt le bureau de recrutement local.

C'est ainsi que Lee Matson s'était retrouvé enrôlé dans l'armée des États-Unis d'Amérique. C'est également ainsi qu'il s'en était retrouvé chassé deux semaines plus tard, après avoir malencontreusement embroché un de ses camarades à l'entraînement.

— Mais je vous le jure, sergent ! J'ai pas fait gaffe que la baïonnette était mise, avait-il essayé de se justifier une dernière fois tandis que la barrière du camp militaire se refermait derrière lui.

De sa main bandée, le sous-officier avait rajusté son bêret sur son

crâne.

Ses yeux étaient comme deux océans de colère.

— Dans dix secondes, si t'as pas décampé d'ici là, j'ouvre le feu ! avait-il aboyé.

Pour Lee Maison, cet épisode fut le plus douloureux de sa vie. Il n'avait jamais nourri qu'un seul rêve : partager la vie trépidante, pleine de sang et de fureur, des Bérets Verts. Et voilà que ce rêve s'avérait irréalisable. Une fois la pilule avalée, il s'était résolu à prendre le taureau par les cornes : il n'aurait peut-être jamais le plaisir de tuer avec la bénédiction du gouvernement américain mais, Dieu lui en était témoin, il tuerait.

Bien sûr, il ne se mit pas à tuer la première personne qu'il croisa sur sa route. Non, il n'était pas complètement cinglé, en dépit de ce que semblaient croire ses parents, ses professeurs, Mrs Patterson ou l'armée des États-Unis. Mais il avait décidé de devenir mercenaire et de participer à des opérations de commando. Pour cela, il s'était d'abord procuré un arsenal à la Rambo, puis, comme évidemment, à Berwick, Pennsylvanie, on ne se bousculait pas pour engager des mercenaires, Lee était parti s'installer à New York. Là, il avait passé une annonce dans Troupes de Choc, un des principaux magazines spécialisés notamment dans ce genre de recrutement, laquelle annonce avait retenu l'attention d'un lecteur, qui l'avait aussitôt contacté.

— Vous êtes bien le Capitaine Kill ? avait demandé son correspondant au téléphone.

L'homme parlait si vite qu'on avait l'impression d'un 33 tours passé à la vitesse d'un 45.

Lee avait mis deux bonnes secondes à se souvenir du pseudo qu'il avait utilisé dans l'annonce.

— Qui ça ? Oh ouais, bien sûr ! Ouais, c'est bien moi.

Puis s'étant raclé la gorge, il avait demandé d'un ton froid et détaché de professionnel :

— Qu'est-ce que vous avez pour moi ?

Mais quand la voix au téléphone – une voix vaguement familière, sans qu'il pût dire où il l'avait déjà entendue au juste – avait commencé à lui expliquer le détail de sa mission, l'apprenti soldat avait cru à une blague.

— Vous voulez que je zigouille toute une famille ?

— Pas n'importe laquelle, avait précisé son correspondant. Ils doivent porter le nom d'Anderson. Il faut qu'il y ait le père, la mère, et qu'ils aient un fils et une fille.

— Je ne sais pas si je saurais, avait alors répondu Lee, toujours un peu incrédule. Ma spécialité, c'est de renverser les régimes néocommunistes. Ou alors, vous n'auriez pas un dictateur sud-américain à refroidir ?

Mais son correspondant s'était montré inflexible. Une famille de quatre personnes, portant le nom d'Anderson. Il y avait aussi d'autres détails à respecter. Comme cette histoire de tunnel qui l'avait fait un peu reculer.

— Mon vieux, je peux très bien contacter quelqu'un d'autre, si ça ne vous convient pas, avait alors menacé son mystérieux correspondant.

— Non, non, un tunnel, pas de problème. J'en ai creusé des tas au Vietnam, alors un de plus, un de moins...

Son " employeur " lui ayant répété combien il était important que la famille porte le nom d'Anderson, le jeune mercenaire avait demandé :

— Et où est-ce que je vais les trouver ?

— N'importe où. Essayez l'annuaire du Maryland.

— Pourquoi le Maryland ?

— Pourquoi pas ?

Deux semaines plus tard, Lee avait trouvé ce qu'il cherchait. Le plus long avait été ensuite de creuser le tunnel, mais une fois cette corvée terminée, le reste avait été du gâteau. Les assassinats, le précieux béret et l'écharpe de girl scouts conservés en manière de trophées, et puis la fuite... Un vrai morceau d'anthologie !

— Félicitations, avait applaudi son employeur lorsque la presse s'était emparée du quadruple assassinat pour en faire ses choux gras.

— J'ai fait que mon boulot, s'était vanté Lee, de retour dans son appartement new-yorkais.

— Et c'est de l'excellent boulot, mon vieux. Je vous ai déjà fait parvenir un bonus. Profitez-en. À très bientôt.

Le bonus était effectivement arrivé le jour même par coursier. Le paquet portait le célèbre logo des studios Taurus. Lee, qui avait trouvé toute cette opération plutôt étrange, n'avait pas tardé à comprendre ce qui se passait lorsque le film *Banlieue noire*, la dernière réalisation des productions Harnak qui relatait les mêmes actes de violence que ceux qu'il venait de perpétrer, était sorti sur les écrans.

Ce qu'il n'entrevoit pas encore, c'était le lien existant entre Harnak et Taurus, qui le payait via son mystérieux employeur. Il trouva la réponse à ses questions dans un numéro d'Entertainment Weekly. Taurus, annonçait le célèbre périodique, allait sortir le quatrième volet de *Die Down*. Dans l'article, le directeur du studio Bruce Marmelstein se vantait d'avoir convaincu Quintly Tortilli de diriger cette suite à la célèbre trilogie.

Soudain, tout fut clair pour Lee. Il ne s'était pas trompé quand il avait eu l'impression d'avoir déjà entendu la voix de son correspondant anonyme ; oui, à la télévision, dans le show de Jay Leno, par exemple, et aussi dans quelques mauvais films. Quintly

Tortilli l'avait engagé pour assassiner une famille innocente.

Il n'eut plus le moindre doute quand il entendit à nouveau la voix au téléphone.

— Hé, Lee, comment va, mon vieux ? Les explosifs, vous y connaissez quelque chose ? demanda celui dont il connaissait maintenant l'identité.

Lee devint en quelque sorte son assistant direct.

Tortilli le contactait, et lui prenait contact à son tour avec les autres.

C'est comme ça qu'il avait engagé Reginald Hardwin pour faire exploser le Regency et prendre d'assaut la Maison-Blanche. Non seulement c'était vraiment fun, mais pour peu qu'il se lasse de toutes ces magouilles, il pourrait encore faire chanter Tortilli. Il en savait suffisamment sur lui pour ruiner sa carrière et lui faire retrouver son premier boulot de placeur au cinéma.

L'assaut sur la Maison-Blanche, il l'avait suivi sur son vieux poste de télé noir et blanc depuis son appartement du Queens, bien installé sur son canapé, une bière à la main. Il écoutait les journalistes annoncer d'une voix lugubre l'état de crise nationale, quand la sonnerie du téléphone avait retenti.

— Capitaine Kill.

— Salut, Lee, c'est moi.

Tortilli. Lee avala une gorgée de bière et demanda :

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— J'ai une nouvelle mission pour vous, vieux. Le mega-truc, cette fois, avec en perspective des gros titres comme on n'ose pas en rêver !

— Ah ouais ? C'est quoi le deal ?

— Vaut mieux pas discuter de ça au téléphone, dit Tortilli. Venez me rejoindre à L.A. et on en reparle, d'accord ?

Après avoir raccroché, Lee boucla immédiatement son sac et prit le premier vol en partance pour la Californie. Une Jeep envoyée par le studio l'attendait à son arrivée ; le chauffeur le déposa à Beverly Huis Hotel et, à peine était-il entré dans sa chambre que le téléphone sonna presque aussitôt.

— Capitaine Kill à l'appareil, dit-il en s'allongeant sur le lit.

— On se sent d'humeur pour un petit assassinat, Lee ? demanda Tortilli.

— Pourquoi pas ? Je vous écoute.

— Je vais faire de vous le plus célèbre tueur du nouveau siècle, déclara le cinéaste d'une voix enjouée.

— Combien ? demanda Lee, comme si c'était tout ce qui le préoccupait.

— Un million tout de suite, et un de plus le travail fait.

Lee se rassit au bord du lit et posa délicatement ses pieds sur le sol.

Il n'avait touché que cent mille dollars pour l'assassinat des Anderson.

— D'accord, dit-il. Mais à une condition.

— Laquelle ? voulut savoir Tortilli.

— Eh bien, je sais pas exactement qui vous êtes, mentit Lee, mais la Jeep de Taurus, l'enveloppe à l'en-tête du studio, le fait que je sois ici à L.A., quelque chose me dit que vous êtes dans le cinéma, je me trompe ?

— Et alors ?

Lee s'éclaircit la gorge.

— Eh bien, commença-t-il, je travaille depuis quelque temps à un scénario, et voilà, je me suis dit...

Quelques heures plus tard, fort de la promesse de Quintly Tortilli de produire son scénario, en plus d'être crédité comme scénariste et producteur exécutif, Lee Matson se retrouva devant l'aire de déchargement située derrière le Burbank Bowl, le célèbre amphithéâtre de L.A. Il portait une veste et un pantalon de treillis, et regardait les machinistes décharger à grand-peine les lourdes caisses de l'arrière du camion des studios Taurus. Tortilli avait tout prévu pour ce coup-là. Tout ce que Lee aurait à faire, c'était d'ouvrir le bal et de regarder le monde danser et chavirer.

Tout était prêt pour la soirée au Bowl. La crise à Washington venait de prendre fin, et quoiqu'on l'ait craint un temps, le Burbank Bowl s'honorait comme prévu de la présence de l'homme le plus célèbre des États-Unis.

— Dites, vous êtes vraiment musicien ? s'enquit un machiniste en grimaçant sous le poids d'une caisse.

Les mains dans les poches, mâchant mollement un chewing-gum, Lee lui sourit et répondit en rajustant son béret vert de scout-girl sur son crâne :

— Jusqu'à ce que mon scénario soit produit, oui.

— Ah ouais ? souffla l'homme. Moi aussi, j'ai un manuscrit qui circule.

Il tira la caisse vers lui avec l'aide de deux de ses collègues et grogna :

— Bordel, ce truc pèse une tonne ! qu'esse qu'y a là-dedans ?

— Vous connaissez l'ouverture du 1812 de Tchaïkovsky ? demanda Lee.

— Celle qui finit avec les canons, c'est ça ?

Lee eut un large sourire.

— On va les entendre ce soir, promit-il.

Et, soulevant le premier des canons de Lee Matson, les hommes l'emportèrent dans l'amphithéâtre en passant par l'entrée des artistes du Burbank Bowl.

Ils pressèrent le pas, car il y avait encore beaucoup à faire avant

l'arrivée ce soir-là du président des États-Unis.

*
* *

Les aéroports autour de Washington restèrent fermés jusqu'au lendemain matin suivant le drame de la Maison Blanche. Remo avait totalement oublié le scénario de Chiun jusqu'à ce qu'il prenne sa place en first sur le premier vol Washington-L.A. en partance.

Tirant le manuscrit roulé de la poche arrière de son jean, il tenta de lui redonner sa forme plate et l'ouvrit devant lui sur le plateau basculant. Il le parcourut rapidement, presque distraitemment, jusqu'à ce que son attention soit retenue par une indication portée à la page 42 :

“ Maison-Blanche, extérieur jour : un agent du FBI en ligne avec le preneur d'otages ”. Les yeux écarquillés de stupeur, il se rendit compte qu'il était question dans le scénario d'un groupe de terroristes armés qui prenaient d'assaut la Maison-Blanche.

— Comment est-ce que... ? marmonna-t-il, interloqué.

Il revint en arrière de quelques pages et tomba sur un autre passage où les mêmes terroristes faisaient exploser un immeuble de bureaux à Manhattan.

Comment était-ce possible ? Se pouvait-il que le Maître de Sinanju fût vraiment l'auteur de ce scénario ? Non, bien sûr que non. Le vieux Coréen ne pouvait pas plus être impliqué dans cette histoire qu'il n'avait le don de prophétie. Il y avait plus qu'une coïncidence avec les récents événements à New York et Washington. Il en était là de ses réflexions lorsqu'un passager vint s'asseoir à côté de lui et, bouclant sa ceinture, lui marmonna d'une voix traînante :

— Non, mais c'est incroyable, ça ! À l'heure qu'il est, je devrais voler aux commandes de mon jet privé direction L.A. Et tout ça à cause de ces foutus terroristes, aucun avion privé n'est autorisé à décoller jusqu'à nouvel ordre ! Aucun, même pas le mien, voilà ce qu'on m'a dit...

Remo se tourna vers l'homme et reconnut à sa fossette au menton et à ses yeux morts l'acteur Lan Revolta. Ce dernier avait été une star dans les années 1970, avant de devenir un has been au cours de la décennie suivante.

Si Quintly Tortilli ne l'avait pas fait revenir d'entre les morts avec Pulpe Friction, l'acteur en serait probablement réduit à jouer les troisièmes couteaux dans quelque obscure série B.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il, étonné de l'absence de réaction de son voisin.

— Vous voyez j’essaie de lire, soupira Remo.

— Ah oui ? eut l’air de s’étonner Revolta. C’est une chose que je ne fais plus beaucoup. Je suis bien trop occupé à faire des films pour lire la moitié des scénarios que je tourne. Hé, mais c’est justement un scénario que vous avez là ? remarqua-t-il en se penchant par-dessus l’épaule de Remo.

Il croisa les mains sur sa bedaine et ajouta avec un gros sourire bouffi de suffisance :

— Donnez-moi vingt millions et j’en suis !

Puis, notant le nom du personnage principal, la déception se lut immédiatement sur son visage.

— Ah non, ça, c’est pas pour moi, fit-il avec une pointe d’aigreur dans la voix. C’est la chasse gardée de Lance Wallace.

Remo avait entendu parler comme tout le monde de l’acteur vedette de la trilogie *Die Down*, mais il ne l’avait aperçut nulle part aux studios Taurus. À priori, il ne pouvait donc pas être distribué dans le film de Chiun.

— Lance reprend une fois de plus le rôle de flic qui l’a rendu célèbre, expliqua Revolta avant même que Remo ait eu le temps de poser la question. Bien sûr, c’est avec moi que Quintly voulait travailler, mais ça n’a pas pu se faire, je ne sais plus pourquoi. Tiens, je vois qu’ils ont quand même gardé ce vieux titre ringard. Un amour d’assassin. Ça fait un peu cucul, non ? C’est vrai qu’au début, ce n’était qu’une histoire d’assassin travaillant pour le gouvernement, mais le studio a changé son fusil d’épaule, ça arrive souvent, et ils ont décidé de remanier le scénario pour en faire *Die Down IV*.

— Comment ça, *Die Down IV* ? demanda Remo.

— Oui, comme je vous l’ai dit, Wallace reprend le rôle pour la quatrième fois. Ils changent quelquefois de titre en cours de production. C’est même courant.

En un éclair, tout devint lumineux et Remo songea alors qu’il avait eu tort de voir en Bindle et Marmelstein les seuls responsables des dramatiques événements qui avaient défrayé la chronique : Quintly Tortilli était meilleur acteur qu’il ne l’avait cru. Dire qu’il l’avait mené en bateau depuis Seattle ! Il s’était bien gardé de lui révéler que le film qui allait bénéficier directement des derniers soubresauts de l’actualité, *Die Down IV*, était son film.

— Est-ce que la fin se passe toujours à L.A. ? demanda Revolta, comme l’avion accélérât sur la piste, en procédure de décollage.

Sa stupeur était telle que Remo n’avait même pas songé à regarder comment le scénario se terminait. Ce qu’il fit aussitôt : il se précipita à la fin du manuscrit et, découvrant les dernières scènes, il ne put s’empêcher de laisser échapper :

— N-Nom de Dieu !

CHAPITRE XVI

Seul dans sa caravane sur le parking de Taurus, Quintly Tortilli observait son reflet en pied dans le grand miroir fixé sur la porte. Nul doute que son smoking violet avec sa chemise à col cassé vieil or, sa ceinture marron pailletée et son nœud papillon jaune, auraient embarrassé même un clown.

Un clown, mais pas le grand Tortilli, le génie, le metteur en scène le plus aimé et admiré d'Hollywood depuis Steven Schoenberg.

Die Down IV était presque terminé. Le film allait tout simplement casser la baraque et le propulser au sommet. En réalité, il en avait plus que jamais besoin, n'ayant jamais pu renouer avec le succès de *Pulpe Friction*. En découvrant ses derniers relevés de compte, il avait compris non seulement qu'il avait besoin d'un nouveau succès commercial, mais tout simplement d'un job. Aussi, quand les studios Taurus lui avaient proposé de mettre en scène le quatrième volet de *Die Down*, avait-il accepté sans l'ombre d'une hésitation.

Mais il y avait eu des problèmes dès le début.

D'abord, Lance Wallace n'avait pas voulu faire le film, prétendant avoir fait le tour de son personnage de flic solitaire dans la trilogie existante. Un chèque de vingt-deux millions de dollars l'avait toutefois convaincu du contraire.

Ensuite, il y avait eu le scénario de cet auteur inconnu que Hank Bindle et Bruce Marmelstein, qu'il n'avait jamais vus transpirer autant que ce jour-là, lui avaient collé entre les pattes en l'obligeant à l'utiliser même s'il devait le réécrire totalement. Le besoin d'argent l'avait empêché de refuser le scénario de ce novice prétendument "super talentueux".

Il avait à ce point remanié le scénario au cours des mois qui avaient suivi qu'il était impossible de reconnaître l'original. Quand Bindle et Marmelstein avaient été informés de l'ampleur des changements apportés, ils avaient émis des craintes quant aux objections que leur scénariste pouvait faire valoir.

— Vous vous emmerdez la vie à cause des états d'âme d'un scénariste ? s'était étonné Tortilli.

— De celui-là en particulier, avait répondu Bindle.

— Et qu'est-ce qu'il a de si extraordinaire, celui-là ?

— On voit bien que vous ne l'avez jamais rencontré, avait rétorqué Marmelstein d'un air soucieux.

— Et je n'en ai aucune intention, avait assuré Tortilli.

Il avait effectivement évité le vieux ronchon durant tout le travail

de réécriture. En fait – au grand soulagement de Bindle et Marmelstein –, le vieil Asiatique ne s'était pas non plus manifesté durant toute cette période. Quand Lance Wallace avait terminé son travail sur le film, Tortilli s'était envolé pour Seattle, juste à temps pour éviter le Maître de Sinanju, laissant Arlen Duggal subir à sa place les humeurs de l'irritable scénariste.

C'est à Seattle qu'il avait non seulement commencé à travailler sur un film indépendant pour Harnak, mais également pris les petits arrangements destinés à asseoir son avenir et sa fortune. À l'inverse des autres financiers hollywoodiens d'Harnak, dont il était lui-même depuis l'époque de Pulpe Friction, il misait tout sur un prochain succès du studio.

C'est ainsi qu'il avait employé des Randolph Stoned et des Chester Gecko.

Quant à Lee Matson, le mercenaire psychopathe, ça avait été un véritable cadeau du ciel. L'affaire Anderson, l'explosion du Regency, le siège de la Maison-Blanche et maintenant l'événement de ce soir, qui allait faire de lui un homme riche et le propulser jusqu'à l'Oscar, la suprême récompense, la consécration...

Debout face au miroir, il sourit à cette pensée, tout en se faisant la réflexion que le nœud papillon jaune était un tantinet décalé. Du orange aurait mieux fait l'affaire. Ou encore du rouge... Au fait, quelle était la couleur la plus approprié pour la circonstance, en l'occurrence l'assassinat du Président ?

Il décida finalement de ne mettre ni cravate ni nœud papillon. À la place, il déboutonna sa chemise presque jusqu'à sa ceinture de smoking.

— Parfait, dit-il. Puis il sortit de sa caravane et s'éloigna sur le parking les pans de sa veste de smoking violet voletant dans la brise du soir.

*
* *

— Eh ben, il est temps, grommela Remo quand Harold Smith reçut enfin son appel.

— Remo ? qu'est-ce qui se passe ?

— J'essaie de vous joindre depuis que j'ai décollé Washington ! On va atterrir dans une minute, et c'est seulement maintenant que ce foutu téléphone daigne se remettre à marcher.

Smith n'eut pas l'air surpris.

— C'était une précaution destinée à assurer la sécurité du Président.

— Et qu'est-ce qu'il a à voir avec tout ça ?

— Il est attendu ce soir à une réception organisée au Burbank Bowl pour collecter des fonds. Après les événements de Washington, il a sauté sur cette occasion de pouvoir quitter la ville. Les appareils de l'Air Force brouillent donc tous les signaux radio durant la durée de son voyage, expliqua Smith.

— Et quand est-ce que ce type se préoccupe réellement de son boulot, à son savoir le gouvernement de son pays ? interrogea Remo d'un ton bougon. Enfin bref, j'ai du nouveau, Smitty.

— Moi aussi, fit le directeur de CURE avec un enthousiasme qui n'était perceptible qu'à quiconque ayant entretenu avec lui des années de relations suivies, autrement dit à personne, sauf Remo.

— Je commence, fit ce dernier. Quintly Tortilli est notre homme. C'est lui qui met en scène le film d'où sont sorties toutes les atrocités qui se sont produites dernièrement.

— Je venais d'arriver à la même conclusion, confirma le directeur de CURE. J'ai découvert en effet que Tortilli a produit les trois films indépendants auxquels se rattachaient les premiers meurtres.

— Vous n'auriez pas pu découvrir ça plus tôt ?

— La piste financière est extrêmement complexe, se justifia Harold Smith.

— J'ai aussi pu mettre la main sur le scénario de son dernier film, expliqua Remo. Vous voulez connaître le grand final ? Il a l'intention de piquer un bateau de la Marine sur le chantier naval de Long Beach. S'il s'en tient à ce qui est prévu sur le papier, nous devrions pouvoir l'intercepter à ce moment-là.

— Remo, le chantier naval de Long Beach est fermé depuis des années, rappela Harold Smith. Il a été transformé en zone d'activité commerciale. Je me demande quel genre de navire la Marine a pu laisser sur place.

— Je n'en sais rien, mais c'est écrit noir sur blanc, Smitty, insista Remo.

— Très bien. Je vais m'arranger pour faire quadriller le secteur par différentes unités de police.

— Et moi je m'occupe de Tortilli, dit Remo, avant de raccrocher.

Quand il arriva aux studios Taurus, il trouva le Maître de Sinanju marchant d'un pas décidé au milieu de l'allée principale qui menait aux bâtiments de la direction. Son visage parcheminé trahissait un profond sentiment de colère.

— Je vous dépose, Petit Père ? proposa Remo par la vitre ouverte de sa portière.

Le Maître de Sinanju, tiré brusquement de ses lugubres pensées, fit aussitôt le tour de la voiture et monta du côté passager.

— Je suis victime de mon excès de confiance envers un homme,

confia le vieux Coréen avec amertume.

— Confiance ne rime pas avec Hollywood, rappela Remo. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je viens d'apprendre le sens des mots “ salle de montage ”, expliqua le Maître de Sinanju. On y pratique l'art diabolique de la “ coupe ”, et on y dupe l'innocent.

Derrière la colère, on sentait que l'amour-propre du vieux Coréen en avait pris un sérieux coup.

— Je suis désolé, Petit Père, dit sincèrement Remo.

Le Maître de Sinanju se prit le front dans les mains.

— Comment vais-je pouvoir surmonter la honte d'un tel échec ? se lamenta-t-il. J'ai parlé de ce film à tous mes amis...

— Tous vos amis ? s'étonna Remo. Quels amis ?

— Eh bien, toi, répondit Chiun.

— Vous en faites pas pour ça. Je m'en remettrai. Et puis, c'est peut-être mieux comme ça, risqua Remo. Smitty aurait fait une attaque à la minute même où il aurait appris que vous tourniez dans un film. Et puisqu'on parle de film, vous ne sauriez pas par hasard où trouver Tortilli ?

Le vieux Coréen ne répondit pas tout de suite ; il regarda longuement, fixement, son élève, avant de répondre :

— Non.

Puis il ajouta d'un ton soupçonneux :

— Dis-moi, tu savais ce qu'était une “ salle de montage ”, toi ?

— Si je savais... ? Ben, en fait... Mais c'est vous l'expert en cinéma dans la famille, répondit Remo, éludant du même coup la question.

Ses yeux noisette perdus dans le vide, le vieil homme se renfonça sur la banquette.

— C'est le pire jour de ma vie, se lamenta-t-il en croisant sombrement les bras dans les manches pagode de son kimono.

— Je croyais que c'était celui où vous m'avez rencontré, plaisanta Remo.

— C'était le cas, jusqu'à aujourd'hui ; tu viens d'être supplanté.

Bindle et Marmelstein se cachaient encore derrière les restes du bureau de Bindle quand Remo et Chiun firent irruption dans la pièce en traversant les portes en verre.

— Qu'est-ce qu... ?

— Qu... ?

Les deux producteurs levèrent aussitôt le nez par-dessus une moitié de bureau et, les yeux écarquillés de terreur, reconnurent Remo et Chiun. Ils reculèrent à quatre pattes jusqu'au mur.

— Monsieur Remo, monsieur Chiun, vous ici ! quelle agréable surprise, risqua Marmelstein d'une voix tremblante.

Les deux hommes portaient d'affreux smokings en soie bleu foncé et

une chemise blanche.

— C'est Quintly Tortilli, bredouilla d'emblée Bindle. C'est lui qui a tout organisé.

— Mais nous ne l'avons su qu'hier, que c'était lui, crut bon de préciser Marmelstein. De toute façon, la Maison-Blanche, c'est lui et lui seul. Nous, on l'avait juste engagé pour faire exploser quelques mètres carrés, vous savez, dans cet immeuble à New York et aussi un petit peu ici, juste pour...

Il s'interrompit, vertement rappelé à l'ordre par le violent coup de pied dans la cheville que venait de lui administrer son associé.

Avant que Remo ait pu ouvrir la bouche, le Maître de Sinanju s'avança d'un pas et se planta devant les deux producteurs qui le regardaient, les yeux écarquillés de terreur. Il n'eut même pas à proférer la moindre menace que, déjà Marmelstein se tassa sur le sol.

— On ne savait pas que vous seriez sur les lieux, assura-t-il craintivement. Je le jure sur la tête de ma mère.

— Nous étions certains que vous étiez parti, renchérit Bindle d'un ton suppliant. Jamais nous n'aurions fait ça si nous avions su que vous étiez sur le parking. On a envie de faire encore des tas de films avec vous, hein, Bruce ?

Chiun tourna vers Remo un regard interrogatif :

— Mais enfin, à quoi ces crapauds font-ils allusion ?

— À l'explosion qui a failli vous coûter la vie, Petit Père. Ce sont eux qui ont engagé Tortilli pour faire sauter le studio, expliqua Remo.

Le Maître de Sinanju se retourna vers les deux hommes qu'il poignarda du laser de ses yeux plissés de colère.

— C'est la vérité ? demanda-t-il.

— C'est son idée, se dénoncèrent à l'unisson Bindle et Marmelstein.

Chacun pointait un doigt vers l'autre, choqué par la trahison.

— menteur ! s'accusèrent-ils en même temps.

— Tortilli, où est-il ? interrogea Remo.

— En tournage, répondit Bindle d'une voix éteinte. Pour les derniers plans de *Die Down IV*.

— *Die Down...* Je croyais que tout était bouclé depuis longtemps, s'étonna l'Implacable.

— Oui, mais on a repris la dernière scène du bateau. Quintly ne l'aimait pas. On a trouvé une autre fin, un truc hyper fort, vous verrez, c'est génial.

Remo sentit son poulx s'accélérer brutalement.

— Où est-ce qu'il tourne ?

— Tortilli ? Au Burbank Bowl, répondit Bindle.

— On s'apprêtait à y aller, Bruce et moi, quand vous êtes si gentiment passés nous voir, compléta Marmelstein. Il y a une grande fête de prévue là-bas ce soir, avec un concert.

— En fait, on pensait juste y faire un tour en fin de soirée, parce que ce genre de mondanité, ça nous fiche la migraine, précisa Bindle.

— Le Président est au Burbank Bowl, Petit Père, dit Remo. Il faut faire vite.

Mais le vieux Coréen était tout à sa colère d'avoir été berné.

— Quand je pense qu'ils m'ont coupé au montage... moi ! Et pour ajouter à l'insulte, voilà que j'apprends que mes propres producteurs ont fomenté un attentat pour tenter de me supprimer.

Mais Remo n'écoutait pas les doléances de son vieux maître.

— Et le film, comment il se termine maintenant ? C'est quoi votre truc " hyper fort " ? demanda-t-il.

Les yeux de Bindle se mirent à pétiller d'excitation ; il affichait une mine de bonimenteur de supermarché qui essaie de fourguer sa promotion du jour.

— La mort du Président, lâcha-t-il enfin avec emphase. Un final dramatique. Sans précédent dans l'histoire du cinéma, du jamais v...

— Petit Père, il faut y aller ! le coupa Remo.

— Soit, concéda le Maître de Sinanju avec amertume. Mon seul souhait avant de secouer à jamais de mes sandales la poussière de ce village de fourbes est de faire justice comme il se doit.

— Qu'est-ce que vous entendez exactement par " justice " ? intervint Hank Bindle d'un air inquiet. Vous ne voulez pas dire tuer Quintly, n'est-ce pas ?

— Je vais lui faire manger son propre cœur d'hypocrite, répliqua le vieil Asiatique.

— Mais attendez, s'affola Marmelstein, vous ne pouvez pas le tuer maintenant, fit valoir Bruce Marmelstein. Pas tout de suite ! Pas avant qu'il ait bouclé la scène de ce soir. Vous ne vous rendez pas compte : un Président assassiné – je veux dire en direct, en vrai –, ça va faire exploser tous les box-offices de la planète !

— Songez à l'Oscar, monsieur Chiun, susurra Hank Bindle. Que dis-je à l'Oscar ? Aux Oscars ! Votre nom apparaîtra au générique comme scénariste ! Qu'est-ce que vous en dites ?

Les deux producteurs suaient maintenant à grosses gouttes, suspendus aux lèvres du vieux Coréen, attendant sa réaction, retenant leur souffle.

Le Maître de Sinanju resta silencieux un instant, puis, sous le regard fasciné autant que terrorisé des deux hommes, il tendit dans leur direction deux ongles interminables et tranchants comme des lames de rasoir. Il marqua un temps d'arrêt, à la façon d'un chef d'orchestre maintenant une note, puis... la suite se déroula en un éclair.

Il y eut d'abord un léger déplacement d'air, comme un tremblement lumineux devant l'abdomen des deux producteurs ; ensuite, dans un mouvement de rétractation, les doigts osseux du vieil Asiatique

disparurent dans les manches pagode de son kimono doré. Enfin, perplexes, Bindle et Marmelstein virent leurs entrailles se répandre sur la moquette.

— Un intéressement aux bénéfices, ça vous tente ? proposa Hank Bindle d'une voix éteinte en essayant de remettre ses intestins à leur place.

Mais Remo et Chiun étaient déjà partis.

— Tu parles de bénéfice net ? demanda Marmelstein en rattrapant in extremis son foie et sa vésicule.

— Brut, précisa Bindle en tournant de l'œil.

L'instant d'après, les deux hommes gisaient sur le sol de leur bureau, baignant dans leur sang, tout problème comptable définitivement oublié.

CHAPITRE XVII

Les appareils photos cliquetèrent comme un nuée de grillons affolés au moment où Quintly Tortilli sortit par la porte principale du Burbank Bowl.

Il adressa aux paparazzi un sourire figé, qui accentua l'aspect proéminent de ses pommettes hautes et de son menton. La presse était tenue un peu plus à l'écart qu'à l'accoutumée par les agents des services secrets en complets sombres. La limousine présidentielle à l'épreuve des balles, avec ses petits drapeaux américains claquant au vent et son cortège de voitures officielles et de motards, s'arrêta à hauteur du long tapis rouge déroulé sur le trottoir juste au moment où le jeune cinéaste arrivait pour accueillir son hôte de marque. En descendant de l'arrière de la limousine, tout sourire, le Président s'exclama de sa célèbre voix enrouée :

— Quintly, ravi de vous voir ici !

Il lui serra chaleureusement la main pour les photographes.

— Moi aussi, monsieur le Président, assura Tortilli sans se départir une seconde de son sourire. J'ai bien cru que la crise à Washington allait nous priver de votre présence de ce côté du Mississipi.

Une expression embarrassée passa sur le visage crispé du chef de l'Exécutif.

— Non, tout va bien, dit-il. La First Lady a été secouée par les événements, bien sûr, mais elle surmonte le traumatisme par le travail. Quand je l'ai quittée, elle détruis... je veux dire, elle était littéralement noyée sous une pile de dossiers.

Le Président changea aussitôt de sujet.

— Alors ce tournage ? Je me suis laissé dire que c'était imminent... fit-il avec un petit rire complice, tout en marchant vers l'entrée du Burbank Bowl aux Côtés de Tortilli.

— Ça commence d'une minute à l'autre, monsieur le Président, répliqua le cinéaste avec un petit sourire en coin. D'une minute à l'autre...

Les flashes crépitèrent de plus belle au moment où les deux hommes s'engouffraient dans l'amphithéâtre.

Un bouchon s'étirait sur plus d'un kilomètre le long de la route d'accès au Burbank Bowl. À travers les arbres qui bordaient l'autoroute, Remo vit que le parking était également bourré comme un œuf.

— Pas le temps de prendre la bretelle de sortie, dit Remo.

— Plus vite nous aurons réglé cette affaire, plus tôt je pourrais

quitter cette province des rêves brisés, approuva d'un ton amer le Maître de Sinanju.

— Parfait, on y va.

Ils abandonnèrent la voiture de location au milieu de l'autoroute, et tandis que les coups de klaxons retentissaient furieusement derrière eux, Remo et Chiun enjambèrent les rails de sécurité et survolèrent – au sens propre – la petite déclivité boisée qui bordait le parking du Bowl.

Le public avait dû supporter le thème musical de La Guerre des étoiles et celui des Aventuriers de l'arche perdue avant que l'orchestre symphonique n'attaque les premières notes de l'ouverture du célèbre 1812.

Assis à la tribune officielle, à côté du chef de l'Exécutif, Quintly Tortilli transpirait à grosses gouttes dans son smoking violet, la musique couvrant ses grincements de dents. À une cinquantaine de mètres de là, en contrebass, Lee Matson attendait calmement sur scène le moment de passer à l'action. Devant lui, deux canons à chargement par la culasse étaient dirigés vers la foule. Seuls Tortilli et lui savaient que leurs charges explosives inoffensives avaient été remplacées par des obus tout ce qu'il y a de plus réels.

Tortilli remerciait le ciel de compter parmi les généreux donateurs du Président. Un gros chèque prélevé sur le budget de *Die Down IV* avait suffi à lui donner accès aux plans complets de la Maison-Blanche et même à lui permettre de passer une nuit dans la chambre Lincoln. Et, pour la dernière scène de son film, il avait fait valoir le souci du réalisme pour convaincre le chef de l'Exécutif d'y faire une prestigieuse figuration en jouant son propre rôle ; il voulait saisir, avait-il expliqué, l'atmosphère particulière que générerait sa présence dans le public ; la bêtise et la vanité de ce dernier avaient fait le reste. Huit caméras étaient maintenant braquées sur lui et filmaient la plus infime expression de son visage, visiblement béat d'admiration devant sa gloire.

Soudain, Tortilli se leva. Plusieurs regards se braquèrent sur lui. Il tapota son estomac d'une main nerveuse et s'inclina.

— Excusez-moi, murmura-t-il avec un sourire forcé à l'oreille de son auguste voisin, mais le travail n'attend pas.

Les agents des services secrets le regardèrent sans ciller quitter la tribune présidentielle. Dès qu'il fut éloigné, il accéléra le pas pour se mettre à l'abri et attendre l'explosion qui allait secouer le monde entier.

Le Burbank Bowl était un amphithéâtre en plein air. Un muret près de la scène isolait la zone du vulgum pecus des gradins, réservés bien sûr aux officiels et autres VIP, qui s'étagaient en demi-cercle.

Entrés par l'arrière du bâtiment, Chiun et Remo débouchèrent en

même temps au pied de l'estrade. Ce dernier repéra aussitôt le Président, assis un peu plus haut, dans le box central tandis que le Maître de Sinanju, les yeux braqués dans la direction opposée, scrutait la scène et ses environs immédiats.

— Là-bas ! s'exclama-t-il en pointant devant lui un de ses ongles interminables.

Suivant du regard la direction indiquée par le vieil Asiatique, Remo repéra immédiatement les canons. L'homme en smoking qui se tenait derrière souriait d'un air machiavélique.

— Je m'occupe de ce cinglé, dit Remo.

Le Maître de Sinanju approuva d'un hochement de tête.

— Et moi du pantin qui fait de la figuration là-haut, dit-il.

Il fit claquer les manches de son kimono et remonta vers le box dans un froufroutement de satin, tandis que Remo descendait vers la scène.

Dans le couloir d'accès aux gradins réservés aux VIP, un peu à l'écart mais pas trop, le visage luisant de sueur, Quintly Tortilli jeta un coup d'œil à sa montre Mickey, dont les célèbres gants blancs à quatre doigts rythmaient les secondes avec une lenteur désespérante.

Il ne savait pas à quelle distance exactement il était sûr d'être en sécurité quand les feux de l'enfer ravageraient les hauteurs de l'amphithéâtre. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il aurait voulu déjà être loin d'ici, à San Diego ; ou mieux encore, au Mexique. Mais il fallait qu'il soit au plus près du lieu du drame pour éviter les soupçons.

Les interrogations se bousculaient dans son esprit. Que ferait-il si jamais les flics faisaient le lien avec Lee Matson ? S'ils remontaient jusqu'à lui en découvrant que les canons appartenaient à Taurus ? Et si, en raison d'une mauvaise presse – Dieu le préserve de cette catastrophe ! – *Die Down IV* faisait un flop ?

Il jeta un nouveau coup d'œil à sa montre et s'intima l'ordre de rester positif.

— Accroche-toi, Quint, marmonna-t-il pour lui-même. T'es un putain de metteur en scène, mon vieux ! À toi tout seul, t'as plus de talent et de génie que la totalité des salopards qui règnent sur Hollywood.

Au même instant, il entendit un grondement et sentit le mur du couloir trembler légèrement. L'espace d'une seconde, il crut que Matson avait tiré plus tôt que prévu, mais avant qu'il puisse le vérifier sur sa montre, il aperçut en vision périphérique ce que ses oreilles et son dos venaient respectivement d'entendre et de ressentir : un agent des services secrets – il y en avait un posté devant chacun des accès à la tribune – venait de traverser littéralement la porte qu'il était sensé surveiller et se projeta contre le mur du couloir. Le choc fut tel qu'il sombra aussitôt dans l'inconscience.

Tortilli recula d'un bond, s'attendant à recevoir des éclats d'obus, mais au lieu de cela, il vit une minuscule silhouette dorée entrer comme un ouragan à la suite du malheureux agent, et reconnu avec effroi le Maître de Sinanju. Connaissant l'irascibilité du scénariste, et persuadé qu'il allait en faire les frais, il se recroquevilla en position fœtale, mais le vieil homme l'ignore et se précipita dans la direction opposée, vers le box présidentiel.

À cet instant précis, les lumières s'éteignirent et l'obscurité dévora aussitôt le couloir et tout l'amphithéâtre. Des cris de protestation et des sifflements retentirent un peu partout dans les gradins, tandis que Tortilli, tâtonnant dans le noir, paniqué, cherchait désespérément la sortie.

Lorsque la nuit s'abattit brusquement autour de lui, le président des États-Unis fut saisi d'une irrépressible bouffée d'angoisse. Le traumatisme des récents événements de Washington sûrement...

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en claquant des dents à l'un des agents des services secrets qui se trouvaient dans le box.

— Je ne sais pas encore, monsieur le Président, répondit l'homme d'une voix tendue.

Au même instant, derrière la porte, un cri retentit, suivi d'une série de coups portés sèchement, de bruits assourdis, de craquements. En un éclair, la garde rapprochée du chef de l'Exécutif réagit comme il convient en pareille circonstance : dix malabars se ruèrent sur sa précieuse personne et le plaquèrent au sol comme un ballon de rugby.

À demi asphyxié sous son bouclier protecteur, le Président entendit alors une porte voler en éclats, puis un cri étouffé, et un autre, et étrangement, il sentit la pression sur son dos qui diminuait peu à peu.

Finalement, une minute plus tard à peine, il se retrouva à l'air libre, mais plus oppressé pourtant que sous la montagne de muscles qui l'écrasait une seconde auparavant. Il éprouvait le sentiment d'être nu. Terriblement fragile et totalement exposé.

Roulant des yeux effarés, il aperçut alors dans la pénombre une silhouette fantomatique singulièrement familière.

— Votre vie est en péril, votre majesté, couina l'étrange vision.

Cette voix... Il connaissait cette voix. Elle appartenait à l'un des hommes de Smith. Oui, c'est ça, c'était le vieil Asiatique.

Vaguement soulagé mais sans avoir pu articuler le moindre mot, il se sentit soulever du sol et hisser sur de frêles épaules osseuses.

L'explosion retentit au moment où, juché sur son étrange monture, il venait d'atteindre ce qui restait de la porte de son box. Du coin de l'œil, il vit une lumière aveuglante sur la scène et, presque simultanément, il entendit le sifflement déchirant d'un obus. L'explosion se produisit une fraction de seconde plus tard dans un fracas d'apocalypse. Le Président sentit la chaleur de la déflagration

les envelopper, se lover autour d'eux, les consumer.

À peine le coup de canon venait-il d'ébranler la scène plongée dans l'obscurité, que, presque instantanément, le box présidentiel se désintégra.

Aussitôt une panique indescriptible s'installa dans les gradins, chacun cherchant à fuir vers la sortie la plus proche.

L'orchestre détala en toute hâte lui aussi. Seul sur scène, Lee Matson se préparait à tirer une deuxième salve vers sa cible, histoire de parachever son œuvre destructrice.

C'est alors que Remo, remontant à contre-courant le flot hurlant des musiciens paniqués, se hissa sur scène, le visage crispé, une froide colère couvant au fond de ses yeux caves.

Le président des États-Unis n'en doutait pas : l'enfer venait de l'engloutir. L'au-delà était un terrible brasier, une éternité de chaleur terrifiante, un chaos assourdissant qui heurtait douloureusement ses tympans.

Mais tandis qu'il croyait son destin scellé à jamais, une chose étrange, inespérée, se produisit pourtant : la température baissa brusquement et il se trouva baigné dans une atmosphère de fraîcheur salvatrice.

Ballotté sur les épaules du vieil Asiatique, le chef de l'Exécutif crut même un instant se trouver projeté dans une sorte de non-temps, loin, bien loin du fracas des hommes et de leur fureur destructrice. Était-ce le paradis ? Mais ce n'était là qu'une illusion, comme il s'en rendit compte lorsque, une vingtaine de mètres plus loin dans le couloir, le Maître de Sinanju, s'arrêtant finalement, le reposa au sol.

— Deux fois ! laissa échapper le Président. Deux fois en deux jours !

Il se tourna vers le vieux Coréen pour le prendre à témoin de son infortune, mais celui-ci avait déjà disparu.

Les pans de son kimono froufroutant autour de sa frêle silhouette, il volait dans la direction où il avait aperçu Quintly Tortilli pour la dernière fois.

Dans l'obscurité, Lee Matson cherchait à tâtons la corde pour la mise à feu du second canon, lorsque sa main rencontra quelque chose de tiède.

Il eut un brusque mouvement de recul : le quelque chose de tiède qu'il venait de toucher avait des doigts.

Dans le noir, les gens hurlaient et, pour le coup, Lee ne fut pas loin de céder à la panique à son tour. Il plissa les yeux dans l'obscurité pour tenter d'y voir quelque chose, mais l'éblouissement de la première explosion faisait encore danser des myriades d'étincelles devant ses prunelles.

Au même instant, la main qu'il avait rencontrée l'étreignit à la gorge et il entendit une voix lui souffler dans l'oreille :

— Surtout, tu me dis quand ça fait mal, hein ?

Il sentit l'étau des doigts se resserrer autour de sa pomme d'Adam, et tenta de se dégager, mais en vain.

— Écoutez, je sais pas qui vous êtes, mais on peut peut-être s'arranger, non ? gémit le jeune mercenaire d'une voix étranglée. Ça vous dirait de devenir une star, une grande star avec beaucoup d'argent et votre nom étalé partout dans les journaux, à la télé et tout ça ? Vous savez, c'est pas des conneries, je connais plein de gens, moi ici, et même le plus grand réalisateur de cette putain de ville. J'aurais qu'à lui dire un mot et...

— Mais moi aussi, je suis metteur en scène, mon petit pote, le cupa Remo. Je songeais justement à tourner un remake de la bataille de Gettysburg. Avec toi dans le rôle de la chair à canon. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Qu... Quoi ?

Avant qu'il comprenne comment, Lee Matson se retrouva la tête coincée jusqu'aux épaules dans la gueule du canon. Remo donna ensuite un coup de pied dans l'affût qui soutenait le tube et fit pivoter ce dernier dans la direction opposée aux gradins.

Il prit ensuite la corde qui commandait le tir et, après s'être assuré qu'il n'y avait plus personne dans les coulisses, il cria :

— Moteur !

En même temps, d'un coup sec, il tira sur la corde.

Lorsqu'il rejoignit Chiun derrière les tribunes désertées, les groupes de secours de l'amphithéâtre s'étaient mis en marche et la lumière était revenue.

À grands coups de pied rageurs, le Maître de Sinanju ouvrait une à une les portes du couloir.

— Le Président ? demanda Remo.

— Il pourra continuer à contempler le lever du soleil tous les matins, répondit le vieux Coréen d'un air maussade.

Il enfonça une nouvelle porte, jeta un coup d'œil à l'intérieur du box et, ne voyant rien, passa au suivant.

— C'est pour le plaisir, ou il y a une raison à ces dégradations ? s'enquit Remo avec détachement.

— Le fourbe Tortilli se cache quelque part par ici, répondit avec colère le Maître de Sinanju.

— Il fallait le dire tout de suite, dit Remo.

Il prit un côté du couloir ; le vieux Coréen poursuivit sur l'autre. Ils progressèrent ainsi, à grand fracas, porte après porte.

Jusqu'à la dernière – celle des toilettes pour femmes –, derrière laquelle Remo découvrirent, tremblant comme une feuille, le cinéaste, qu'il attrapa par la peau du cou.

— Hé, j'étais tranquillement en train de pisser. Qu'est-ce qui se

passee ?

— Silence, menteur ! aboya le Maître de Sinanju.

Le cinéaste tenta de rajuster son smoking sans parvenir à dissimuler complètement la peur bleue qu'il éprouvait à se retrouver confronté au vieil Asiatique.

— Oh, je vois, c'est cette histoire de salle de montage qui vous est restée en travers de la gorge, hein ? dit-il d'un ton qui se voulait apaisant. Pas de problème. On va arranger ça : je vous prends dans le rôle titre de mon prochain film. D'accord ?

Remo n'en croyait pas ses oreilles.

— Désolé, vieux, dit-il, mais tu n'es pas prêt de te repasser derrière la caméra. Je te rappelle que tu viens d'essayer d'assassiner le Président.

— Mais je... j'ai déjà programmé mes cinq prochains films. C'est ça, le génie du grand Tortilli ! Y faut en tenir compte, les gars... J'suis pas n'importe quel trou-du-cul débarqué du fin fond de sa province !

Remo en avait entendu suffisamment.

— Allez, Cecil B. de mes deux Mille, on y va.

Il agrippa le cinéaste par l'oreille et l'obligea à marcher à côté de lui. Le Maître de Sinanju suivait derrière d'un air satisfait.

Le vigile des studios Taurus reconnut la Jaguar rouge de Quintly Tortilli à la grille.

Il était une heure du matin, mais Tortilli était connu pour être un oiseau de nuit ; aussi, son irruption à une heure aussi tardive n'avait-elle rien d'inhabituel.

Le cinéaste était au volant. Apparemment seul.

Le gardien ouvrit donc la grille sans se poser de question et la Jaguar fila sur le parking.

Elle en ressortit vingt minutes plus tard.

Quand, le lendemain, on découvrit le corps du réalisateur dans la salle de montage des studios de Taurus Productions, le gardien secoua la tête d'un air dépité devant l'officier de police qui l'interrogeait : non, il n'avait pas vu qui conduisait la Jaguar quand elle était ressortie du parking. Oui, bien sûr, il avait pensé que c'était Tortilli. Oui, de toute évidence, il s'était trompé. Mais non, il ne voyait pas qui avait pu enrouler la langue du jeune génie hollywoodien autour d'une bobine de projecteur et, à plus forte raison, il ne savait pas non plus comment sa tête avait pu être suffisamment étirée pour passer dans la machine. D'ailleurs, même à Hollywood, personne n'oserait imaginer une connerie pareille ! avait conclu le vigile en rajustant sa casquette sur son crâne.

ÉPILOGUE

Deux jours plus tard, de retour dans sa maison de Quincy, Massachusetts, assis jambes croisés à même le sol du salon, Remo lisait. Il venait de terminer de lire le scénario du Maître de Sinanju. De la première page à la dernière cette fois, sans être dérangé. Et il était abasourdi.

— Incroyable ! marmonna-t-il.

Il referma le manuscrit, se leva, décidé à avoir une petite conversation avec l'auteur présumé de ce chef-d'œuvre. Il passait devant la cuisine quand le téléphone sonna. Il décrocha.

— Remo ? Smith. Je me suis dit que vous aimeriez connaître le résultat de mes recherches sur Steven Schoenberg et tous ceux qui, de près ou de loin, gravite dans la nébuleuse financière d'Harnak Productions. Je suis arrivé à la conclusion que Tortilli était seul impliqué dans les derniers événements.

Remo se propulsa d'un bond sur le plan de travail et posa le manuscrit de Chiun à côté de lui.

— Et cette famille qui a été assassinée dans le Maryland ? Vous êtes remontés jusqu'aux tueurs ?

— Il s'agit d'un seul homme, précisa Smith. La police n'a trouvé qu'une seule séries d'empreintes dans la maison et sur les outils abandonnés dans le tunnel. Elles correspondent à celles de l'homme qui visait le Président à Burbank.

— Et à propos du Président, enchaîna Remo, qu'est-ce qu'il a dit en apprenant la triste fin de son généreux supporter et grand génie devant l'Éternel à présent ?

— Tortilli ? Je ne sais pas et, passez-moi l'expression, je m'en fiche totalement, répondit Smith avec légère crispation dans la voix. CURE n'a pas à prendre en considération ce genre de détail. Nous avons neutralisé une menace non seulement pour sa vie, mais également pour la sécurité du peuple américain. Nous avons été fidèles au serment que nous avons fait.

— Merci de me le rappeler, fit Remo. Et Taurus ? qu'est-ce que le studio va devenir sans ses deux gourous ?

— D'après ce que je sais, les héritiers se déchirent. Tout le monde veut sa part du gâteau, même s'il est largement entamé. Les avocats vont avoir du pain sur la planche pendant des années avant de clore le dossier de succession.

Au même instant, provenant de l'étage, Remo entendit un cri suraigu, comme seul le Maître de Sinanju, en certaines circonstances particulières, pouvait en produire.

— Parfait, Smitty. S'il n'y a rien d'autre, je vous laisse. On se rappelle, d'accord ?

— Quelque chose ne va pas ?

— À en juger par le hurlement que je viens d'entendre, on dirait bien. À plus tard.

Remo raccrocha, ramassa le scénario de Chiun et prit dans l'entrée l'escalier qui montait à la salle de méditation. Le Maître de Sinanju était allé ramasser le courrier peu de temps avant que le téléphone ne sonne. Il était assis à même le sol en jonc de mer, quelques enveloppes étalées devant lui.

— Des vautours ! siffla-t-il comme Remo entra dans la pièce.

— Mauvaises nouvelles ? s'enquit ce dernier en remarquant sur l'une d'elle l'en-tête d'un cabinet juridique californien.

— Mon film ne sera pas distribué. Tous les projets du studio sont aux mains des avocats, les seules créatures terrestres plus méprisables et mesquines que les producteurs hollywoodiens.

Remo s'accroupit à côté du vieil Asiatique et jeta un coup d'œil à la lettre qui frissonnait entre ses doigts tremblants de rage.

— C'est pas la première fois que j'entends ce genre d'histoire, dit-il d'un air compatissant.

— Est-ce que tout cela peut durer encore longtemps ? demanda le Maître de Sinanju, les yeux luisant de désespoir. Je veux dire pour que les choses se débloquent ?

Remo arquait un sourcil perplexe.

— Ça peut prendre des années, Petit Père. Quelquefois même, on n'arrive à aucune solution. Remarquez, poursuivit-il, c'est peut-être aussi bien comme ça.

Il laissa tomber le manuscrit par terre et ajouta :

— Je viens de terminer de lire ça. C'est vous qui avez écrit ce scénario ?

— Évidemment, répondit le vieux Coréen d'un ton indigné.

— Vous êtes bien certain que c'est votre texte ?

— Je crois savoir que quelques retouches insignifiantes y ont été apportées. Par le fourbe Tortilli. Ou un serviteur de l'ombre des imbéciles Bindle et Marmelstein. Mais quelle importance ?

— “ Quelle importance ? ” Je vais vous le dire. Ce scénario, c'est du vol manifeste, du plagiat en règle. J'ai retrouvé là-dedans des éléments d'au moins vingt films connus, de L'Inspecteur Harry à Serpico, en passant par French Connection et Le Parrain.

Chiun fronça les sourcils.

— C'est une surprise, dit-il.

— Quoi, vous ne l’avez pas lu ?

— Bien sûr que si, rétorqua sèchement le vieil Asiatique. Puisque je l’ai écrit !

Il ramassa son scénario et se leva.

— Je dis : c’est une surprise, parce que je suis confondu par la persistance de ta jalousie, Remo. Si tu ne fais rien contre son emprise, elle finira par avoir raison de toi.

Il croisa les mains dans les manches pagode de son kimono et se dirigea vers la porte.

— Je vous préviens, Petit Père, lui lança Remo, ce manuscrit vaudra à son auteur un procès retentissant pour plagiat.

— La jalousie est la jaunisse de l’âme, Remo. J’ai honte pour toi, s’indigna le vieux Coréen. Puisque c’est ainsi, ne compte pas sur moi pour mentionner ton nom quand on me décernera l’Oscar.

Là-dessus, il tourna les talons et quitta la pièce, l’air outragé et furieux.

— Si le film sort jamais sur les écrans, lança Remo comme le Maître de Sinanju était déjà dans l’escalier.

— Il serait déjà à l’affiche si cette industrie ne grouillait pas de vipères, rétorqua de loin le vieil Asiatique.

Resté seul dans la pièce, Remo eut un petit sourire résigné en regardant un rayon de soleil illuminer le sol en jonc de mer.

— C’est ça le showbiz, mon chou !

¹ La Motion Picture Association of America, qui s'attache notamment à défendre la propriété intellectuelle, regroupe à sa tête les présidents et les directeurs de sept des plus grands studios hollywoodiens, de la Warner Bros à la Paramount, en passant par Disney (NdT).

² Les étudiants dans une des universités de “ l'aristocratie ” américaine, telles que Harvard, Princeton et Yale. (N.d.T.)

³ Allusion à peine déguisée à la célèbre trilogie Die Hard I, II et III, avec Bruce Willis dans le rôle de l'officier de police John McClane (NdT).

⁴ Jour de fête nationale (le 30 mai) où l'on honore les soldats morts pour la patrie. On dit aussi Decoration Day (NdT).